

Les Traces de nos pas

« Piolet »...

« Piolet » me répéta papou. J'avais le regard plongé sur la langue glaciaire du glacier blanc. Papou me disait qu'il l'avait vu reculer ces dernières années malgré des hivers rigoureux. L'année dernière, on avait même pu y rentrer en se faulant, mais les bruits étranges nous avaient fait reculer.

J'ai pris enfin le piolet qu'il me tendait avec impatience.

Papou, je ne vous l'ai pas présenté, c'est le surnom que je donne en permanence à mon papounet, mon papa, quoi ! Papou, c'est toute ma vie, un homme pas très grand d'après-moi, certains disent trapu. Il a un beau visage qui prend le soleil toute l'année. Un visage buriné avec des jolies rides qui suivent ses rires et sa joie de vivre, il a une tête d'homme libre avec ses cheveux noirs bouclés mi-longs, il est avant tout mon soleil du matin et mon sourire du soir. Il n'a jamais un mot plus haut que l'autre, c'est la force d'une rivière avec son calme apparent.

Papou m'appelle « ma chèvre » quand on est entre nous. Certains verront l'animal pas très gracieux, mais dans sa voix douce et grave, cela sonnait comme le compliment du pas sûr que j'avais en montagne. Je l'avais hérité de lui, fière... je rajouterai.

Lui aussi.

On venait de laisser passer le refuge du glacier blanc et il nous restait 600m de dénivelé pour atteindre celui de Caron où on devait passer la nuit. Le lendemain, on avait prévu de monter au col des écrins pour faire une photo de la Pilate. Papou en avait besoin, m'avait-il dit. D'habitude, c'est la voie pour le dôme et la barre des écrins. Mais là, cela sonnait boulot, alors pas de barre, qui était le sommet de mon cœur, notre Everest à nous dans notre vallée.

En tout cas, c'était ce que l'on pensait à ce moment-là !

On ne s'encorde pas entre nous sur cette partie assez plate glaciaire, ni on ne cramponne. Je faisais la trace en début de saison, mais c'étaient nos routes à nous et on les aurait faites les yeux bandés. Papou m'avait laissé devant. J'avais, en ce début de saison, un cœur qui battait un peu vite.

Le rythme allait revenir avec la saison.

Nos chaussures s'enfonçaient de quelques centimètres dans la neige tombée ces derniers jours, en cette période de fin mai. Le bruit exquis des craquelures des

cristaux de neige sous nos chaussures était un son humain, mélodieux, intraduisible, qui rebondissait avec plaisir dans ma tête et s'envolait comme par enchantement.

Dès qu'on avait su qu'on allait remettre le sac à dos, j'avais été bouleversée de ressortir mes affaires : les ordonner pour repartir dans nos randonnées, dès qu'on pouvait. Aujourd'hui, c'est mercredi, et on n'était partis pas très tôt de Briançon. A la sortie de Briançon, on avait pris le raccourci à droite pour récupérer la vallée de Vallouise et en arrivant au bout, on s'était vite garé au pré de Madame Carle, du nom de l'ancienne propriétaire.

Comme nous !

Avec émotion, nos pas ont pris les premiers lacets encore parsemés de neige. Un coup d'œil à gauche sur le glacier noir... L'ambiance est blanche, mon cœur bat de bonheur, j'ai la larme à l'œil.

Papou le remarque en me souriant alors je lui dis en mentant que j'ai un « truc » dans l'œil. Il sourit encore, il sait... Il me passe la main dans les cheveux et on se met en route. Papou, trop fort, il ne m'agace jamais, mais il me devine trop facilement : à croire que je suis sa fille... Ce qui est le cas, on va alors dire que c'est normal...

« Allez, hop !, ma chèvre », dit-il !

Le refuge Caron arrive vite, il nous reste plus que le pierrier, on a levé la tête, on a vu Maurizio de loin, alors quand on arrive il nous accueille les bras ouverts. Maurizio, c'est le gardien du refuge. Il m'attrape comme une plume et me colle deux bisous sur les joues en m'appelant, comme d'habitude, « ma Julie ». Maurizio que j'appelle tonton comme tous les autres gardiens de refuge que nous côtoyons toute l'année, c'est une bête de la nature, barbue, qui vit seul six mois par an à faire le Saint-Bernard des écrins et, accessoirement, tous les corps de métier du refuge. On vient le voir comme d'autres vont au cinéma.

Nous, avec papou, cela nous change les idées de monter le voir. D'ailleurs on dort dans sa « suite présidentielle », comme il l'appelle, qui est pour ainsi dire plus proche du confort spartiate, mais nous, on est ensemble et c'est bien la chose la plus importante au monde.

Mais on vient aussi pour lui apporter les affaires qu'il lui manque. Vous allez être perdu dans les surnoms, mais papou est appelé par tout le monde le « sherpa », ces montagnards tibétains qui portent le matériel pour les expéditions. C'est son rôle. Du moins à ses heures perdues. Sinon, il est prof de sciences nat, dans le collège où je suis.

Mais on aura l'occasion d'en parler.

Ce soir, sont arrivés après nous au refuge Guy et Grégoire. J'avais été surpris que l'on ne s'arrête pas voir Tonton Guy, le gardien du glacier blanc. Papou avait marmonné une excuse que je n'avais pas comprise. Mais voir Tonton Grégoire, le gardien du Promontoire, venir de la Bérarde était une vraie surprise. Les retrouvailles sont chaleureuses entre nous : du respect, du bonheur, des petits gestes de fraternité, moi au milieu de tous ces gens que j'estime, le cœur sevré.

Ce soir, dans le refuge, il n'y a que nous, c'est le début de la saison. Le soleil vient de passer de l'autre côté, le dernier rayon frôle la tête de la barre et s'en va, nous laissant dans notre vallée glaciaire avec la pénombre.

Mais c'est au cours du repas que je découvre une des raisons : au dessert, tonton Maurizio sort une tarte aux myrtilles de la vallée avec un lampion dessus comme bougies. J'ai 12 ans ce soir, je suis la fille la plus heureuse du monde dans le plus bel endroit de mon cœur. Je pense à mamouchka, qui je sais est là, dans mon cœur. Je souffle mon unique bougie du premier coup et tout le monde applaudit, m'embrasse. Papou me sort un paquet : des chaussures en coques plastiques jaunes que je souhaitais. Je suis émue, je dis n'importe quoi, je ne sais plus, j'ai les larmes aux yeux... Tout le monde rit de mon bonheur et moi je suis le centre du monde.

Tout simplement.

Je reprends un peu de courage pour la tarte, c'est tout notre pays dans cette recette. Et puis tonton Guy sort de son sac un Génépi qu'il a produit lui-même « à base des feuilles de genépi, pas des fleurs, comme les gars de la ville », dit-il avec la fierté d'un gars vrai, un montagnard de chez nous fait de modestie et de force. J'ai le droit à une goutte ce soir. C'est fort, c'est bon, c'est le bonheur. Ça me brûle, j'ai les oreilles qui chauffent, mes joues sont rouges, je m'effondre de fatigue. Je suis portée dans mon lit, je sens la chaleur d'une couverture et le bisou de papa sur ma joue avec son haleine des fleurs de nos montagnes.

Personne ne peut être plus heureux que moi ce soir. Personne...

Je peux mourir de bonheur ! Je m'effondre...

Au loin, on entend des rires d'hommes qui sont contents de vivre, d'être ensemble.

Je dors bien malgré ma première nuit de l'année à plus de 3000m d'altitude. Et quand je me lève, l'équipe est au complet autour d'un bol de café, de tartines gargantuesques à l'odeur de miel que Tonton Grégoire a monté de son rucher en quantité suffisante pour que les écrins passent l'été avec ! Je ne sais pas si c'est vrai, mais c'est « rudement » bon. J'en ai jusqu'au bout du nez. Papou me l'enlève du bout du doigt et rit.

J'aime son rire... Il remplit mon âme.

On part se dégourdir les jambes – comme dit tonton Grégoire - pour aller faire la photo qui était le prétexte de cette montée. Mais on y arrive si vite qu'on décide d'aller taquiner le dôme, plus court que la barre des écrins, mais déjà à 4000m ! Guy et Grégoire nous ont accompagnés, pas mon tonton de la vallée qui doit avancer aux préparatifs de son refuge pour accueillir les premiers randonneurs de la saison. On attaque de front. On passe la rimaye, réattaque le glacier et on longe la barre pour atteindre le dôme. Un coup de rein, comme dirait notre sherpa à nous tous et, hop, on voit toute la vallée de Grégoire. On ne voit pas le Promontoire mais la Pilate, qui paraît si petite d'ici. Guy le taquine en disant que ce sont des vallées d'enfants, comparées à celle de notre côté.

Il n'y a que des sourires entre nous. J'ai regardé quand même par-dessus leurs épaules, et il n'y avait pas d'enfants dans sa vallée. Du moins, je n'en ai pas vu, à ce moment-là.

On redescend, les jambes tirent un peu, on fait un détour par les deux refuges. Guy nous montre avec fierté les travaux d'amélioration de la saison. Moi je n'y prête pas attention, je me suis calée sur la terrasse et mon regard scrute les cols italiens, pas si lointains. La descente reprend, on s'éclabousse dans le petit lac du dessous le refuge et on est content de retrouver la « friteuse » en bas, mal garée, mais à notre place.

Si vous imaginez des frites, ce n'est vraiment pas le cas, c'est notre Lada niva à nous qui marche à l'huile de colza et pas au diesel. D'abord notre voiture « *elle monte partout et ne finance pas les pétroliers* », dit papou à tous ceux qui trouvent à notre voiture une odeur de frites. Papou ne fait rien comme les autres, mais c'est ce qui fait son charme, disent certains. Alors on remplit le réservoir avec des bidons d'huile achetés au discount du coin. On fait la queue avec les vrais marchands de frites.

Nous, on a juste l'odeur...

D'ailleurs, on a poussé le bouchon un peu plus loin. Mamouchka l'a peinte, notre friteuse, avec des fresques.

Je m'appelle François. Je porte un illustre prénom, à la hauteur de la destinée qui m'est certainement réservée. Je suis libre et j'entends bien le faire savoir. Ce ne sont pas mes parents qui vont décider de ma vie !

Je viens d'avoir 13 ans et Papa me taquine déjà en me disant qu'HEC m'attend alors que je ne suis même pas encore capable de négocier la mobylette du frère de Jérôme qui me fait tellement envie. Bon, je l'ai quand même essayée sur le parking d'Auchan un dimanche après-midi, juste pour voir, mais ne dites rien.

Mes parents ont peur que je conduise une mobylette...

Le fils d'un cousin issu-issu de germain se serait tué avec un engin de ce type et l'événement, à lui seul, justifierait que les trois générations de la descendance de mon arrière grand-père soient privées de liberté ! J'ai aussi une vie sociale, moi ! J'ai des amis à aller voir, Marie à emmener, parfois, si elle ne veut pas aller à pied ou s'il pleut.

C'est une nécessité absolue !

Il faut les convaincre. Je sais déjà comment assumer. Je vais aller tondre la pelouse des voisins - ils sont d'accord, eux -, laver les vitres. Je serai prudent et responsable, c'est sûr. Mes arguments sont imparables, ils seront obligés d'accepter !

J'ai près de trois ans pour les convaincre, il faudra au moins ça...

Au collège ce matin, je me suis encore fait sortir des cours.

La prof de maths dont la légitimité à enseigner me paraît suspecte s'est énervée. Elle avait planifié un contrôle de nos connaissances en bonne et due forme : un devoir sur table, le mercredi matin, deux heures ! Son sujet était trop facile...

En moins d'une heure, j'avais terminé.

Je savais que tout était juste mais la prof ne m'a pas autorisé à sortir avant le temps « légal ». Autant dire qu'elle me provoquait sur mon terrain ! De ma place, j'ai commencé à écrire les résultats sur des morceaux de papier et à les expédier à Jean et Nicolas, les copains d'abord ! Alors que le temps paraissait encore long avant la quille, Aurore, ma voisine de classe, une blonde insignifiante, commence à me faire de l'œil pour que je l'honore également des résultats de ma rude concentration. Elle rêve !!... Je lui ai dit, un peu trop fort : « je ne donne rien aux chipies ! ».

Et, je me suis enfin retrouvé dehors... En route pour le bureau du proviseur, mais enfin libre !

Les filles, ce sont bien des pièges, mais là, je dois reconnaître qu'elle m'a donné un sacré coup de main Aurore !

Ce soir-là, avant le dîner, dans ma chambre, mon refuge, mon îlot de liberté, avec Jean et Nicolas, je consigne sur un bloc-notes une nouvelle idée qui m'a traversé l'esprit tout à l'heure.

Dans la nouvelle société que nous allons créer, les copains sont d'accord, il n'y aura pas de filles. Ce sont toutes des punaises inutiles. On ne les comprend jamais. En plus, certaines vous troublent, vous déstabilisent. Mais, surtout, elles vous empêchent d'atteindre vos objectifs ! Bon, peut-être que Marie pourra venir, si elle veut bien et si jamais j'ose lui proposer... C'est comme pour l'Arche de Noé, il faut

bien qu'on en mette un spécimen, pour la survie de l'espèce ! Et puis, elle pourra nous aider, faire les repas et s'occuper des enfants qu'il y aura.

Dans ce nouvel ordre idéal que nous allons imposer, mais tout le monde sera d'accord, il n'y aura aucun chef ! Tous les trois, nous prendrons les décisions ensemble. Nous serons toujours main dans la main et coude-à-coude, comme dit Vincent, le chef aux Scouts. Même si en réalité, ce n'est pas très pratique, nous serons liés pour combattre les ennemis, le reste du monde et ceux qui veulent nous imposer leur autorité ou celle qu'ils ont honteusement accaparée. Par principe, celui qui a le pouvoir dans le monde des parents est un ennemi. Nous serons les pires guerriers avec des armes toutes nouvelles mais assez non-violentes sur lesquelles nous réfléchissons encore. Oui, parce que, bon..., tous les trois, nous n'aimons pas les armes à feu...

Nicolas a dit qu'il partirait la fleur au fusil. J'ai rigolé et je lui ai demandé s'il était ami avec ma mère avec son histoire de boucher un canon de fusil avec des pétales ! J'allais dire « et tout le monde nous craindra et nous respectera », mais là, Nicolas, il avait quand même cassé l'ambiance avec sa pâquerette !...

Et puis, Jean et Nicolas sont rentrés chez eux quand leurs mères les a appelés pour le dîner...

Moi, j'ai remis le petit carnet qui mémorise toutes les grandes lignes et même quelques détails de nos nouvelles vies à l'abri, mieux caché que les sarcophages des Pharaons : derrière le bloc tiroir de mon bureau ! Je tenais à protéger nos secrets de potentielles agressions adultes. Ma mère jetterait un coup d'œil, certainement pour anticiper l'inévitable crise d'adolescence. La femme de ménage perdrait sans doute le précieux carnet au milieu des piles de bouquins, de papiers intéressants-à-garder et de feuilles de notes indispensables à mon avenir. Il valait mieux assurer sa sécurité !

Jusqu'à maintenant, ma mère était mon héroïne avec ses histoires roses et ses fleurs bleues.

J'étais l'objet de toutes ses attentions, elle avait toutes les miennes en retour. Quand j'étais petit, elle s'improvisait pompier quand il s'agissait de sauver mes escargots, découverts comme un trésor dans le jardin, d'une inévitable noyade lorsque je les lâchais dans le bac de récupération des eaux de pluies. Après s'être mouillée jusqu'aux os, elle les posait sur une feuille en me disant qu'ils restaient en observation à la Clinique. Je repartais jouer, rassuré, mais je savais qu'elle les veillait. Elle était obligée de me rappeler pour me faire constater le succès de l'opération avec la remise sur glisse des baveux à coque.

Un peu plus tard, j'ai chassé les escargots d'une autre manière.

Un jour, j'avais dévalisé le framboisier du fond du jardin, le petit dont maman guettait la prospérité, de la quinzaine de fruits qui attendaient la pleine maturité pour

être cueillis. Maman, ayant constaté ma disparition et mon étrange silence, m'appelle. Et, c'est là, surpris par ma propre angoisse, celle de me faire pincer, que j'y ai pensé...

Dans l'urgence de la situation, j'ai sacrifié un escargot. Crac, écrasé ! Un petit jaune.

Pas facile... Mais c'était lui ou moi !

Maman est arrivée : « Mais, pourquoi as-tu écrasé cette pauvre bête ? C'est très cruel ! Qu'avait-il fait, cet escargot, pour mériter ça ? Il a mangé nos fraises des bois ou quoi ? ».

J'avais vu juste !... C'est à ce moment que je lui ai expliqué que j'avais surpris l'escargot en flagrant délit de gourmandise, là (je lui montrais l'endroit pour reconstituer la scène), juste à côté d'une framboise et que j'avais malheureusement dû le punir !

Oui, la peine de mort, c'est un peu radical... Mais, il avait failli se sauver après avoir commis son forfait !

Dans un demi-sourire, maman m'a répondu « tu aurais pu partager quand même, ce n'est pas sympa... ». Je pense qu'elle parlait tout haut à l'escargot qui était parti au ciel, déjà...

Après, j'ai regretté la mort de l'escargot...

Je me suis dit, aussi, que finalement Bandidos, cambrioleur de framboises ou d'autre chose, ce ne serait pas un travail pour moi : trop de stress !

Aux beaux jours, mes parents travaillaient souvent dans le jardin. J'avais une cabane dans laquelle je posais parfois les armes, des bâtons de bois glanés dans les coins sauvages du jardin. Je les invitais chez moi à faire une pause café. Nous étions tous les trois, seuls au monde, Robinson Crusoë en famille, dans notre île déserte, au fond de cette impasse, à Montmorency...

La vie coulait gentiment dans notre carré d'herbe verte avec ses petits plants soignés par mes parents. C'est vrai qu'ils mettaient du cœur à l'ouvrage pour l'entretenir notre endroit coupé du monde, à 200 m de la route nationale en bordure de la forêt. Moi, je jouais surtout les explorateurs. Chaque saison créait de nouveaux recoins, de nouveaux abris et m'offrait de nouvelles aventures.

Quand je commençais à lui traîner dans les jambes, maman m'emmenait en voyage : une quête, elle l'appelait ! Nous enfiliions nos armures : bottes en caoutchouc, pantalons troués et gants renforcés puis nous partions, courageux, la rage au ventre, combattre les mauvaises herbes, les orties armées jusqu'aux dents et le liseron envahissant, ... ennemis qui mettaient en péril nos fraisiers des bois et la fabuleuse récolte annoncée. Il lui en fallait de l'imagination pour m'associer plus

de cinq minutes à ses travaux ! Je savourais néanmoins les plaisirs de la victoire en dégustant sur place, les fruits rescapés...

Briançon, c'est un gros village et des anciennes familles. Alors quand un gars vous a sorti d'un sale pétrin, il devient un gars de votre famille, il mérite le respect. Et le sherpa, il avait son passe-droit, car on ne compte plus le nombre de fois où papou avait fait le sherpa : un coup de main urgent sur un manque de gaz, sur des problèmes techniques, sur un blessé pas si grave mais qui a besoin d'un coup de main. Quelques fois, devant un gendarme zélé et nouveau dans le coin, il avait dû commencer à expliquer pourquoi l'odeur de la voiture, pourquoi il n'avait pas ses papiers, pourquoi sa vignette d'assurance datait de Mathusalem..., mais il y avait toujours un supérieur pour taper dans le coin du bizuth pour lui dire qu'on ne touchait pas « le » sherpa des écrins, ici dans notre vallée.

Tout rentrait dans l'ordre. C'était mon père à moi et il n'y en avait pas deux comme lui !

Il le faisait par pure amitié, sans contrepartie, ni intérêt.

Papou avait installé par ailleurs une CB depuis longtemps dans le grenier et tous les soirs il était en ligne de 21h à 22h, tous les gardiens des refuges le savaient. On se disait un petit bonjour, une liste de courses pour « la prochaine fois que tu montes » et un message à passer. Il scrutait le moral. C'était l'occasion de leur donner un bout de vie sociale et papou avec son grand cœur, il était à l'écoute et se débrouillait toujours pour que la prochaine fois soit toujours le plus tôt possible, souvent le lendemain, parfois le soir-même avec une frontale. Parfois, il m'emmenait, parfois pas. Mes tontons aimaient que je vienne avec lui. J'étais un peu leur fille aussi, celle qu'ils n'avaient pas eu pour certains. J'avais toujours le droit à une surprise ou à un bon mot.

Les voisins disaient que leur télévision dansait la samba entre 21 et 22h. Tout le monde en savait l'origine, mais personne n'en pipait mot.

Après Dieu, il y avait le sherpa. Et dans nos montagnes, on ne plaisante pas avec aucun des deux !

Le voisin, avec son imprimerie, avait sorti une série d'autocollants marqués « fréquence sherpa écrins – 1200mhz et une tête de chamois ». Il avait rigolé en disant qu'il les imprimait entre 9 et 10 le soir, car il n'avait que ça à faire ! C'était l'autocollant des voitures. Cela avait peaufiné la réputation du sherpa. Moi j'en avais collé sur tous mes cahiers.

J'avais le torse bombé comme un petit aigle.

Un jour en pleine classe, alors que mamouchka était partie faire une exposition à Gap, il m'avait fait sortir de cours de Français et il m'avait emmené du côté de la vallée italienne. Il devait remplacer au pied levé Jean-Louis, le gardien du refuge de

Névache qui devait retourner chez lui, auprès de sa mère mourante. Alors on avait fait les gardiens du refuge pendant trois jours, nos cours à nous avaient sautés et on avait tenu la baraque et reçu les premiers randonneurs, comme des pro !

La vie était merveilleuse et simple. Le proviseur n'avait rien dit ni pour papou ni pour moi, même si lui venait de Marseille et ne pouvait pas tout comprendre dans le mot solidarité en montagne. C'était un chic type avec un accent tout en rondeur, pas de chez nous. On aurait dit qu'il chantait parfois ou qu'il beuglait.

Un truc entre les deux. On ne savait pas trop...

Il était venu avec nous un jour se promener à la source d'eau chaude de Monetier-les-bains mais au deuxième lacet, il avait disparu au fond de la vallée. Il faisait un bruit de locomotive dans l'effort et avançait comme les escargots de Bourgogne, disait papou en riant.

Je ne sais pas ce que les escargots de Bourgogne ont de particulier, mais ils ne devaient pas aimer nos alpes du sud. Heureusement que la transhumance n'existait pas chez les escargots, car cela aurait duré cinq saisons au moins, je me disais de temps en temps en pensant à Monsieur Ferrière, sacré proviseur !

Les matins de collège où nous n'avons pas les mêmes horaires avec papou, je descends la gargouille de la vieille ville comme d'autres descendent une piste de ski, je connais chaque pavé, chaque possibilités d'appui et j'entends avec des pointes d'accent de nos montagnes « c'est la fille du sherpa ». Briançon est une chouette ville avec des constructions Vauban disent les adultes - ce qui ne me disait rien comme référence - et surtout une ville fortifiée magique, le centre ville en contrebas et nous au dessus sur la route de l'Italie, certains l'appellent de Montgenèvre.

Notre maison est une petite maison en pierre avec une partie rajoutée en bois que papou a construit pour en faire l'atelier de mamouchka. J'aimais cette odeur de bois mêlée aux odeurs de peinture.

Vous avez compris qu'on nageait dans les surnoms, mais c'était notre manière à nous d'être proches. Mamouchka, c'était maman. Vous l'aviez compris bien sûr ! Mais en fait, pas tout à fait... A ma naissance, papou m'avait raconté que ma vraie mère était morte à Gap. Je ne l'ai donc pas connue et papa avait retrouvé une compagne. Elle, elle est le contraire de papou, elle aime l'intérieur, écrire, c'est une artiste attentive, mais j'ai de la peine à comprendre tous ses tableaux ou ses poèmes. Je suis trop jeune, me dit-elle souvent, et on verra plus tard quand je serai un bout de femme.

Je ne veux pas être un bout de femme trop vite, on verra dans 100 ans ! Pas avant, pas le temps...

Mais, c'est ma vraie maman. Ce que je vous dis en confidence, c'est juste un détail

sans importance, car quand elle me regarde avec ses yeux de biche, personne au monde ne pourrait résister, mais toutes ses attentions me sont destinées.

Moi, sans la comprendre dans ses activités, je l'admire dans toutes ses passions. Comme elle connaît mon caractère masculin, de manière exagérée dans la lignée paternelle, parfois elle me fait des tableaux de chamois avec des montagnes et des rayons de soleil.

Elle les fait avec facilité et grâce, mais on voit que ce n'est pas ce qu'elle préfère. J'aime sa manière de caresser ma tignasse « blonde comme les blés », me répète-t-elle. Avec Papou, on était dans un fonctionnement commun sur tout ce qui composait notre vie. Avec mamouchka, j'étais au paradis et il n'y avait que des fées autour de moi, toutes formidables.

Mais elle, elle ne m'appelle que par mon prénom : Marion. Mais elle a accepté, avec joie, de moi son petit surnom, mamouchka, car dans ses grands-parents, il y en avait eu un qui venait de Russie. Alors je lui avais redonné un peu de ses racines dans ce mot que j'utilisais à outrance.

Mamouchka de mon cœur, que tu es douce avec moi... la plus belle des mamans. La plus attentive aussi.

En dehors de mamouchka, quand on m'appelait par mon vrai prénom, j'avais toujours l'impression que j'allais me faire tirer les oreilles. Mais le Marion maternel avait un son différent du Marion des classes.

J'étais la fille aux trois prénoms, j'avais trois vies en même temps... Pas une de trop ! Juste ce qu'il faut...

Il était rare que mamouchka vienne me chercher et que je fasse des courses avec elle. Je me rappelle, un été, on était allé « entre filles » à Grenoble en passant par le col du Lautaret. J'avais été éblouie de revoir la Meige si majestueuse en passant par la Grave, et lorsqu'on était arrivé à Grenoble après cette vallée interminable de l'Oisans, il y avait de si nombreux magasins qu'on aurait dit mille fois l'artère principale de chez nous ! Mais je n'arrivais pas à comprendre qu'on puisse s'entasser comme ça tous dans un même lieu. Les gens sont fous, je me répétais sans cesse.

Fous !

Mamouchka m'avait fait essayer des robes, mais il me semblait qu'on me déguisait. Et, même si mes cheveux blondinets montraient que j'étais une fille, au fond de moi, j'étais de la trempe d'un garçon. J'étais reparti les mains vides mais soulagée. Mamouchka avait acheté pour elle de belles robes, d'après-elle. On ne partageait pas le même goût pour les habits, mais cela n'avait pas d'importance.

On s'aimait comme ça : dans nos différences et nos complémentarités.

Je n'avais pas été dépaysé en voyant la télécabine qui passe au dessus de l'Isère et qui grimpe à la bastide. On l'avait emprunté et on avait déjeuné en haut en face de Chamrousse. On voyait les pistes et un peu à gauche. On voyait Belledonne, qui était leur Himalaya à eux, mais tellement moins haut que nos Ecrins !

Je sautais comme une puce. Mamouchka n'arrivait pas à me faire asseoir pour déjeuner.

Tant pis !

Si joli paysage quand même... j'étais excitée de toutes ces nouveautés. Je me suis endormie sur le voyage du retour. J'ai regretté de n'avoir pas revu le barrage du Chambon, dont le passage me faisait froid dans le dos. Papou m'avait dit de regarder si je voyais l'église enfouie par les eaux du barrage et dont le clocher dépasse parfois des eaux.

A l'aller, déjà, je n'avais rien vu.

J'ai regretté je ne voulais pas le décevoir. J'aurais été fière de lui clamer haut et fort : moi aussi je l'ai vu ! Pas de clocher cette fois... on y retournera avec papou pour le voir. Je suis sûre qu'il sera d'accord.

Un jour, au Collège, un garçon m'avait taquinée comme une fille. Alors en prenant mon élan, je lui avais collé mon poing dans la figure. Il avait saigné du nez devant tout le monde. Moi je n'ai rien dit, mais j'ai eu mal à la main plusieurs jours. En attendant, le message avait bien fait le tour du collège : on n'embête pas la fille du sherpa !

Et le sherpa, lui, avait souri, sans rien dire; mais j'avais compris dans son regard toute sa fierté d'avoir une fille qui ne s'en laisse pas conter...

Parfois, je me disais que j'étais le garçon qu'il n'avait pas eu. Je me demandais dans ces moments-là comment il aurait été, papou, avec une grande famille. Pour ma part, être enfant unique n'avait que des avantages, la planète tournait autour de nos têtes. Je n'avais jamais abordé le sujet d'un petit-frère ou d'une petite-sœur, je n'en voyais pas l'utilité. Mais la santé fragile de Mamouchka laissait penser que papou avait peut-être craint...

Dans les couloirs du collège, lorsqu'on se croisait avec papou, on se tapait la main comme deux joueurs de basket qui rentrent dans un match, c'était notre signe à nous. Tout le monde le savait et personne ne disait rien, surtout depuis la mésaventure d'Olivier, celui qui avait essayé de tâter mon poing !

Avec succès d'ailleurs...

Maman c'était la femme de ma vie !

Maman m'a toujours dit que j'avais un cœur de Prince que je saurai braver tous les dangers pour sauver des Belles des griffes des méchants. Je crois qu'elle lit trop, maman, mais elle met de la passion pour me faire croire à ses histoires ! Et quand papa en rajoute, nous vivons en pleine aventure épique. « La Chanson de Roland » était moins prolix et moins riche de détails que les récits de mes parents, c'est vous dire...

Après le dîner, elle m'accompagnait me coucher. Je lui laissais la moitié de mon lit, même un peu plus - elle était grande quand même -, pour lire une histoire. Si papa passait la tête pour me souhaiter bonne nuit, il réclamait sa place aussi. Mais je lui disais, comme une évidence, qu'il n'y avait que deux places !

Parfois, il ne me laissait même pas répondre et sautait nous rejoindre dans le lit. Il attrapait le livre des mains de maman en disant « attends tu vas voir comment je te lis ça moi ! » et il transformait toute l'histoire. Il changeait les personnages aussi. Un chien devenait un affreux dragon, une minette une vilaine sorcière et le héros de mon histoire devenait preux chevalier pour faire la peau à l'énorme bête et sauver le château avec la princesse dedans. Cela finissait toujours de façon théâtrale : après de grands gestes, papa tirait maman de mon lit pour l'enlacer et maman se renversait dans ses bras en fermant les yeux, comme évanouie... ?

Quand j'y repense...vraiment n'importe quoi !...

Le plus souvent, heureusement, papa me lançait un bisou que je ne manquais jamais d'attraper au vol. Et, à la fin de l'histoire, ou des histoires (j'arrivais toujours à en négocier une ou deux de plus), maman jouait toujours à faire semblant de s'endormir avec moi. Mais, je trouvais ça normal, on était tellement bien...

Mais, je lui rappelais avec insistance qu'elle avait SON lit ! Alors, après les plus gros câlins du monde et les mots doux indispensables, nous nous séparions pour la nuit tout en nous soufflant mutuellement des bisous à se poser sur les joues.

Je devais avoir 5 ans et c'était doux...

Maintenant, je ne sais pas comment nous avons perdu ces rituels. Je crois que je l'ai trouvé un peu envahissante quand même...

Surtout, aujourd'hui, j'aurais bien la honte s'il lui reprenait de me faire des trucs pareils !!

Déjà que parfois elle insiste pour avoir un bisou dans la voiture en me déposant au Collège... C'est bon. Je ne veux pas faire rire tout le monde !

Pas avec ça en tout cas. Parce sinon, j'aime bien faire rire la galerie, jouer « les larrons en foire », raconter des blagues. Avec Jean et Nicolas, l'autre jour sur le net,

nous en avons trouvé qui nous ont bien fait rire. Nous en avons gardé quelques unes pour les ressortir aux intercoeurs. Même Aurore, la chipie blonde, rit ! Mais je ne suis pas sûre qu'elle les comprenne vraiment...

Aujourd'hui, avec mes parents, c'est parfois un peu compliqué...

Je ne sais pas pourquoi, mais je leur réponds souvent avec agressivité, je me sens en guerre souvent, et pourtant, après je regrette... C'est comme si j'aimais et je détestais en même temps... C'est une sorte de mal grimant que je ne parviens pas à chasser, ni à maîtriser. Je lutte, ça me prend au ventre, une sorte de rage qui me dévore... C'est bizarre, j'ai du mal à comprendre et cela me met parfois mal-à-l'aise.

J'ai décidé d'aller courir le matin. J'espère que cela va me détendre, évacuer l'agressivité en même temps que cela me mettra en forme... Je me discipline et me mets du challenge. Chaque jour, je veux gagner quelque chose : un tour de parc dans le même temps que la veille, cinq minutes de plus, en levant les genoux, en levant les pieds aux fesses,... Cela me permet de me concentrer sur l'exercice et la performance. Cela me détend et me donne de la force.

Quand je rentre à la maison, mes parents se lèvent encore engourdis. Moi, je suis d'attaque et je dévorerais un Lion. J'aime ces moments solitaires... J'ai la sensation qu'ils me sont indispensables. J'oublie les détails qui m'agressent...

Au Collège, je me sens parfois étranger parmi les autres élèves que je connais tous depuis très longtemps. Nous ne sommes pas très nombreux et l'ambiance est presque familiale. Trop, même. Et, les profs sont tellement âgés qu'ils devaient déjà enseigner à l'époque de nos parents !

Mais, ces derniers temps, j'ai l'impression que personne n'est plus intéressant, pas une tête nouvelle. J'aurais envie de trucs neufs, à découvrir, changer d'espace, rencontrer des gens nouveaux... Heureusement que Jean et Nicolas sont là. Nous sommes copains depuis l'école primaire et ils sont vraiment comme des frères que je me serais choisi. Nous allons au Collège en vélo tous les trois et nous nous retrouvons souvent. Je ne sais pas ce qui pourrait nous fâcher... Rien !

Parfois, le soir après les cours, ils s'arrêtent chez moi. Dans ma chambre, nous mettons de la musique à fond : la radio ou quelques uns des titres que j'ai pu télécharger en suppliant maman de m'accorder un peu de crédit !

On discute des musiques, des chanteurs et des engagements très sérieux qu'ils prennent à grands renforts d'information dans la presse de nos âges. Papa me dit qu'ils travaillent leur image. Mais bon, leurs photos ne sont pas toujours très à leur avantage quand même... Il y en a même qui se laissent prendre en photo, bedaine et pneus exhibés, la honte !

Papa, ça le fait sourire... Il me dit que l'image ne se limite pas à la photo volée ou consentie, retravaillée à l'ordinateur ou non, et qu'il ne faut pas croire la moitié de ce

qui est écrit... Mais, bon, j'ai laissé tomber. Je n'avais pas envie de savoir trop vite les subtilités des adultes.

De toute façon, leur vie, on en veut pas nous ! On veut juste profiter de leur talent qui flatte nos oreilles.

Jean a commencé à jouer de la guitare cette année et nous parle des accords. Son grand frère lui a dit que pour tomber les filles, il n'y avait rien de mieux que de chanter avec une guitare, du genre James Blunt ou Linkin Park.

Moi, les seuls que j'ai vus chanter avec une guitare dans les disques de mes parents, ce sont Eric Clapton et Jimmy Hendrix. Ils adorent, mais leurs disques sentent un peu la poussière. Et il faut voir la tête des pochettes...

Jean a ri en disant que mes parents étaient « has-been » comme leur musique. Il a évité de justesse le direct du droit que je lui destinais. La famille, c'est sacré ! Mais, bon Jean, il n'est pas seulement idiot... alors nous n'en n'avons pas fait tout un plat non plus.

Mes parents sont parfois chiants, vieux, dépassés, c'est vrai, mais personne d'autre que moi n'a le droit de le dire !

Bon, je suis quand même allé chercher sur le net quelques titres de ce James-joli-cœur, histoire de savoir ce qui émoustillait les filles et pour « ne pas mourir idiot ». C'est papa qui dit tout le temps ça. Moi, je n'ai aucune intention de mourir mais bon, au cas où ça m'arriverait quand même, il est bien d'être intelligent, paraît-il...

Alors, j'ai écouté...

C'est vrai qu'il y a un truc qui titille les émotions dans ces musiques...

Moi, je ne pourrais pas jouer de la guitare... Un truc qui attire les filles, beurk ! Les filles, je préfère les éviter ou les observer de loin, comme je le fais avec les bêtes sauvages du zoo. Et, ça rend bête ! Il fallait voir Thierry quand Virginie lui a fait des oeillades... Il a planté tous les copains pour porter son sac rose, ridicule !

En attendant, Jean sait déjà jouer « Jeux interdits » et il faut reconnaître que quand il gratte ses cordes, tout le monde se tait et respecte.

Maman nous apporte le goûter dans ma chambre et nous faisons les pachas : « Ouais, merci, tu peux poser là » et nous continuons nos affaires importantes sur la culture musicale à acquérir depuis l'ordinateur. Ensuite, Nicolas avait essayé un jeu en ligne. On pouvait jouer ensemble chacun de chez soi, en réseau, quoi ! Nous avons tout regardé pour essayer dès ce soir, une fois que nous serions chacun débarrassés de nos parents, après le dîner.

Maman aime bien quand mes copains sont là, comme si elle gagnait une famille

nombreuse. Et, elle ne manque jamais une occasion de les faire rester à la maison.

L'autre jour, alors que nous tardions à pointer nos visages hors de la chambre, elle est venue doucement à la porte : « Dites, les garçons, j'appelle vos mères et vous restez dîner ? ». Elle a commencé à nous préparer un plat de pâtes géant pour nous qui sommes en pleine croissance, comme elle dit.

Papa est rentré et a participé à la préparation de la sauce en réclamant du parmesan à grand renfort de gestes. Il se vantait en disant qu'il était chef cuisinier en italien avec un accent à nous faire mourir de rire. Et, il nous précise qu'il faut absolument associer l'usage des mains - et il pince les fesses de maman - à celui du langage pour parler correctement italien.

Maman a été obligée d'excuser Papa en disant qu'avec sa langue bien pendue il avait dû vivre une première vie d'au moins 100 ans en Italie, tellement il en restait malgré sa dernière naissance en territoire français.

Puis, elle a sorti une bouteille de San Pellegrino en nous disant (sacrée comédienne !) que la soirée méritait bien ce fabuleux Chianti sorti tout droit d'une cave verrouillée depuis des années en attendant des hôtes d'exception à notre table. Papa a crayonné vite-fait un petit dessin aux couleurs de l'Italie pour illustrer la *dolce vita* et, hop, au mur de la salle-à-manger, sur le cadre offert par Grand-mère.

L'ambiance était à son summum. Et, on riait tous !

Nous avons fini par dîner à cinq adolescents. C'était un peu la fête un jour de semaine. Après, on est parti faire la tournée pour déposer les copains chez eux. Maman connaît bien mes copains et, eux l'adorent !

Elle aurait pu, et je crois vraiment qu'elle aurait voulu, câliner tous les enfants de la terre, mais aussi les chiens, les chats et les oiseaux blessés. Elle m'a dit parfois que son cœur était tellement grand qu'il y avait de la place pour moi, papa, ses parents, grand-père et grand-mère, mes oncles, mes tantes, mes cousins, cousines,... et qu'il restait encore des vides. Je ne sais pas si ma mère est allée à l'école mais nous, dans nos cours d'anatomie, on nous enseigne que le cœur ce n'est qu'une pompe pour le sang !...

C'est son côté fleur bleue à maman...

Je suis arrivée tard dans sa vie, mais elle m'a accueilli comme un cadeau du ciel ! Moi, je n'ai rien fait pour ça, mais c'est comme si elle me disait merci tous les jours.

Je ne sais pas comment aurait été avec moi, cette maman qui est morte à ma naissance, mais j'avais la sensation que mes parents m'avaient été soigneusement choisis...

Je suis arrivé à la maison encore bébé, quelques mois à peine. Papa et maman m'ont raconté que la première fois qu'il m'avait vu, ils avaient reçu une flèche en plein cœur, avec un grappin dessus et qu'ils avaient décidés ensemble, comme une évidence, de m'adopter.

Papa, s'il est moins expressif que maman, semble heureux aussi. Je vois comme il regarde maman quand elle s'affaire, qu'elle câline, même quand elle coud, dans ses pensées avec le sourire au coin des lèvres. Parfois, alors que personne ne s'y attend, par exemple quand maman lave quelque chose dans la cuisine, il l'enlace pour l'embrasser dans le cou. Maman, si elle est surprise, sourit toujours à ses attentions.

A la maison, c'était comme ça... Simple et douillet.

Je ne sais pas si mes parents en ont manqué, mais ils en avaient à distribuer tous les deux, du sentiment. Parfois, les autres trouvaient louche notre espèce de bonheur à l'américaine. Mais en réalité, je crois qu'il nous manquait quand même une autre personne. Maman aurait été heureuse d'avoir aussi une fille...

C'est vrai que l'idéal aurait été d'avoir une sœur, une petite, pas trop chipie... Un peu comme Marie. Elle, maman aimait bien la voir arriver à la maison, le matin, quand nous partions ensemble à pied à l'école. Elle a bien essayé de la garder parfois le soir à dîner, mais ses parents aussi l'attendaient...

L'autre jour, je râlais parce que Marie, justement, avec qui je suis en classe depuis le CM2 et qui faisait le chemin à pied parfois avec moi, a commencé à ricaner avec ses copines quand je passais avec les copains devant le gymnase. Elle qui était cool... Elle ne va pas imiter ces chipies qui sont dans la bande d'Aurore quand même ?

Les filles, on n'y comprend jamais rien... Elles adorent qu'on leur courre après dans la cour, mais si jamais on les attrape ou qu'on les plaque au sol, elles hurlent ! Elles sont vraiment trop compliquées...

Parfois, je chahute un peu pendant les cours. J'ai toujours plein d'idée quand il s'agit de s'amuser : je chuchote des blagues dans l'oreille de ma voisine de devant, je pique les stylos de celle de derrière et fais des clins d'œil aguicheurs, pour rigoler, à Géraldine, la coincée-à-lunettes. Parfois de nos places, avec les copains, on invente des gadgets pour faire des farces : des stylos piégés, des gommes encreuses, ou des compas pour bords-dentelle.

Mais, c'est systématiquement la même issue : je termine dehors, exclu du cours. Je nargue tout le monde en sortant. Je fais encore quelques grimaces derrière la porte vitrée de la classe, sans que le prof ne me voie, juste pour faire rire les copains... Puis, je vais nonchalamment jusqu'au bureau du proviseur qui juge toujours utile d'informer mes parents de mes pitreries...

Bon, je sais... Le soir en rentrant, ce n'est pas la peine d'emmener Nicolas et Jean, ça va barder ! Au dîner, maman fronçe des sourcils et commence le rituel des reproches : « Tu ne vas jamais y arriver comme ça », « ils ne vont pas te garder au Collège si tu continues », etc...

Papa, lui, ne dit rien. Mais je vois aux plis de ses yeux qu'il me sourit, complice. Avec lui comme allié, je laisse maman s'énerver, puis se calmer. Les choses rentrent dans l'ordre... jusqu'à la fois suivante.

Oui, il faut dire que ça arrive souvent... J'aime bien les cours, mais rester silencieux, immobile et passif surtout, pendant une heure entière, c'est au-dessus mes forces. Non, je ne suis pas fait pour ça. Bien sûr, le Proviseur me sort à chaque fois des « ce n'est pas possible de gâcher ses capacités de cette façon ! » et des « Arrête de jouer les fumistes, concentre-toi », rien y fait. Je suis insolent, impertinent, irrévérencieux. Et je ne le regrette pas puisque, de toute façon, leurs contrôles sont bouclés en deux minutes et mes notes sont bonnes. J'ai tous les droits, surtout celui de faire comme je l'entends. Je joue le jeu des résultats, mais je reste libre !

Et, puis, si les autres rient, je n'y peux rien, moi ! On ne rit pas sous la contrainte, si ?

C'est vrai que je fais rire... J'adore rebondir sur ce que les autres disent pour faire le clown, prendre le contre-pied ou re-raconter ce qu'ils me disent en l'abordant sous un autre angle. Je m'amuse et ça fait rire tout le monde. Le mieux, c'est quand, du fond de la classe je retraduis, en direct, le cours du prof de physique pour les nuls. Le succès est garanti ! Mais bon, le prof, lui, a moins d'humour. La dernière fois, il a viré tout le dernier rang et le proviseur m'a identifié comme le meneur...

Encore...

Par contre, dans la pratique du sport, je suis sérieux la majeure partie du temps. Le mercredi après-midi, je fais du Hand Ball. J'y vais à pied, c'est à dix minutes de la maison. L'hiver, nous jouons au Gymnase, mais quand les beaux jours sont là, nous jouons au Stade. J'aime bien l'équipe. L'entraîneur nous engage à nous serrer les coudes, ensemble, forts contre les adversaires.

Après les exercices, les échauffements, les incontournables pompes (j'en fais cinquante d'affilée maintenant !), le coach, aujourd'hui, a commencé par me placer au poste de gardien. Je suis assez maladroit à cette place, il le sait ! J'ai l'impression de loucher quand quelqu'un tire le ballon. Je le rate au moins quatre fois sur cinq ! Autant dire que si l'équipe veut gagner, elle devra m'oublier sur le banc de touche.

Pourtant, aujourd'hui, à la surprise générale (y compris la mienne), j'ai arrêté toutes les balles, les dix, à moi tout seul ! Je ne sais pas ce qui s'est passé... Un ange m'a porté une bienveillante attention ? C'était incroyable, je n'en revenais pas. Les coéquipiers non plus. C'était l'euphorie générale. Ils m'ont porté en vainqueur,

comme si à moi seul, je pouvais assurer le succès de l'équipe. Ils le savent pourtant que j'ai dû être touché par la grâce, un instant seulement, et que ce n'est pas gagné pour la prochaine fois, pour le match contre le collège de Domont.

Mais, tout le monde s'en fiche.

L'un de nous remporte une victoire sur ses propres faiblesses et il devient le héros de l'équipe. Cette reconnaissance m'a stimulé. Je me sentais fort pour assurer encore !

Ce jour-là, en changeant de poste, j'ai excellé dans toutes mes initiatives sur le terrain. J'ai attaqué et passé juste à temps la balle à Kevin qui se trouvait devant les buts. Il a marqué et nous, nous étions les Dieux du stade, les biscoteaux en moins et les maillots en plus !

Sur le bord du terrain, il y avait un groupe de filles et j'ai bien remarqué qu'elles étaient épatées par tant d'adresse et de précision.

Rentrés aux vestiaires, exténués mais béatement satisfaits de nos performances, nous évoquons les bons coups joués, les passes parfaites et la cohérence des placements tout en abandonnant nos tenues mouillées, crasseuses mais chargées de la sueur de graines de vainqueur.

Nous avons conscience qu'en équipe, nous décuplions nos potentiels individuels. Grégory a commencé à faire l'idiot en se débattant le torse pour exhiber ses trois poils naissants en disant « matez le mâle ! ». Nous étions tous morts de rire. Moi, je n'en ai pas encore, mais je ne suis pas pressé non plus. Je ne suis pas sûr qu'il faille approcher le singe pour se sentir Homme... Mais bon, Grégory, il est un peu rustre. Pas étonnant que des poils fassent sa fierté. Et, je ne vous raconte même pas ce qu'il nous déballe sous la douche ensuite !... Très « fier de son corps d'athlète », comme il dit !

Moi, je suis plutôt du genre gringalet, mais comme j'ai dit à Grégory, ce n'est pas parce que c'est gonflé que c'est du solide... Il s'est pris pour une baudruche à faire des altères de 30kg ? S'il veut ressembler à Schwarzenegger, c'est son problème. Il a intérêt à finir de se vider le crâne pour y arriver !

Mes muscles à moi, ils sont petits mais puissants ! Je fais comme papa : « Mens sana in corpore sano ». ça Grégory, il ne peut pas connaître... C'est du latin et c'est mon père qui me l'a dit comme une devise. Il paraît qu'un poète a dit ça dans des Satires...

Parfois, je me demande si papa et maman ne rêvent pas ensemble ou bien s'ils n'ont pas une autre vie où ils se parlent en latin et portent des capes et des robes longues... ou s'ils ont une autre vie ailleurs...

C'est mystérieux cette façon de s'exprimer dans une langue qui, paraît-il, n'existe

plus, morte et enterrée, non ?!

Cette expression en latin signifie « un esprit sain dans un corps sain », Papa dit qu'il faut remplir un peu tous nos espaces : ceux du cerveau et ceux de son corps, de ses muscles.

Le coup du cerveau à remplir, il me l'a déjà servi à plusieurs reprises pour m'emmener visiter le Château de Versailles, celui de Vincennes, les expositions du Grand Palais, le Louvre (au moins vingt fois parce qu'on a jamais le temps de tout voir), l'arc de triomphe,... Même si le monument ne m'intéresse pas, la vue y est magnifique.

Papou, c'est un anarchiste.

On vivait sans télévision, on n'allait pas voter et on faisait notre potager. Il n'avait aucune autorité artificielle, juste un amour de la nature qu'il traduisait tout au long de ses cours.

Dans son casier, il n'y avait pas de livres, ni manuels, juste une paire de chaussure et un ciré et il sortait avec les élèves dès que possible. Les proviseurs successifs s'en étaient fait une raison. Les élèves l'adoraient pour sa passion et ses excursions en lieu et place des cours. Mais son manque de repères « éducation nationale » en avait surpris plus d'un. Il venait les mains dans les poches, refaisait à lui-seul tout le programme scolaire.

On évitait chaque année de le nommer professeur principal et depuis quinze ans, seule une maman avait demandé à le voir en rencontre parents-professeurs. Il avait été surpris, mais il avait oublié le jour et l'heure et ne s'y était pas rendu.

Depuis, plus rien ! Tant mieux, d'un côté...

Tous les proviseurs avaient foi en lui et le couvaient. C'était un courant d'air qui apportait de la fraîcheur à tous ses collègues grisonnants.

Lui, c'était la vie, pas des pages de livres.

Lors de son unique inspection académique, l'inspecteur avait été surpris de se promener dans les montagnes aux heures de cours. Il avait mis comme remarque : *« professeur aimé par ses élèves faisant preuve d'un grand sens du contact et d'une excellente pédagogie. Néanmoins le livre aperçu en classe ne correspond pas à celui de l'année. Et le cours pratiqué semblait être hors-programme. Vérifier ultérieurement que l'enseignement par ailleurs soit bien appliqué. »*

L'inspecteur était reparti avec de la boue plein ses chaussures vernies, mais Papou lui n'aurait pas changé ses envies du jour, inspecteur ou pas inspecteur.

Rien n'était appliqué, tout le monde le savait...

De toute façon, on était en montagne chez nous et, comme disait papou, le programme « c'est fait par des parisiens pour des parisiens qui pensent que le lait est fabriqué directement dans son emballage, que le poisson est carré et pané et que tout ce qui n'est pas au bord de la tour Eiffel, n'a pas lieu de penser ».

Il a forcément raison ...

Au collège, j'avais aussi, la tête dans les montagnes. Je n'étais ni bonne élève, ni mauvaise élève, mais j'étais transparente. Dans la classe, je m'étais placée à un endroit où je voyais le sommet du Prorel. Je m'amusais à voir tourner le télécabine blanc l'hiver et regarder l'évolution du temps. En hiver, je savais si on allait en profiter pour aller skier les jours suivants. Et hors-saison, je savais si on allait dépoussiérer les chaussures de marche.

Mais ni les skis, ni les chaussures n'avaient le temps de prendre la poussière. Papou était plus libre que moi et souvent m'attendait à la sortie avec la friteuse pour une dernière escapade avant le dîner.

Nos rires raisonnaient dans la montagne jusqu'à ce que le soleil disparaisse derrière le pic de l'aigle.

Papou m'arrangeait avec ses collègues, il me glissait un mot dans l'oreille de manière préventive : une information sur l'interrogation surprise du lendemain ou sur le sujet du devoir. Certains collègues le faisaient par sympathie, d'autres par crainte que le poing du père soit tout aussi efficace que celui de la fille !

Non, mais !

Papou m'avait emmené dans ses grandes missions naturalistes. Un jour j'avais dit avec fierté et erreur que mon père était naturaliste, ce qui avait failli nous créer des ennuis. Autant les parisiens qui vont se balader le kiki à l'air en Corse pendant leurs congés payés, c'est grotesque mais accepté dans l'establishment, comme dit la presse people de chez le dentiste, mais en parler à Briançon vous fait passer pour un dérangé mental... Mais, on comprend mieux qu'à vivre entassé comme ils le font, ils deviennent demeurés mentaux, mais ils ont trouvé, pour ce qui les arrange, un plus joli nom.

Je t'en collerais moi des « fashion » et « establishment »....

Le dada de mon papou, si je peux le dire comme ça, c'est le suivi et le comptage des chamois essentiellement. Il a donné des coups de main pour les aigles, mais l'approche n'est pas la même. On s'ankylose à attendre et à observer. Alors, avec ou sans l'office des forêts, on allait à la traque des chamois pour mesurer l'évolution des troupeaux. On les observait, on s'en approchait et on avait même réussi à les caresser en fin d'hiver. Ils étaient maigres et l'appât facile de la nourriture que nous

leur apportions leur avait fait perdre leur instinct de méfiance envers l'homme. Je ne sais pas si certains nous reconnaissaient, mais ils faisaient partie de notre famille. On commentait leur évolution comme on parle de la famille d'à côté.

Mamouchka nous écoutait toujours avec attention comme deux illuminés.

L'été dernier, nous avons récupéré un petit chamois abandonné, nous l'avions nourri au biberon à la maison au grand damne de mamouchka et lorsqu'il est devenu grand, nous l'avons relâché. J'étais heureuse, excitée et immensément triste. J'aurais aimé le garder avec moi dans le jardin. Bien entendu, je savais au fond de moi que ce n'était pas possible. Inquiets tous les deux de savoir s'il allait retrouver sa place, il a finalement rejoint un troupeau. Parfois quand on l'observe, j'ai l'impression qu'il me fait un signe de tête comme pour dire « merci » ou « oui, oui, tout va bien ne t'inquiète pas, ma Marion ».

Au retour, mon cœur aurait explosé : je me sens un peu maman avec ce chamois... Et puis, j'ai 12 ans maintenant !

Chaque année, les vacances, c'était chez nous. Parce que, d'abord, quand on habite au paradis, on ne cherche pas ailleurs et puis, même si on n'en parlait pas trop, on ne roulait pas sur l'or. Mais, nous, on avait du bonheur à revendre et de la joie à profusion.

On gardait tout pour nous. On ne vendait rien, on partageait juste !

Malgré cela, on avait toujours une idée d'excursion.

L'année de mes douze ans, ce fut l'année de l'ascension du Grande Paradiso en Italie, près d'Aoste. Et puis l'Italie, c'est presque chez nous, derrière le col du Montgenèvre, qui lui est à moins de 15km de notre maison. L'Italie, c'est le même sang que nous, que vous soyez de Briançon ou d'Aoste, vous êtes montagnards, pas de ces parisiens ou milanais qui se promènent la quéquette à l'air par manque de sensations le reste du temps. On était parti en friteuse avec Fernand et le coffre rempli d'huile de colza. On aurait pu faire tourner une baraque à frites pendant trois saisons sans s'arrêter.

On en riait, Fernand, moins habitué que nous, semblait inquiet, au vu de la fumée dégagée.

Fernand est perchman en hiver à Serre-chevalier 1400, à Villeneuve-la-salle précisément, et il file un coup de main aux paysans l'été, mais on s'était promis d'aller escalader le Grande Paradiso. C'est un copain fidèle de papou. Il me paraissait un peu rustre, mais il est rudement gentil avec moi, je suis « sa julie » à lui aussi !

Pour dire ...

C'était la même configuration que nos Ecrins. On est monté dans la rocaille pour 800 mètres de dénivelé et en arrivant au refuge Vittorio Emmanuelle II, le gardien, Vito, est venu vers nous avec son immense sourire pour nous accueillir. Tonton Maurizio l'avait prévenu. Maurizio, c'est la générosité aux deux drapeaux nationaux, sans frontière dans la reconnaissance.

Le même sang, je vous dis...

Fernand lui avait emmené une bouteille de liqueur de St-Chaffrey, à côté de Briançon, en cadeau. On a passé une soirée formidable. Le gardien m'a taquiné en disant que ce n'était pas une place pour une fille, la montagne. Et on a mangé des pâtes, les meilleures de ma vie tout simplement. Le gardien Vito disait en boucle « il pasta per sempre », je crois que cela voulait dire les pâtes tout le temps ou un truc comme ça.

Vito, c'est déjà mon tonton de plus. Vous vous rendez compte, j'ai même un tonton italien maintenant ! Et puis papou, il parle un peu italien aussi, je le découvre ...

Le lendemain, réveil pas facile : on décide de partir à 4 heures du matin. Le refuge est assez complet. J'aime entendre, malgré cela, le silence solennel, les préparatifs que l'on aurait dit religieux de chacun, les bruits sourds des piolets qu'on tape, des crampons qu'on redresse, des chaussures que l'on règle une dernière fois....

Papou me passe la main dans le dos et me demande si ça va. Papou, c'est le plus gentil papa du monde. Heureusement que personne ne le sait, on viendrait me le voler, et moi je veux le garder pour moi...

C'est la première fois qu'on fait ce sommet mais Fernand dit qu'il va nous attendre avec Vito, qu'ils vont papoter ensemble, qu'il est finalement bien là, à 2800m et qu'il a passé l'âge des conneries.

Pas moi ! Moi, je n'ai pas passé l'âge, papou non plus. Et puis d'abord, ce n'est pas des conneries, la montagne c'est la vie, c'est ma vie.

J'arrêterai les conneries - comme il dit - quand j'aurais tout escaladé dans le monde, pas avant... Papou, il rigole quand je lui dis ça et il me donne une pichenette sur la joue.

Il est amusé.

Dans le sas de départ, tout le monde retient son souffle, il a plâtré cette nuit et personne ne veut tracer. Alors on se regarde et nous on y va. Parce que Marion de Briançon, ce n'est pas une mauviette. Elle va leur montrer ce qu'elle a dans le ventre, la julie des écrins aux, désormais quatre tontons !

« On va leur écrire une page blanche à ces randonneurs du dimanche ! » Voilà ce que je me dis, en ouvrant la porte d'un pas décidé.

Et hop, c'est parti ! La neige est légère bien qu'épaisse et les pas se font précis. Même si les traces ont disparu, les cairns veillent à notre route. Ce sont des petits tas de cailloux montés de toute pièce qui montrent le chemin, tels les piquets oranges plantés au bord de la route pour le passage en voiture des grands cols de nos alpes : l'Iseran, le Galibier, la Madeleine un peu plus loin...

On prend la cadence. La nuit est étoilée, cela donne une bonne visibilité. papou me dit de calmer le jeu, on a le temps. Pas moi ! Moi, je veux courir jusqu'en haut et voir mes écrins de là-haut. Peut-être que Maurizio me fera un coucou d'où il est. Mais on monte en attendant de voir tonton et en arrivant à 3250m, on cramponne. Personne n'est derrière nous. Du moins, ils sont tous assez loin, on voit des lumières et des bruits lointains fait de plastiques, de souffles et de métal.

On a fait le trou et on est mieux ainsi. Le Paradis ne se partage pas...

Le parcours se redresse. Je garde la cordée en tête. Papou me fait confiance. On est relié par notre corde. Il y a 10m entre nous, au cas où l'un dévisse. Je serre les dents, c'est un peu dur. On fait un serpent. On ne voit pas le sommet. Il faut passer l'obstacle. Papou m'arrête, me donne à boire, un truc à grignoter.

J'ai la rage, je veux voir l'adversaire.

On repart. L'arrêt m'a fait du bien mais j'ai de la peine à retrouver ma cadence. Papou, je le sens derrière moi, confiant. Il ne dit rien... J'écoute mon cœur, l'air se raréfie, on dirait le bruit d'un cheval au galop.

Sommet ! Découvre-toi, montre-toi... Je m'accroche dans ma tête. Je serre à nouveau les dents, je compte mes pas. Allez, 1, 2, 3, 4, 5, 6,... Et je recommence : 1, 2, 3, 4, 5,... Allez, on passe la bosse et on souffle ensuite, me dis-je. « Ne lâche pas », je me martèle en tête, « m... Julie des écrins, vas-y ! ». J'en pleurerais de ce que je sens comme de la faiblesse ! Je me coince un bonbon entre les dents et je serre la mâchoire dessus tant que je peux.

« On ne lâche rien ! », me souffle papou. « Mais non, papou », je me répète dans ma tête, « je ne lâche pas, tonton doit déjà nous guetter ». Il faut que je lui montre mon premier sommet étranger avec mes coques jaunes.

On ne peut pas le décevoir. J'ai peur qu'il me dise que sa Julie a l'âge de jouer à la poupée, pas d'escalader nos montagnes.

Tonton, tu vas voir ta Julie... j'ai la rage en moi.

Et au moment où je perds espoir, on sort enfin du mur !

Un rayon de soleil balaye mon visage. Je me retourne et je vois le sommet du Grande Paradiso, à 300m au dessus. C'est là. Tout à coté et loin en même temps.

J'allonge le bras, puis je mets deux doigts écartés en jumelle devant mon nez. C'est petit entre mes doigts et c'est si près.

« Tiens donc, je vais t'avoir toi ! Moi je te le dis... », je ris dans ma tête. J'ai fait le plein d'énergie en un instant.

On reprend la course. On l'affronte de face. On suit son arrêt finale puis un dernier soubresaut semi-caillouteux et on y est ! Le paysage est couvert, une mer de nuages qui cache toutes les vallées. On se dirait en haut du monde. J'ai le souffle coupé, je ne vois pas tonton, même en me mettant sur les talons.

Je suis un peu triste.

Je fais des signes de mes deux bras, au cas où lui me verrait. Tonton, si tu savais, on y est arrivé ! Et si tu ne me vois pas, je te raconterais autour d'une autre tarte aux myrtilles de notre vallée à nous deux. Si papou est d'accord, bien sûr. Mais il est toujours d'accord... Alors on le fera tous les trois, la prochaine fois que « quand on passe dans ton coin ». Ce sera vite là, tu le sais...

Papou a emmené son petit appareil et me prend en photo. C'est un peu inhabituel. On verra au développement. J'espère que je n'aurais pas l'air « gourde » dessus !

On est à la même altitude que nos écrins mais, ici, ce n'est pas pareil. Je suis bouleversée. Si Dieu existe, il ne doit habiter pas très loin. Le nom de cette montagne le prouve bien.

Dieu, si tu me vois et si tu habites ici, fais moi une place près de toi, je te donnerai un coup de main pour les refuges. Je ne sais pas s'il m'a entendu, mais il peut compter sur moi. S'il pouvait faire une place pour papou aussi, pour l'aide aux refuges, et une pour mamouchka qui apporterait un sens créatif aux églises austères, une sorte de conseiller culturel en somme.

Enfin pas tout de suite, dans cent ans quoi, quand je serais déjà devenue un bout de femme !

Je suis sûre qu'il le sait. Il doit bien parler français aussi, non ? Si tu veux, mon Dieu, j'apprends quatre mots d'italien et je t'explique en tête à tête.

On redescend en croisant tous ces montagnards qui m'ont laissé faire la trace. Ils ne me regardent même pas, alors que je leur ai tout fait ! On récupère Fernand à Vittorio. Vito me fait la bise en me disant un « ciao bella » et en rajoutant que je suis le portrait craché d'Ornella. Pensant que c'est une actrice connue, je redescends le cœur léger. Je saute comme un cabri de pierre en pierre. Cela me rappelle ma gargouille et les cris des commerçants qui blaguent en clamant « en retard la fille du sherpa ». Ils m'ont tous accompagnée dans mon sommet, ces gens qui m'entourent. Ils sont là dans ma tête. Ils sont le moteur de mes pas.

Je leur rends bien, je leur raconte tout. Certains ne me croient pas. Tant pis, moi je ne suis pas une menteuse !

Au parking, je m'effondre à l'arrière de la friteuse. Je me réveille longtemps après quand mamouchka me prend dans ses bras et me dit son immense fierté d'avoir une fille si forte.

Je pleure de la voir émue et elle pleure de nous retrouver. Papou, lui, cache son émotion.

J'ai bien fait de ne pas mourir l'autre jour à Caron...

L'été est vite passé et on s'est retrouvé tous les deux avec papou à faire notre rentrée. On se sentait l'âme écolo alors on est allé à pied au collège en passant devant les premiers commerces ouverts dans le fort. C'était la première fois, de mémoire, que je descendais cette rue à allure normale : le marchand d'horloges solaires, en face du savonnier aux couleurs et senteurs d'orient... J'ai écarté les yeux plus que d'habitude pour faire passer la pilule de la rentrée. Papou m'a expliqué qu'il allait m'avoir en classe.

J'étais tellement contente et finalement assez embêtée.
Il a rajouté : « on ne fait pas les cons... »

Ça, ce n'est pas sûr ...

Papou de mon cœur, le gardien de mes rêves et le Dieu vivant de mes journées, comment n'aurait-pas pu t'admirer même dans tes cours...

L'automne est arrivé assez vite, toute la vallée de la Guisane a pris des teintes merveilleuses. Maman disait que c'était comme l'été Canadien, elle m'avait raconté des histoires quand j'étais petite. Régulièrement, quand j'étais tchoupinette comme disait papou, je leur faisais le coup de la peur nocturne et j'allais me coller entre eux dans leur lit. Ils se sentaient obligés de me raconter une histoire fabuleuse de paysage avec des animaux incroyables de gentillesse. Je m'endormais entre eux deux et me réveillais le lendemain. Je savais qu'ils n'avaient pas le courage de me recoucher au cas où j'ai eu peur à nouveau.

C'est arrivé régulièrement mais pas trop souvent. Sinon, j' imagine que cela aurait passé de l'histoire au coup de pied aux fesses. Je préfèrai éviter...

Attendez, pas folle la guêpe !

Donc, je vous disais que c'était l'époque où on allait faire des barrages. On remontait vers le Tacul, c'étaient nos sites de prédilection, en dessous du glacier du Monetier et en face des sources d'eaux chaudes naturelles. On refaisait les cours d'eau en créant des barrages de pierre et d'astuces. Papou me disait qu'il avait

appris une partie de sa technique en observant les castors. Et quand le niveau d'eau montait, on aurait pu s'en faire des piscines, mais on était déjà complètement trempés. Puis, on rentrait tout penaud en chantant comme des casseroles dans la friteuse, ce qui est normal, c'est la batterie de cuisine complète.

En général, il pleuvait le lendemain... Tant mieux, il faut quatre saisons. On a des salades à arroser. A certaines périodes de l'année et ici à Briançon, on ne manque pas de soleil, On en a 300 jours par an. Vous vous rendez-compte ?
Donc, il ne faut pas se priver : il faut chanter...

Mamouchka quand elle nous voyait rentrer comme des chiens mouillés, elle nous hurlait dessus pendant trois secondes puis riait pendant un quart d'heure. Moi, je me disais qu'on l'avait échappé belle une fois de plus. Son cœur était généreux : on aurait fait l'arche de Noé à la maison sans la prévenir, elle n'aurait rien dit, même qu'elle aurait trouvé une place pour un qui serait arrivé en retard...

Et puis ses hurlements, c'était plus proche des reproches qu'autre chose, alors on se disait qu'on avait le droit à une nouvelle partie.

On recommençait sans se gêner, surtout moi !

L'automne fut court, les premières neiges apparurent rapidement sur le Galibier puis elles descendirent nous rejoindre. Comme si en une seule nuit, l'automne se transformait en hiver.

Hop, les affaires au sale, pense le temps, et il récupère sa doudoune blanche !

Comme il ne me reste plus que 150 ans à vivre, on n'a plus de temps à perdre et on se retrouve à chausser les skis de randonnée en bas de Villeneuve-la-salle. On attaque par la casse du bœuf, la piste noire réputée pour sa longueur et raideur en hiver.

Nous, on est à l'envers.

On la monte mais il n'y a personne. La station n'ouvre qu'en décembre. Quelques instants plus tard, on entend un cri. C'est Fernand qui se prend pour un choucas. Il est perché sur un pylône du télésiège, en train de préparer la saison. Papou le taquine en lui demandant s'il a besoin qu'on l'aide pour descendre.

En rigolant, Fernand nous dit qu'il préfère passer l'hiver ici que se faire aider par des touristes. Il rajoute : « allez ma Julie, va montrer au vieux qu'il faut penser à la retraite et arrêter de faire du ski à son âge ».

Mon papou, vieux ? Mais il est fou lui ! Il ne peut pas vieillir, il n'a même pas un cheveu blanc... On poursuit la montée en zig-zag, moi je fais le wagon, lui la trace.

Il est fou Fernand, quand même... quand j'y repense !

C'est vrai qu'elle est longue cette piste ! A descendre, « ça se fait sur une jambe ». «Ce n'est pas possible », je me dis, « elle a grandi la montagne cet été ! ». Dis, papa... Oh et puis non, je ne demande pas...

On arrive en haut du télésiège et on peut admirer le domaine skiable vierge. On voit le nouveau télésiège sur la Cucumelle, notre terrain de prédilection pour aller faire de la poudre quand les parisiens sont encore dans leur métro-hlm-machin. Enfin, quand la station reste à nous !

On clipse les fixations de ski et, hop, « avanti » pour la première descente. Mon italien a franchi un cap depuis le Grande Paradiso, j'espère que vous avez remarqué... C'est l'ivresse, l'écho nous la renvoie On fait la course gentiment avec papou : le premier en bas de l'olympique. La piste, on l'a appelé ensuite Luc Alphand. Lui c'est le local qui en gagnant des trophées a fait plus de promo pour la station en mettant son nom sur son bandeau que toutes les publicités qu'on paye dans tous les magazines et à la TV.

C'est mamouchka qui m'a dit ça. Si elle le dit ...

Le terrain n'a pas changé en descente sur ce verso. Finalement, la montagne n'a grandi que là-bas et peut-être qu'en montée !

A voir de plus près la prochaine fois...

On arrive dans mon goulet. Ils auraient dû le rebaptiser à cet endroit, exit le nom de l'autre type connu avec son bandeau ridicule, et mettre un panneau avec une couleur à moi, type vert foncé, et marquer Goulet Marion.

Rajoutez en petit : interdit à ceux qui ne m'aiment pas !

Faudra que j'en parle au maire. Peut-être que malgré son air important, cela le ferait sourire ! J'en doute. Trop sérieux. Mais papou dit que c'est un bon gars, malgré la cravate qu'il porte ici. Il doit être le seul à en porter. Il en faut bien un. En général, un par gros village.

Chez nous, c'est lui !

Je vous dis ça, mais je me demande où il peut les acheter ses cravates, parce que les magasins de cravates, cela n'existe plus que dans les livres jaunis par le temps.

Hop, on a passé Serre-Ratier et on plonge sur le dernier mur. C'est bosselé, je suis secouée comme un prunier. Papou, lui, a une bonne longueur d'avance, l'air de flotter dans l'air. Je vais lui faire le coup de la lisière pour lui passer sous le nez.

Il faudra bien que je le dépasse un jour. Fernand a peut-être raison, finalement.

Papou, il me dit que je skie comme une pro. Mais moi je m'en moque des pros, des dossards et des piquets ! Ce que j'aime, c'est faire des courbes. Et quand j'arrive en bas, je regarde mes traces pour voir si rien ne dépasse.

Rendre une copie blanche avec une ligne de ski que l'on aurait dessinée à la gouache ! Juste la trace des skis et tout du blanc autour... Mamouchka dit que j'ai de la graine d'artiste au fond de moi.

Peut-être... Mais toute petite et bien enfouie pour l'instant.

J'arrive en bas et ma combine n'a pas marché. Papou est là, il sourit comme un gamin qui a fait une bêtise. De toute façon, lui, il irradie le monde. De vous à moi, je crois bien que c'est un martien, papou, ou un prototype secret qu'on a égaré... On a oublié de lui mettre les options courantes, comme être grognon, faire la tête, souffler, râler...

Ou alors, dans une vie antérieure, il a fait plein de bêtises, et dans celle-ci, ça le fait rigoler... il n'a peut-être plus le temps de faire autre chose.

D'un côté, nous, avec mamouchka, on ne se plaint pas pour les modules absents, on fait avec... Mais si quelqu'un vient le réclamer, on le cachera dans la cave. On le garde pour nous, rien que pour nous ! Je vous vois rire, mais ce n'est pas facile tous les jours de vivre avec un homme parfait !

Bon, ce qui est sûr, c'est que vous ne pouvez pas connaître...

Papou, il s'en moque, il est éternel. Peut-être un changement de pile une fois ou deux, mais je ne sais pas, je ne l'ai jamais vu faire... Alors, il peut bien passer 15 jours à la cave, pour qu'on le garde...

Moi, je sais qu'il est différent car à voir les voisins, on comprend vite. Pas besoin d'aller à Centrale je-ne-sais-plus-quoi pour le comprendre !

Bien sûr, on se retrouve à 5 km de la friteuse, mais ici on fait du stop. On n'a plus qu'à choisir la couleur de la voiture qui va nous ramener vers elle.

On sort le chrono, on a dit gris et, hop, 45 secondes après, on monte dans une voiture blanche... Bon, on ne peut pas gagner à tous les coups et puis, en couleur, c'est assez proche, non ?

Le lendemain, je le retrouve tout aussi pas sérieux dans mon cours de sciences nat.

Les jours passent et se ressemblent, puisqu'à la différence de la veille, il y a mes copains de classe avec nous, mais nous, on est toujours là ! Et presque habituellement dans ses cours, il a trouvé un prétexte pour faire sortir tout le monde. Il y avait une exposition sur les cristaux de la région à la mairie, alors on y est allé. Pour intéresser tout le monde, papou faisait des sketches et, alors que ce n'était que

des bouts de cailloux, tout le monde gobait ses paroles.

Je ne sais pas ce qu'ils ont comme cours pour devenir prof, mais en le regardant, c'est sûr qu'il a dû avoir des cours de comédie et de mise en scène.

Dans nos escapades parisiennes avec papa, maman et tous ceux qui voulaient nous accompagner, les endroits que j'ai toujours préféré sont la tour Eiffel et Montmartre.

Pour aller à la Tour Eiffel, nous prenons le métro. Sortie : Bir Hakeïm.

J'adore arriver ici...

Par contre, il faut éviter les touristes et toujours prendre l'ascension par les escaliers. Avec un peu d'exercice, nous profitons de la vue évoluant à chaque tournant d'escalier. La Tour Eiffel a été construite pour l'exposition universelle de 1889 et elle est toujours là ! Dire que certains pays, dans les mêmes circonstances, font de la construction éphémère....

Montmartre, nous y allons souvent le samedi, pour flâner place du Tertre, le rendez-vous des artistes. D'échoppes en échoppes, nous finissons toujours par tomber sur l'incontournable caricaturiste de Paris. Parfois, nous avons profité de la visite de mes cousins bretons pour nous faire tirer le portrait aussi. Tous les dessins sont affichés sur un mur de la cave avec des photos ratées, des grimaces,... C'est un peu notre secret à tous les trois ce bêtisier que nous avons composé : « le mur des horreurs ».

Nous en avons mis quelques unes à l'insu du reste de la famille. Mais, chut !...

Papa a retrouvé dans un carton du grenier, des photos de jeunesse. Il en a trouvé une de l'oncle Georges avec les cheveux longs et une tenue ridicule : pantalon large et chemise à fleurs. Il est avec deux amis. Papa dit que l'un deux est une notoriété, Daniel Con Biendit, je crois ou un truc comme ça... Mais, mon oncle Georges, toujours coincé dans son costume, comme dit papa, il n'aimerait pas la voir là, cette photo. Papa m'a dit qu'ils n'étaient plus du tout ami depuis que son copain, lors de sombres événements de rue, avait jeté une pierre sur la voiture du préfet, mon grand-père. Et l'oncle Georges, il veut cacher ses anciens amis maintenant qu'il a été élu au Parlement.

Sur notre mur, il y a une super photo de maman.

Un jour où elle faisait la sieste en maillot de bain sur une chaise longue dans le jardin en Bretagne, nous avons décidé de lui faire une blague. Discrètement, j'ai rempli un saut d'eau pendant que papa prenait l'appareil et, clic-clac !, il a pris la photo de maman avec sa tête toute mouillée et la grimace... je ne vous raconte même pas !...

Maman a été surprise : « Mais ça ne va pas, non ! ». Ensuite, elle est partie prendre le tuyau d'arrosage et cela a fini en pugilat général : tous trempés de la tête aux pieds. Même l'appareil photo a failli y rester, mais nous avons bien ri. Il y en a une autre de moi à 5 ans en train de pleurer, papa voulait me montrer qu'un visage qui pigne, ce n'est pas très beau. Quand nous avons vu la photo, nous avons tous voté pour sa mise au mur !

C'est vrai que cela ne fait rire que nous, nos petites hontes, l'immortalisation de nos farces et ces petits portraits caricaturaux. C'est comme un album souvenir... Cela nous fait sourire, et nous aimons bien partager avec ceux que nous cooptons dans notre cercle proche.

Paris est vraiment une ville magnifique quand on n'est pas obligé de s'y déplacer en voiture ou aux heures de pointe. Je vous dirais même que le mieux, c'est « Paris by night » à pied par une nuit d'été. Tous les monuments sont éclairés, les voitures ont déserté les routes et la ville se réveille pour les noctambules. Les quartiers sont illuminés, les bars animés, les boîtes de nuit bondées...

Mes parents ne me laissent pas faire de promenade nocturne seul ou avec les copains encore, mais chaque été avant notre départ en Bretagne, nous faisons plusieurs escapades nocturnes dans la capitale.

Le jeudi soir, après les cours, je vais à la MJC, pour les cours d'escrime. J'ai commencé jeune.

Vous imaginez peut-être que c'est ma mère qui m'y a envoyé avec ses histoires de Princes qui terrassent des Dragons et autres dangers pour sauver une pleurnicharde ?

Eh bien, pas du tout !

Je voulais apprendre la botte de Nevers. C'était ce coup d'épée imparable que j'avais vu exécuter dans le film « Le bossu ». Un, deux, trois, quatre cliquetis d'épée et, hop !, direct entre les deux yeux ! Radical. L'ennemi terrassé en quatre effets de cape et d'épée.

Bon, quand j'ai commencé, j'ai rapidement compris que la botte de Nevers devait être un secret bien gardé parce que le maître nous a enseigné un tas de postures, certes élégantes, mais bien inutiles au combat.

En plus, nous n'avons le droit qu'au fleuret, une espèce de tige souple avec un bout rond, comme sur les jouets de bébé. Même pas d'épée ! Pour rire, j'ai jeté mon gant au visage de Paul, en signe de défi. Il a d'abord râlé avant de me crier « en garde » en riant. Nous avons commencé à faire comme dans le film : monter sur les tables, croiser nos épées (oui, je sais.. nos fleurets), tout ça dans de grands gestes pour le cinéma...

Ne fait pas du spectacle qui veut !

Dans ces moments, je savais que ce pourrait être moi Nevers, grimpant sur les murets pour rattraper les agresseurs, pourfendre les ennemis, défendre et sauver la petite fille.

Mais le maître nous a rapidement calmés en disant que c'était un sport sérieux à pratiquer sérieusement et que toutes les vedettes de cinéma pouvaient aller se faire filmer ailleurs !...

Il paraît que c'est un sport élégant, qui défend certaines valeurs et que nous étions là aussi pour apprendre tout ça.

Les adultes, il faut toujours qu'ils fassent de nos jeux un truc sérieux, c'est terrible ! Depuis, je fais quand même profil bas, parce que il faut bien que je trouve le moyen de l'apprendre cette botte !

Mais, le chemin est encore long...

Alors, dans nos tenues blanches immaculées (un peu ridicule aussi, mais c'est pour la Cause), nous avons pris nos positions de garde et exécuté l'espèce de danse qu'imposait l'apprentissage de l'escrime.

Aurore (pas la chipie de la classe, la petite fille dans Le Bossu !), attends-nous encore deux ans et nous arriverons en bottes et chapeau, avec panache surtout, pour te sauver des griffes des hommes de main de l'autre type !

Ou alors, je m'occuperai de Marie, elle a bien le profil d'une noblesse cachée, elle ! Mes parents m'ont dit « la seule qui compte, c'est celle du cœur ! », je crois que c'est celle-là que Marie cache. Parce qu'il paraît que l'autre noblesse s'affiche avec un « de » avant son vrai nom de famille. Je ne crois pas que Marie ait mis quelque chose, elle, devant son nom... Marie est potentiellement une Belle à sauver. J'ai l'impression que l'autre charlot de Thierry lui tourne un peu autour...

Je me tiens prêt. Au moindre faux pas de sa part, je lui sors la botte !

Enfin, je connais déjà les pas... mais le dernier coup par surprise reste encore un mystère...

Pour m'encourager dans tout ce que j'entreprends, mes parents me disent qu'il ne faut pas retenir les élans de son cœur.

Ils m'ont raconté que lorsqu'ils étaient petits, les garçons ne devaient pas pleurer, rester durs et « insensibles » en toutes circonstances. Comment faisaient-ils quand ils tombaient d'un arbre ? Moi, quand je suis tombé du cerisier à 8 ans, je me souviens très bien, j'ai pleuré. J'ai eu très mal, aussi ! J'ai même été obligé d'aller à

l'Hôpital faire plâtrer mon bras cassé.

Les filles, elles ont toujours été pleurnichardes mais elles n'avaient le droit de pleurer qu'à la cuisine, en préparant les repas. Les câlins étaient rares et les mots doux n'existaient pas.

Ca, j'avais déjà compris que c'était maman qui avait dû les inventer et que la connaissance n'en était pas encore bien répandue. Très tôt, à l'école, quand je racontais la comédie que jouait ma mère pour l'histoire du soir avec les câlins et les bisous qui volent, cela les faisait tous rire ! Mais, mes parents, ce sont des « conquistadores » (en Espagnol, évidemment !), des précurseurs de l'expression sentimentale.

Mes parents, ils aiment avec des mots choisis et des gestes généreux. Ils embrassent et enlacent à plein bras. Leur simple présence diffuse du sentiment, du respect et de l'amour. Ce n'est pas moi qui l'ai inventé, c'est un de leur ami qui me l'a glissé un jour à l'oreille en partant de chez nous.

Papa communique beaucoup avec des petits dessins. Il est illustrateur, c'est son métier.

Oui, pour de vrai !

Il dessine toute la journée.

Les copains, ça les fait rire parce qu'ils croient que, passée la Maternelle, nous devrions faire des trucs sérieux, pas des dessins ! A la maison, il a aménagé une pièce avec sa table à dessin pour les jours où il a un « travail à boucler » comme il dit. Sinon, il travaille ailleurs. Il a monté un petit bureau, très clair, avec beaucoup de fenêtres dans lequel il travaille avec un très vieil ami.

Enfin, ça, c'est papa qui le dit...

Moi je ne le trouve pas si vieux, Pascal. Maman aussi les rejoint parfois dans leur petit atelier. Papa dit qu'elle sait mettre de la fantaisie dans tous les trucs sérieux et qu'elle est vraiment indispensable à leur créativité ! Dans ce petit coin où ils se retrouvent tous les trois, les petits soucis n'ont pas droit de cité. Ils doivent rester dehors. Papa dit que les soucis brident l'imagination.

Parfois, ce n'est pas facile...

Je me rappelle une fois, un mercredi où j'avais rejoint mes parents là-bas, à cinq arrêts de bus du Collège, Pascal est arrivé, les sourcils froncés, comme ça ne lui arrive jamais ! Nous avons tous vu qu'un souci était resté savamment accroché. Je pense qu'il le portait sur les épaules parce que son dos était drôlement voûté ce jour-là.

Papa et maman lui ont interdit l'entrée de l'atelier.

Ils ont fermé la porte à double tour et nous sommes partis tous les quatre au café du coin de la rue. Nous y avons nos habitudes... Moi, j'ai compris que leur conversation n'allait pas être marrante, un truc d'adulte bien à eux. Je suis parti faire un baby-foot avec Gérard. Lui, il fait partie des murs, ici, tout le monde le connaît et il est toujours content d'avoir un adversaire au baby-foot. Je joue si souvent avec lui que je commence à prendre de l'avantage et gagner plus souvent...

Bref, papa et maman ont discuté longtemps avec Pascal qui avait vraiment l'air abattu. Nous avons fini par partir en emmenant Pascal à la maison. Maman lui a fait un lit, comme elle le fait pour les oiseaux blessés, avec des tas de précautions et des fleurs sur la table de nuit.

Ce soir-là, le dîner était assez silencieux. Pascal m'a fait quelques blagues, mais j'ai senti que le cœur n'y était pas. Il est resté une petite semaine à la maison, le temps de se remettre d'aplomb comme a dit maman. Et, il est reparti chez lui, comme l'hirondelle que nous avons ramassée la dernière fois, juste dans le jardin...

Le petit jardin de notre maison en ville, c'est l'Eden.

C'est maman qui l'a baptisé comme ça, le jour où elle l'a découvert, avec papa, au fond d'une impasse, en bordure de la forêt de Montmorency, juste à la limite entre la ville et la campagne. Quand j'ai demandé un jour à maman pourquoi ce joli prénom pour le jardin, elle m'a expliqué que c'était une vague référence à un lieu ayant existé dans une vie antérieure dans lequel un homme et une femme auraient vécu nus et cultivaient des pommes qu'ils n'avaient même pas le droit de manger...

C'est vrai, nous aussi, nous avons trois pommiers... Mais, nous, on les mange. Et ça ne fait pas pousser de pêcher comme dans l'histoire de maman.

J'en ai quand même profité pour rappeler à maman qu'il y avait une vraie vie et que souvent, les histoires, c'est bien loin de la réalité !

Mais bon, si elle voulait dire que notre jardin était idéal, c'était réussi. Cela sentait toujours bon, les fleurs des arbres, les rosiers vieux comme Hérode, le romarin et la marjolaine et même des mûres !

Imaginez-vous que mes parents entretenaient un coin sauvage dans le jardin pour laisser prospérer... des ronces !!

Ils m'ont parlé, un jour, du luxe de savourer le fruit de notre travail et que notre jardin aurait toujours tous les parfums sauf celui de l'argent. J'étais étonné mais je n'ai rien dit. Je n'avais jamais senti de parfum ni sur les pièces ni sur le billet que Grand-mère m'avait glissé en douce la dernière fois ! Quand j'ai humé ma tirelire, après ça, je me suis demandé si mes parents avaient toute leur tête...

Bientôt, nous partirons en Bretagne voir Grand-mère. A chaque fois que nous arrivons en bord de mer, je respire à pleins poumons l'air iodé et j'ai cette même sensation intense qui me tord les tripes. Je me sens chez moi alors que j'y suis sans ami. A cinq kilomètres de la mer, j'ouvre grand la fenêtre de la voiture. L'effet est toujours le même. Comme si le bord de mer m'appelait, m'attendait... La tête sortie de la voiture, j'anticipe au parfum de l'air, l'état des plages et le dépôt du goémon. Je m'enivre...

Dans mon petit coin de Bretagne pas trop touristique, les soirs d'orage, il m'est impossible de rester enfermé à la maison. L'événement se vit dehors, en pleine nature. Il faut faire communion avec les éléments déchaînés.

Je descends la rue, crapahute dans les rochers pour aller jusqu'à cette clairière, ce puits de ciel étoilé au milieu d'arbres à dix mètres de l'océan. Je m'allonge dans l'herbe, observe la voûte céleste et attend.

Progressivement et un à un, les éléments expriment leur colère, leur rage : les éclairs, le tonnerre et les trombes d'eau. Je prends la douche violente, le tapage qui résonne jusque dans l'estomac, les éclairs comme des flashes dans la nuit noire, solitaire... Les sensations sont exceptionnelles. Je me sens en fusion parfaite avec la nature. Je n'ai pas envie de partager.

Dans ces instants, je comprends le Chateaubriand qu'on nous enseigne au Collège...

L'orage passé, je rentre tout dégoulinant à la maison...

Mon activité favorite dans mes étés bretons : l'aviron. On rencontre toujours des gens sympas. Il n'y a pas trop de touristes mais quelques bretons de Quimper ou de Lorient qui passent leurs vacances là-bas. Les moniteurs reviennent d'une année sur l'autre. Nous avons l'impression de nous retrouver en famille. Et, moi, je passe presque pour un autochtone depuis que j'en fais chaque été.

Sur les bords de l'Odette, nous embarquons sur des yolettes ou des skiffs et nous prenons le large. De l'estuaire, nous poussons jusqu'à la mer. Ramer comme des galériens, en rythme, avec puissance et précision, se vider l'esprit dans le silence de l'eau, se purifier le corps par l'exercice...

On se sent tellement bien...

A la barre, le moniteur adore jouer les esclavagistes. Il mime les coups de fouet et on rit toujours. Mais, le rythme est important, nous devons tous nous caler sur le mouvement et la vitesse du premier. Ce n'est pas toujours simple. Nous nous emmêlons les avirons plus d'une fois à chaque séance !

J'adore cette discipline et le résultat d'un mouvement d'ensemble. En plus d'être

efficace pour faire avancer notre embarcation, je trouve que c'est beau à regarder, comme les compétitions d'Harvard, magique !

Parfois, en fin de vacances, je reste chez Grand-mère, dans sa maison, dans les terres. Avec elle, je joue au Scrabble, son jeu préféré. Je suis sûre qu'elle apprend le dictionnaire par cœur pour rester invaincue depuis 12 saisons déjà ! Elle est terrible d'intelligence et de stratégie. Imparable sur tous les fronts, des mots longs et bien placés, des petits qui font un maximum de points,...

Elle me semble imbattable, mais je ne me décourage pas. D'autant que son plaisir à chaque victoire me donnerait l'envie de perdre. Son sourire, son rire quand je la taquine en râlant sur ma nouvelle défaite en ajoutant que c'était la dernière fois que je jouais sont communicatifs.

A chaque fois, je lui dis « OK, Grand-mère vous rangez pendant que je prépare le thé et j'aurais ma revanche. ». Elle savait me l'accorder parfois, juste pour le plaisir de faire encore une partie, pour la « belle »...

Chez elle, à Elliant, c'est désert de monde, mais c'est authentique. Les gens sont simples et me saluent comme une vedette « mais, c'est le petit fils de Madame Guillou ! ». Moi, je ne connais quasiment personne, juste les amies de bridge ou de scrabble de Grand-mère, mais tous me connaissent.

Grand-mère peut m'envoyer sans argent dans les commerces, à pied de la maison au bourg, sans inquiétude. C'est un village, un tout petit village. Les rapports sont confiants. C'est tellement dépaysant par rapport à la maison et à la vie d'ici, à Montmorency. C'est un autre monde dans lequel il est bon de venir plonger chaque été...

En attendant ce départ attendu pour les vacances de Noël, nous terminons les cours.

C'est ce soir-là qu'est arrivée la fin du monde.

C'était un soir d'hiver, un 15 décembre, je m'en rappelle. J'étais calée contre mamouchka au fond du canapé et nous parcourions ensemble un livre sur la peinture. Ses yeux pétillaient, elle m'expliquait la signification, le dialogue du peintre avec sa toile, ce qui me paraissait un peu surréaliste, et la technique de peinture, qui, quant à elle, me rappelait l'époque du jardin d'enfant.

Mais bon, ça lui faisait plaisir ...

La nuit étoilée coulait tranquillement et on pensait à rejoindre chacun nos pénates, comme disait Maurizio. Le téléphone sonne....

Personne ne voulait aller prendre le combiné mais nous, lovées l'une contre l'autre,

on suppliait Papou d'y aller. Lui se balançait sur son rocking-chair à la manière d'un étudiant avec un livre de botanique dans les montagnes, mais il s'est levé.

Nous n'avons pas prêté attention jusqu'à ce que nous sentions le monde s'arrêter de tourner, comme figé.

Papou est devenu tout blanc. Bredouillant, il a raccroché le combiné et est parti dehors, bien que le monde ne tourne plus.

C'était sûr : la planète d'où il venait voulait sûrement qu'il revienne au pays et je pensais déjà à ma cachette sous la maison...

Mais bon, on n'a rien su de plus ce soir-là, mais c'était trop inhabituel pour ne pas être étrange. Avant d'éteindre, je demandais instamment à Dieu de refaire tourner le monde.

Il ne se fit pas prier, tout redevint comme avant. Dieu, depuis le Grand paradis, il est assez coopératif avec moi, je ne m'en plains pas... Il faut dire que j'avais été invitée chez lui, ce n'est pas le cas de tout le monde ...

J'ai mal dormi et le matin, j'avais la tête de travers comme disait papou. Et en parlant de papou, il m'attendait au petit-déjeuner avec un truc à me dire, je le sentais comme ça...

A force d'avoir fait des virées ensemble, mon papou, à part sa jeunesse, je sais tout de lui depuis que je suis sorti de la maternité de Gap.

Papou, il avait dû mal digérer le diot de la veille, il n'était pas dans son assiette.

Et de ce qui suivit, je ne compris rien, mais alors rien du tout, à part que j'avais un frère jumeau qui sortait du combiné du téléphone de la veille....

Le monde venait de prendre de la vitesse et l'apesanteur nouvelle me faisait faire des grimaces.

Vous dire ce que j'ai pensé à ce moment-là...

Et la vitesse à laquelle je l'ai pensé... Cela aurait été verbalisé par la police de Briançon et son adjudant Richard, qui était un copain de notre famille. Non, c'est une blague, pas lui.

J'avais un jumeau ?! Mon Dieu, mais pour quoi faire ?

C'est le soir où nous devons aller à l'audition de Jean à l'école de musique que j'ai appris la nouvelle. Papa avait reçu un coup de fil quand j'étais dans ma chambre. J'avais vaguement entendu papa et maman discuter après. Mais avec le recul, c'est

vrai, ce n'était pas comme d'habitude.

Puis, Maman m'a appelé en me disant de venir avant d'aller à l'Ecole de musique, il fallait que j'ouvre une enveloppe ! Intrigué, je suis venu tout de suite, elle n'a pas eu à appeler cinq fois comme d'habitude.

J'ai ouvert la grande enveloppe...

Il y avait un dessin de papa qui représentait deux petits personnages qui se ressemblaient, une fille et un garçon, type adolescent. A bien regarder, j'ai trouvé que le garçon me ressemblait, mais la fille aussi sauf qu'elle portait une jolie robe à fleur, on aurait dit celle de maman... J'ai retourné le dessin parce que papa met toujours la solution de l'énigme au dos.

Et j'ai lu : « Que dirais-tu d'avoir une sœur ? ».

Mon cœur a sursauté et s'est mis à battre comme si je faisais le marathon. J'ai regardé maman, incrédule, son ventre, puis la tête de papa, je ne comprenais rien. Je savais qu'ils m'avaient adopté bébé ! Et, pourtant, j'en voulais bien une, de sœur, je l'avais dit, une petite pas trop chipie. J'ai dit à papa : « qu'est-ce que ça veut dire ? Je vais avoir une sœur ?... Je ne comprends pas ! ».

Et, c'est là que papa m'a tout expliqué, m'a appris l'existence insoupçonnée de Marion, ma sœur jumelle !! Et, on venait d'apprendre qu'elle habitait Briançon. A ce moment-là, je ne savais pas du tout où c'était, mais cela n'avait aucune importance, j'avais une sœur ! Moi !

Une sœur à moi. Une sœur de mon âge. Une jumelle en plus ! Ca, c'était un cadeau du ciel, un truc magique. Quand les copains allaient savoir ça, c'est sûr qu'ils n'allaient pas en revenir !

Après, j'ai commencé à me demander si elle ne pourrait pas être comme Aurore... Rien que l'idée me faisait frémir d'horreur ! Je préférerais un style plutôt comme Marie pour faire ma sœur, quoi que non... En fait, si elle pouvait ne ressembler à personne, comme moi, ce serait démentiellement génial !

C'est alors que toutes les questions me sont venues d'un coup et je les ai toutes posées, sans m'arrêter, comme une urgence de savoir. Tout.

Tout, tout de suite, très vite. Treize ans d'ignorance !

Comment s'appelle-t-elle ?

Marion.

Ah, oui, tu me l'as dit... Le prénom est doux à mon oreille, je l'aime déjà.

Pourquoi, à la mort de notre mère, Ornella m'apprend t-on, n'avons-nous pas été placés dans la même famille ?

Il paraît que j'ai eu des difficultés à survivre...

Ca y est, j'ai compris pourquoi... une fille ! Elle a tout pris pour elle sans partager !

Ensuite, des petites complications administratives ont oublié de nous laisser liés, elle et moi. Marion est sortie valide de l'hôpital et son père, le nôtre en réalité, l'a élevée.

Alors, mon père existe... C'est amusant d'imaginer que je ressemble peut-être à quelqu'un d'autre que celui qui m'a élevé...

Ma mère aussi... S'il m'est arrivé souvent d'imaginer ce qu'aurait été ma vie si elle avait vécu, d'apprendre son prénom lui donnerait presque un visage, une vie pour moi.

Ensuite, papa et maman ont dit que nous allions aller tranquillement écouter Jean à la guitare et que nous nous organiserions ensuite pour rencontrer Marion. Il paraît que son père (enfin, le nôtre !, c'est génial) a proposé que nous fassions connaissance tranquillement et que je pourrai venir à Briançon en début d'été prochain. Le patelin doit être desservi par les coucous, mais papa dit qu'il y a quand même une gare.

J'ai eu du mal à écouter attentivement Jean, mon esprit était ailleurs. Il cherchait à deviner Marion.

A quoi ressemblait-elle ? Quel type de fille est-elle ? Qu'est-ce qu'elle peut faire dans un trou paumé comme Briançon qu'on a du mal à trouver sur une carte. Papa dit que c'est en montagne...

Je me surprends à imaginer cette famille d'origine à laquelle je me suis toujours refusé de rêver tellement j'ai toujours su que j'étais arrivé dans celle qui était faite pour mon cœur. Et si je préférais le papa de Marion qui est un peu le mien ? Et, cette maman dont le simple prénom me fait imaginer toutes les douceurs du monde...

A la fin, j'ai dit à Jean « Super, ton truc ! Il faut que je file là tout de suite, mais je vous raconte un truc génial demain. ». Je ne pouvais pas attendre, il fallait que j'entre en contact.

J'ai demandé à papa les informations qui me manquaient : « Marion, est-ce qu'elle a un e-mail ? un profil facebook ? msn ? un portable ? »

Le portable, ce serait injuste parce que moi, je n'y ai pas le droit, alors que je vis en région parisienne et avec nos vies pressées, c'est vraiment indispensable !

Papa et maman me demandent de me calmer.

Papa va appeler demain pour tout savoir et préparer mon voyage.

Moi, c'est sûr, ce soir je ne vais pas dormir !

Que va-t-elle penser de moi ? Et, son (notre !) père ?

C'est bien plus tard que j'ai appris que papou et mamouchka avaient joint la famille de François pour envisager une rencontre, mais je ne l'avais pas vécu en direct, je n'en avais pas vécu ni les gênes, ni les troubles. Ce que j'avais su, c'était que le cadre de communication entre nous allait prendre la forme de mails avant une probable rencontre au début de l'été prochain.

Se retrouver devant un écran pour dire à son jumeau que l'on ne connaît pas, des trucs...il y avait un coté incongru alors on a décidé avec mamouche qu'on allait lui envoyer des petits poèmes avec des petits dessins.

Mamouche me les dessine bien sûr, mais nous, on ne veut pas tout dire de notre région alors on reste énigmatique.

Le premier petit dessin est ma barre des écrans en aquarelle : avant de le scanner pour l'envoyer en pièce jointe j'avais ajouté :

*Du haut de cette indicible barre
L'on peut voir le montagnard
Qui monte et qui repart
Odeur et senteur des écrans
A nos yeux, tout est festin !*

Et, on avait parlé de nos vallées avec un joli dessin d'une cascade d'eau :

*Briançon à la croisée des vallées
Où les rivières se croisent, s'apprivoisent
Puis s'en vont ensemble d'un seul homme
Pour rejoindre tout au long un fleuve imaginaire
puis la mer pour trouver son repos éternel !*

Puis évoqué nos quatre belles saisons.

*Noël passe, le froid me fait enfiler mon manteau blanc
Pâques m'appelle et je sors mon ombrelle
L'été surgit, nos rires éclaboussent nos baignades
Colchique apparait, les classes ressurgissent, les feuilles jonchent le sol.*

Mamouche et moi, on s'appliquait à rendre les choses légères, je me disais que François devait nous prendre pour des folles, mais on y mettait notre cœur, beaucoup de ratures et plus encore de peintures sur les doigts.

Les mois avancèrent vite vers l'échéance. Le jour de mes 13 ans, du moins de nos 13 ans, je lui ai envoyé un petit mot qui disait : bon anniversaire à nous deux ! L'après prochaine, qui sait, soufflerons-nous nos bougies ensemble ?

Nous avons échangé quelques mails avec Marion, histoire de savoir dans quelle gueule de loup j'allais me jeter.

Moi, j'ai l'ordinateur dans ma chambre, mais Marion tapotait depuis la salle informatique de l'école, aux intercours et récrés.

Elle m'a envoyé des tas de jolis textes pour me présenter son coin, avec des images parfois. J'avais l'impression qu'elle était très fière de ces montagnes comme si c'était elle qui les avaient soulevées.

Cela m'a amusé et je l'imaginai un peu baba-cool, jupe longue à fleurs mais « nature ».

Paris, c'est l'attraction de chez moi mais je n'avais pas envie de lui envoyer des cartes postales déjà vue... Alors, je lui ai envoyé des photos de mes petits coins bretons. Si j'avais pu, je lui aurais fait passer aussi par les câbles du mail, l'odeur de la mer, le parfum du beurre salé, le goût des crêpes,... mais le mieux serait de l'y emmener.

Je l'emmènerai, promis !

Le jour de nos 13 ans, c'est elle qui a envoyé le premier message pour me le souhaiter. J'ai été touché comme si elle avait deviné la date. J'ai aimé l'idée que cet événement pourrait se partager chaque année avec elle...

Le soir était venu d'aller chercher François à la gare. Tout le monde était nerveux, inquiet et impatient. Papou ne trouvait plus les clefs, Mamouchka avait décidé de tenir la garde, au cas où, à la maison.

Je me demandais ce que voulait dire « au cas où » : était-ce « au cas où » France Telecom rappellerait en criant au poisson d'avril... Bon, enfin, je ne savais pas trop...

Moi, je souhaitais à la fois accélérer le temps et me planquer sous mon lit avec un coussin sur la tête.

Un dessous aussi.

Mais on y est allé avec la friteuse, que Papou avait un peu vidé de ses encombrants. Sans conteste, lui, depuis le coup de France Telecom, il avait changé. On a pris le raccourci de la vieille ville, et après la descente raide et le rond-point avec le totem, hop, à gauche. Même la friteuse était impatiente, les pneus avaient crissé dans tous les virages.

On s'est retrouvé tous les deux devant la gare en ne sachant ni comment on allait l'accueillir, ni ce qu'on allait lui dire. Moi, je me suis dit que mon jumeau de Paris, il n'allait ni m'aimer, ni aimer notre coin à nous.

Au pire, on le renverra et, hop, bon débarras ! On n'en parlera plus...

On s'est avancé un peu mécaniquement dans la gare. Ce qui était certain, c'est que tous les deux on nous aurait avalé chacun trois boas vivants et deux rhinocéros non-cuits, avant, on aurait eu la même tête que maintenant.

On a entendu le train arriver au bout du monde, c'est-à-dire dans notre impasse du fond de la vallée. J'ai fermé les yeux, je m'en rappelle, c'était hier ou presque. Papou m'a serré dans ses bras, comme il ne le fait jamais et on l'a vu descendre...

Bien sûr, avec le temps d'apprentissage comme disait les adultes autour de moi, on avait échangé, mais quand François a posé le pied sur notre gare de Briançon, cela ne pouvait être que lui.

Il était, il était... je veux dire, c'était une copie de Papou, C'était Papou ado, les mêmes cheveux, les mêmes boucles, la même stature. Mon cœur s'est arrêté au moins cinq secondes, peut-être six.

Enfin je ne suis pas sûr, mais longtemps pour un cœur...

On s'est avancé l'un vers l'autre et il m'a lancé, plein d'assurance, « Salut soeurette ! ». Alors je l'ai adopté tout de suite, car il y avait de la place à la maison depuis que notre bébé chamois avait été remis en liberté.

Pour les papiers d'officialisation, on verra après, mais mon cœur avait doublé de volume.

Il avait ce sourire des Parisiens qui viennent faire leur semaine de ski et qui s'imaginent que tout leur est dû, mais lui ce n'était pas pareil, il était sorti d'une photocopieuse rajeunissante et en couleur de Papou.

Papou, quant à lui, n'avait toujours pas digéré ses boas et ne savait pas s'il fallait lui serrer la main ou l'embrasser. Naturellement, il nous serra tous les deux dans ses bras.

C'était spontané et on était tous les trois, ensemble. Pour la première fois.

On ne l'a pas renvoyé, finalement. On l'a su tout de suite....

Le jour de mon départ est arrivé rapidement.

Hier, par mail, Marion m'avait demandé de lui envoyer une photo de moi, juste pour éviter de ramasser n'importe quel parisien sur le quai.

Je vous assure que ça promet de joyeux lendemains avec cette petite qui m'a l'air un peu moqueuse quand même ! A l'inverse de moi, évidemment !...

Enfin, pour la satisfaire, ce qu'il faut toujours faire avec les filles comme Papa m'a dit, je lui ai envoyé une photo de ce bellâtre de Brad Pitt et je riais tout seul devant mon ordinateur en attendant sa réaction.

Evidemment, il a fallu que j'attende jusqu'à midi... Et j'avais déjà arrêté de rigoler, parce entre temps, j'avais quand même eu un cours de Français.

J'avais pas mal de trucs à apprendre et en plus le prof jouait beaucoup avec les mots, et question rire, c'est lui qui perturbait la classe. Autant dire que c'était le seul cours dans lequel je ne pouvais être qu'attentif... Le prof nous demandait la différence entre acolyte et alcoolique, partiel et partial,... et il nous faisait des phrases avec les mots mal utilisés pour nous faire réagir. Ca ne manquait jamais ! Et, il concluait son cours, par des « maintenant, allez regarder le Journal télévisé et tentez de comprendre ! »

A midi, en trois tours de pédale sans attendre personne j'étais la maison, hop, devant l'ordinateur resté allumé sur la messagerie. Marion m'avait devancé de quelques minutes, pour me répondre :

« Ok. On t'attend sur le quai, Gare de Briançon, demain avec papou. A voir ta tête, je suis quand même contente que nous soyons de faux jumeaux ! »...

Et bien, juste entre vous et moi, j'ai été déçu de l'effet raté de ma photo...

Sa réponse me donnait à penser qu'elle ne connaissait même pas l'acteur. Elle n'a pas la télé ou quoi ? Par contre, au ton, je me suis demandé si je n'allais pas avoir de fil à retordre quand même... D'habitude, c'est moi qui maîtrise ce jeu...

Mon train partait de la Gare de Lyon à Paris. Papa et maman s'étaient organisés pour m'accompagner tous les deux. J'avais fait mon sac la veille au soir avec des pulls surtout parce que les neiges éternelles, j'en avais entendu parler. Alors Marion ne me piègerait pas sur le coup du « t'arrives en t-shirt alors que nos montagnes sont enneigées toute l'année ! »

Pfff ! J'imagine déjà le truc, où sous prétexte que je vis en région parisienne, elle va me coller tous ces clichés de parigots !...

Dans la voiture, j'ai commencé à réaliser l'événement qui m'attendait. Je n'avais pas envie de voir sa photo avant d'y aller, juste pour garder la surprise jusqu'au bout. Mais finalement, je le regrettais presque...

Est-ce que je n'aurais pas dû ? Juste pour des questions pratiques, comment je vais les reconnaître sur le quai, elle et son père (le mien aussi) ? Même si nous sommes jumeaux, comme on nous a dit, il est possible que nous soyons très différents physiquement, excepté l'évidence garçon-fille, bien sûr (merci, ça je la connais la différence...) !

Rien que de prendre conscience de tout ça, j'ai commencé à me nouer l'estomac. C'est idiot, mais c'est exactement ça ! Le chemin de mon petit déjeuner, barré par un vilain noeud dans un tuyau, les céréales qui ne passent plus et l'estomac en une grosse boule dure ...
Vous voyez bien-là ?

Bref, je ne sais pas si la syncope ne me guettait pas déjà, mais je me suis dit que dans un état pareil pour une sœur-de-rien-du-tout, ça méritait bien l'asile psychiatrique !

Dans la voiture, tout était étrangement silencieux. Papa avait commencé par mettre un air de salsa, pour accompagner notre ambiance de fête. Mais finalement, cela s'est révélé assez hors de propos, pas de circonstance. Il s'en est aperçu aussi et il a troqué le morceau contre un air de piano pour apaiser nos tensions. Papa et maman semblaient nerveux. Ils se sont pris la main, comme si j'allais passer l'ultime épreuve du bac ou l'arme à gauche !

Au parking de la gare de Lyon, Papa a dû recommencer son créneau au moins trois fois. Lui qui n'en rate jamais un seul, ça m'a fait sourire. Mais pour une fois, je n'ai pas relevé.

Sur le quai, papa et maman m'ont serré très fort, plus qu'à leur habitude. Au début, ça m'a vachement gêné, il y avait plein de monde sur le quai et certains nous regardaient... Je me sentais un peu ridicule dans les bras de mes parents, comme un gamin, alors que je suis déjà presque de leur taille...

Moi j'avais besoin de rigoler pour me défaire le noeud du ventre, alors je leur ai dit en me dégageant doucement « Non mais arrêtez ! Vous n'espérez quand même pas qu'ils m'adoptent pour éviter que je ne revienne quand même ?! Allez, j'y vais. ». Et, j'avais l'impression de me jeter dans la fosse aux lions en montant dans le TGV !

Du quai, papa et maman me souriaient. Mais c'est comme si un fil retenait les coins de leur bouche et qu'ils faisaient un effort surhumains pour les tirer vers le haut. J'appréciais néanmoins l'effort.

Et, maintenant que la boule de mon estomac se dédoublait pour en loger une deuxième dans ma gorge, les sensations me donnaient la larme à l'œil. Je luttais pour la retenir. Cela aurait fait pleurer maman d'en voir juste une seule couler. Et, puis trop tard !

Maman a dû la deviner quand elle s'est annoncée en me faisant briller l'iris parce qu'elle a lâché les siennes de larmes. Papa la tenait fermement par l'épaule, comme pour lui éviter de s'écrouler. Et, moi, de ma place dans le train, je n'étais plus rien. Une flaque d'eau peut-être. Je ne savais plus si j'étais dedans ou dehors... Sur le quai, Maman était dans un drame comme si je n'allais jamais revenir. Et moi j'étais chargé de l'appréhension de tout ce qui m'était inconnu là-bas : ma jumelle et le père que je m'ignorais, leur région de province, la campagne, la montagne qui risque de boucher la vue...

Je tentais de garder la face à côté de toutes les personnes embarquées sereinement dans ce train et avec lesquelles il fallait garder un peu de dignité quand même pour le reste du voyage...

Mais, il est vrai que le moment était difficile à passer...

Bien plus que je ne l'avais imaginé.

Je l'avais vraiment pris à la « cool » de partir comme ça, rencontrer l'inconnue jumelle !...

Une fois le train parti, j'ai pris mon bouquin "L'écume des jours" de Boris Vian. Je l'ai commencé il ya deux jours et je ris bien. Je me dis que ça va me détendre un peu et me donner de la contenance. Parce que, maintenant que mes parents ont disparu, je m'aperçois que je suis seul dans le train avec plein de gens autour...

Au bout de trois pages, je prends conscience que je n'ai rien retenu de ma lecture. Je recommence. Et, de nouveau, trois pages de rien. Impossible de me concentrer !

Mon voisin a dû sentir ma nervosité et il m'aborde en me proposant le son de son mp3 avec son oreillette gauche. Je l'accepte. Il avait un morceau génial, que je ne connaissais pas.

- "Can't we be friends", il m'a dit.
- "Comment ?"
- « Ella Fitzgerald ! avec Louis Armstrong ! Des légendes du jazz... »
- « Ah !? »

Je ne connaissais pas, ce n'est pas mon registre habituel, mais ce n'est pas grave. Ce que je ressentais en cet instant était plus important que la connaissance que je pouvais avoir des artistes. Envoûtant, chaleureux et relaxant. Juste ce qu'il me fallait. Il m'a fait écouter quelques autres morceaux. J'ai reconnu Bobby Mc Ferrin et, entre deux titres, un bruit de cloches de vaches qui l'a fait sourire.

Puis, il m'a demandé où j'allais.

Là, sans raison, alors que je ne le connaissais pas, je me suis mis à lui raconter mon histoire à peine croyable. Oui, même moi, j'ai encore dû mal à le croire ! Je m'attends même à un canular à l'arrivée à Briançon : "on t'a fait une blague et la caméra est là !".

- « Mais, ne vous inquiétez pas, Monsieur, je vais soigner mon entrée, juste au cas où. »

Et, en même temps, je me promets que personne ne verra l'arrête que j'ai en travers de la gorge...

La gare de Briançon est annoncée et je tire mon sac pour me préparer à descendre. Je m'étais relaxé, mais un petit serrement d'estomac réapparaît un peu affaibli par l'excitation de cette rencontre.

De la fenêtre, je regarde les gens défiler sur le quai en essayant de deviner Marion et son père. Je cherche un homme et une fille de mon âge. En fait, il y a peu de monde et un seul binôme correspondant à mon attente. Je respire trois grandes bouffées d'air et j'ai l'impression d'avoir été shooté à l'oxygène... « L'air pur des montagnes »... Finalement, l'argument doit avoir un certain fondement pour attirer les touristes...

En attendant, cette heureuse initiative m'apporte l'effet escompté : détente et bien-être pour un propice retour de mon assurance.

Je descends et me dirige directement vers eux.

Pas besoin de nous présenter. Sans nous être jamais vus, nous nous reconnaissons. Leurs visages diffusent une chaleur que je sens déjà connivente.

Ah ! Cette histoire de lien du sang... même si elle est bien moins importante pour moi que le lien du cœur (merci maman !), elle semble avoir été vécue par d'autres avant nous...

« Salut soeurette », je lance à Marion, comme si je la connaissais depuis 13 ans. Et son père nous a serré tous les deux dans ses bras, comme s'il voulait ressouder nos liens de naissance. Même si j'avais l'impression de m'être affranchi de l'affection parentale, cette espèce de chaleur m'a planté une flèche dans le cœur, direct !

A ce moment-là, j'ai su qu'ils seraient désormais ma famille aussi...

C'était étrange, dans la voiture, on avait plein de choses à se dire et on se coupait la parole tout le temps. On avait échangé de nombreuses fois mais le voir en face de

moi, était étrange.

Presque irréel.

On a pris le chemin de la caserne, je lui ai montré. Je lui ai expliqué leur rôle de protection pendant les guerres et la victoire de notre BCA pendant la deuxième guerre mondiale qui avait tenu les crêtes contre les Italiens. Dans mes propos, on aurait pu penser qu'il n'y avait que des Marions qui avaient tenu les montagnes contre les envahisseurs. Dans ses yeux, il y avait des images de guerre, peut-être avec des paysans brandissant leurs fourches et leurs bâtons de skis.

Mais notre bataillon de chasseurs alpins avait plié bagage il y a quelques années, alors on ne pouvait voir, à travers les grilles fermées, les bérets alpins qu'on s'amusait à regarder, petits.

Arrivée chez nous, Mamouchka était embarrassée comme je ne l'avais jamais vue. Elle l'embrassa sur les deux joues et nous laissa filer. Avec un peu de soulagement, c'est ce que j'ai ressenti.

Moi, j'avais besoin d'air alors j'ai emmené François dans ma gargouille du vieux fort. Les magasins étaient fermés. J'ai dévalé les pavés et la rigole du centre en courant. Lui était derrière, à la traîne, on s'est avancé sur les douves pour regarder toute la vallée avec le centre de Briançon.

Il ne disait rien, c'en était presque inquiétant. Il regardait comme si on se faisait une soirée diapo, contraint. Ça lui plaisait, ça se voyait, je le sentais, mais pas un son ne sortait. J'ai eu beau chercher le bouton volume, mais il avait dû l'oublier chez nous dans sa valise alors j'ai laissé couler.

Je l'ai emmené ensuite faire de la balançoire sur les contreforts dans le jardin d'enfant réservé aux moins de 8 ans et je l'ai poussé comme un gosse. Il s'est laissé faire.

A ce moment là, on n'avait pas plus de 8 ans d'âge mental. Personne ne pouvait rien dire, on était en règle !

J'avais un frère et mon premier ami. Ça faisait beaucoup en même temps, mais je prenais tout.

A la tombée de la nuit, quand la fraîcheur vous tombe dessus en montagne, on est parti en courant à la maison. On est passé pour la deuxième fois par le pont-levis et la porte cloutée à la manière d'une chevauchée folle. On s'est retrouvé tous les quatre et on s'est fait un tilleul avec deux cuillères de miel toutes-fleurs de montagne de Vallouise. C'était silencieux, mais sans malaise. Chacun semblait essayer de trouver ses marques.

Puis on est allé se coucher. Comme la maison n'était pas grande et qu'on avait le

même sang, je lui ai fait une place dans ma chambre. On a mis les lits parallèles. Je lui ai dégagé un tiroir pour lui et pour toujours. Il m'a bien fait rire avec son pyjama de premier de sa classe. Je me suis moquée. Il a grogné en rigolant.

On aurait dit qu'ils sortaient tous les deux du catalogue de la Redoute entre la page 154 et 168, du dernier reçu.

Le soir, on a parlé toute la nuit, il m'a avoué un secret : il s'imaginait qu'il y avait de la neige toute l'année dans nos vallées. Il m'a demandé aussi si on se connaissait tous dans notre village. D'abord, je lui ai claqué que Briançon était une ville, même la plus haute d'Europe, et qu'heureusement, on se connaissait de vue à peu près tous. Sa question était bizarre. Comment pourrait-on ne pas connaître ses voisins ?

Alors, je lui ai mis un coup de polochon, juste comme ça... Il a été surpris et me l'a re-balancé. Je ne lui ai pas rendu, on en est resté là, mais ce n'était que partie remise. La guerre était ouverte, c'était bon signe ...

Les cinq jours, j'en étais sûre à ce moment-là, allaient passer trop vite... Il n'en restait plus que quatre à partir de demain.

Dans la voiture, Marion et moi à l'arrière, nous avons commencé à rattraper le temps perdu en parlant sans discontinuer. Sur le trajet, elle m'a présenté tout et tout le monde : le BCA qu'elle a dû me décrypter, les petites rues dans lesquelles un souvenir de chute ou une course pour l'école méritait une citation, le paysage montagneux, les côtes et les descentes,... Devant, je voyais son père, sourire en l'écoutant.

Puis, nous sommes arrivés chez elle, une petite maison tout de suite accueillante. Sa mère, elle l'appelle Mamouchka, nous attendait. Elle fit deux bises timides à chacune de mes joues et j'ai suivi Marion, pressée de tout me montrer de son monde.

Je l'ai suivie dans les rues pavées. Elle courait, elle était bien chez elle. Moi, je la suivais lentement. J'avais besoin de m'imprégner du paysage, si différent de chez moi. J'arrivais dans un autre monde et j'observais tous les détails. C'était simplement fabuleux ! Des vieilles pierres partout, les rues pavées, les façades délicatement colorées, des remparts tels que je les imaginais dans les histoires de maman, sans croire que cela existait réellement !

Marion m'a fièrement expliqué que les fortifications dataient de Vauban et étaient inscrites au patrimoine mondial. Elle n'arrêtait pas de parler, me montrait tout, les ruelles pentues, les parcs, les boutiques de son centre ville, les recoins chargés des souvenirs de ses jeux d'enfants,...

Son bavardage me procurait une douce ivresse à laquelle je m'abandonnais complètement, en toute confiance... Je savourais ces instants avec la conscience

de vivre quelque chose d'exceptionnel, un moment à part. Cette rencontre et maintenant ce plongeon dans le monde de Marion qui me semblait si naturel, si évident... Je restais silencieux. Un seul mot aurait tué la magie de ce que je ressentais en ce moment.

Marion m'a poussé sur une balançoire. Puis, elle s'est remise à courir, j'ai pris son rythme. Nous avons emprunté le pont-levis ensemble. J'étais dans un monde de conte. Une sorte de village médiéval, retranché au milieu des montagnes. J'étais là, mais je ne participais à rien, spectateur ébahi.

Puis, nous avons rejoint ses parents pour terminer la soirée avec une tisane. Je n'en bois jamais à la maison. Papa appelle ça un « pisse-mémé ». Mais, là, j'y goûte et je m'aperçois que leur délicieuse boisson n'a rien d'une banale eau chaude comme a essayé de me faire croire Papa ! Sans doute, pour ne pas partager...

J'ai quand même appelé à la maison pour rassurer Papa et Maman, leur raconter mes premières sensations et leur évoquer ces paysages de carte postale que mes yeux avaient déjà fixés en mémoire.

Nous sommes partis nous coucher. Dans la salle de bain, Marion m'a rejoint comme s'il était évident qu'un frère et une sœur pouvaient partager un moment privé de toilette. Je n'ai rien dit, mais j'étais un peu gêné d'autant que je me lavais le visage avec ce savon censé prévenir l'acné adolescente (que je craignais par-dessus tout !).

Mais, elle, très à l'aise m'a dit « ah oui, tu utilises ça, toi ! Moi, j'ai une crème de jeunesse éternelle 100% naturelle aux herbes de montagnes et huiles essentielles. C'est Mamouchka qui la fabrique, juste pour nous deux » et elle m'a montré le flacon « home made ».

Etonnante cette Marion !

Elle m'avait aménagé une place dans son repaire, comme si elle me donnait la moitié de tout ce qu'elle avait. La gorge serrée, j'en ai perdu la voix. Alors qu'elle, elle ne laissait pas un blanc. C'est sûr que sur ce coup, on se complétait bien tous les deux. Evident ! On s'est couché et on a parlé tard dans le noir alternant nos questions sur nos vies, nos environnements, comblant nos curiosités mutuelles pour nous découvrir des vies parallèles.

Je me suis endormi comme un bienheureux avec un diaporama derrière les paupières : mes parents sur le quai, Marion et son père sur le quai suivant, la ville (Marion insiste sur ville !) de Briançon, cet impressionnant paysage montagneux, bien plus beau que sur toutes les images qui puissent exister...

On a dû avoir le même son de réveil, et ce fût notre papa, enfin le mien, un peu le sien aussi. Mais c'est compliqué... Avec Papou, en fait, ils avaient convenu de

s'appeler par leurs prénoms. Mon Papou, donc, nous a sorti du lit car il nous attendait, comme à nos meilleures habitudes de départ.

Il était déjà 10 heures.

Le soleil irradiait la maison. On avait une tête à avoir repoussés les Italiens toute la nuit sur le col de Montgenèvre, mais on s'est rué sur le petit déjeuner qui était tout prêt.

Papou avait préparé dans un coin, de manière méticuleuse, un sac à dos neuf, une paire de lunettes de soleil, une paire de gants, deux paires de chaussettes et trois paires de chaussures. C'était la dot qu'il lui offrait pour nous accompagner, et c'est sans cérémonie qu'ils ont essayé ensemble pour choisir.

François a choisi des chaussures en croûte de cuir plutôt que des chaussures classiques. Papou lui a dit que son choix était judicieux. Il a ajouté qu'il fallait qu'il entretienne ses chaussures : plus il les nourrirait, plus elles lui rendront en confort. C'est marrant, il lui a parlé d'une manière qui n'est pas la sienne avec moi, mais cela sonnait bien. J'aimais bien les voir tous les deux.

C'était assez solennel, c'était un discours pas pareil. François l'écoutait.

On a fait les sacs pour la journée, Mamouchka est même venue aujourd'hui, pour vous dire comme c'est un jour à part pour notre première escapade. On a réparti le pique nique dans chaque sac. François avait de la peine à suivre nos rites, mais bon, on l'a chargé quand même dans la voiture, juste à temps...

J'imagine bien sa tête à rester seul la journée à la maison. Il se serait fait manger par les loups et les ours !

Je rigole, il n'y a pas de ça ici, ce n'est pas dans nos Hautes-Alpes, c'est dans les montagnes d'en face !

On s'est arrêté rendre les deux paires de chaussures à l'Intersport. Je lui ai dit avec un peu de fierté que c'était notre centre commercial. Il a fait une drôle de tête en le voyant. Cela lui semblait petit, c'était évident. Par contre, le Mc Do d'en-face tout en bois, ça l'a épaté. Il n'avait des yeux que pour ça....

Bon, on n'allait pas le contrarier... Heureusement qu'on n'avait pas une autoroute, car cela l'aurait emballé !

On s'est garé sur le parking du télécabine du Prorel et, hop, on est monté dans une cabine blanche pour monter tout en haut. Papou et Mamouchka sont restés un instant à parler à Mireille, la perchwoman qui s'occupe du Prorel en été. Et la benne a pris son chemin sur le câble.

François voulait déjà descendre à la gare intermédiaire, plein d'assurance. Je l'ai

rattrapé par l'arrière de son sac, lui tout surpris et freiné, forcément ! A la gare d'arrivée à 2500m, on a vu de loin qu'il restait une épaisse couche de neige. Dès le pied posé à terre, on s'est dirigé pour faire le tour du Prorel et rebasculer de l'autre coté. Il y avait encore des traces de skis des derniers randonneurs ou de ceux qui étaient monté avec une paire de skis, en s'arrangeant avec Mireille ! On s'enfonçait un peu et moi, j'en profitais pour tirer épisodiquement des boules de neige sur tout le monde, surtout François, qui était appliqué dans sa marche. Ça les agaçait, mais pas moi !

Papou a joué au guide en nous refaisant le tour du panorama. Pour moi ça allait encore, mais François, à part Gap, il n'avait pas dû retenir tous les noms. Mais ses yeux sortaient de ses lunettes et regardaient toutes vallées, toutes les frontières et tous les sommets.

On a pris la piste de montée du téléski pour arriver au col du Prorel et pour rebasculer sur Serre-Chevalier 1350m. Et puis, on a fait mine de partir skier. On faisait des courbes, François me suivait et on a laissé Papou et Mamouchka derrière. Ils nous ont laissé filer.

On criait, on se prenait pour des oiseaux. La montagne nous renvoyait nos cris et notre course folle.

On a trouvé mon petit coin avec mon rocher et on les a attendus. On a mis la table, du moins façon de parler, on a débballé... Moi, je le saoulais de tous mes souvenirs de cette piste de ski. Je l'ai secoué doucement pour qu'il se retourne quand, sur le pierrier du Prorel, on a vu apparaître trois chamois majestueux qui nous ont jaugés puis se sont rapprochés de manière assez extraordinaire. J'ai pris un morceau de pain que j'ai donné à François et ils sont venus lui manger dans la main avant de s'éloigner.

Je les ai regardés dans les yeux pour voir si l'un des trois aurait pu être le chamois qu'on avait libéré. Mais non, ils n'avaient pas le même regard. Et puis probablement qu'il m'aurait fait un signe de la tête sans que les autres ne le voient.

Le cœur de François battait l'euphorie. L'écho des montagnes nous renvoyait son émotion. Enfin on s'est retrouvé à quatre pour pique-niquer. Papou et Mamouchka sont arrivés main dans la main, ils avaient l'air en parfaite harmonie avec tous les événements de ces derniers temps.

François était brassé par la rencontre, alors pour le terrasser, Papou a commencé à lui parler sérieusement du dahu, qui a les jambes intérieures plus courtes qui lui permettent de faire le tour des montagnes de manière plus aisée. Mamouchka mit fin au suspense en jetant une boule de neige sur nous trois, puis en dévoilant la vérité. Ensuite, elle a embrayé sur les autres blagues et légendes montagnardes.

Elle avait tué la supercherie. Pour le bizutage, on a bien compris avec Papou qu'on lui ferait un deuxième tour, quand Mamouchka serait loin. C'est important un

bizutage... Il ne va pas y échapper comme ça !

On en a tous bien rigolé... Et puis, on est redescendu par la piste du signal. On a pris un peu d'avance pour aller se balancer sur le premier siège du télésiège du signal. J'ai baissé le garde-corps et si on faisait abstraction de deux ou trois détails, on se serait cru en hiver.

Ensuite, on a bifurqué dans le chemin du bois et arrivé à l'entrée de Briançon, on a pris la montée. Mais sur cette partie d'asphalte, c'était moins drôle avec le bruit des quelques voitures qui nous passaient sous le nez.

Dans la forêt auparavant, j'avais soigneusement déterré un petit sapin pour le replanter à la maison. François m'a aidé, je lui ai dit que ce serait notre sapin à tous les deux.

En rentrant, on l'a mis en terre au fond du jardin en face du Prorel pour qu'il ne soit pas dépaycé.

François a ensuite demandé la manière d'entretenir ses chaussures. Ils l'ont fait ensemble de manière appliquée avec Papou. Je me suis sentie brusquement écartée, alors je me suis réfugiée avec Mamouchka dans le canapé, un peu jalouse...

Papou a dit qu'il nous réservait une surprise pour les deux prochains jours et il nous a envoyé nous coucher, « expresso-presto » a-t-il rajouté, en demandant de dormir.

Papou est allé chercher la voiture tout seul. Je lui ai demandé, avant de partir et avant de nous coucher, si on pouvait aller avec lui... On aurait même pu montrer notre école en passant, j'ai insisté. Il n'a pas voulu. Pas son habitude...

Décidément !

A peine couchée, je me suis retournée vers François dans la pénombre et lui ai demandé, le cœur serré, s'il avait passé une bonne journée et s'il avait aimé nos montagnes. Mais seul son léger ronflement me répondit.

C'était bon signe... Mais, il aurait quand même pu me répondre !

Au petit matin, enfin, pas très tôt, Hugo (son père avait proposé que je l'appelle par son prénom) est venu nous réveiller. Sitôt le petit déjeuner pris, il m'a présenté un équipement complet du montagnard. Si je ne m'étais pas déjà senti adopté, avec cette attention, il m'apportait le coup de grâce. Je me sentais à la fois honoré et intimidé. Il m'avait préparé un choix de chaussures. J'ai essayé et choisi. Il m'entourait de ses recommandations et de conseils pour pouvoir apprécier les escapades en montagne qu'il avait planifiées pour nous.

La chaleur de son ton et ses explications prévenantes ont calmé momentanément mon appréhension sur l'idée de partir en montagne.

Ensuite, nous avons emballé nos affaires et nous sommes partis tous les quatre dans leur drôle de voiture. Nous nous sommes arrêtés sur un parking et ses parents ont taillé le bout de gras avec la personne qui était là. Ils se parlaient comme des cousins, je crois vraiment qu'ici ils se connaissent tous !

Arrivés tout en haut, il restait de la neige, en plein mois de juin ! Sans doute un signe que nous devons être à la limite des neiges éternelles... Marion nous a bombardés de boules pendant que je tentais de caler mon pas sur celui de son père. Devant, il montrait des tas de détails de la vue en leur donnant un petit nom à chacun sans que je ne puisse en retenir un seul ! Ensuite, on est remonté dans un truc pour grimper ailleurs. Oui, c'est un peu le problème en montagne, il faut emprunter tout un tas de réseau pour skieur, genre de lianes pour passer d'une tête de montagne à une autre !

Avec tout ce grand air, Marion et moi étions complètement surexcités, nous courions partout. Elle m'a arrêté sur un gros caillou et un chamois s'est approché. Je craignais que les battements de mon cœur ne le fassent fuir, mais il a mangé dans ma main !

Géant !...

Des chamois, je n'en avais jamais vus avant mais Marion semblait les avoir apprivoisés. Elle leur faisait des clins d'œil en attendant un retour (?). Un peu étrange quand même !...

Pendant le déjeuner, ils ont commencé à me raconter des légendes incroyables qui nous ont fait rire, surtout Marion. Sa bonne humeur était communicative. Je la regardais. Son sourire était franc, charmant ! Et, dans cet univers à l'opposé du mien, je nous sentais complices, malgré nous. Dans le silence de ces montagnes, l'écho me renvoyait le rire de Marion au centuple, puis ceux de ses parents aussi. J'avais le cœur gros avec cette sensation d'avoir une famille de cinquante personnes de plus !

Puis, nous sommes repartis. Marion nous a choisi un petit arbre pour chez elle. J'ai trouvé ça amusant. Nous, à Montmorency, nous aurions été obligés d'aller chez Botanic en acheter un, nous aurions même dû nous assurer d'avoir pris une espèce naine. Mais là, c'était différent. Si la nature était respectée, on pouvait emporter des pousses sauvages. Et, Marion lui a fait une place entre le noisetier et les plants de tomates dans son jardin, « avec vue sur le Prorel ! » elle a dit.

Le soir, à peine allongé, je me suis endormi...

Assez tôt le lendemain matin, Papou nous annonce qu'on avait une journée chargée

et qu'on découvrirait le programme au fur et à mesure. On a essayé d'insister pour savoir, sans résultat.

François a une tête à avoir des courbatures. Il marche comme un crabe pour atteindre la table en bois massif.

Les sacs chargés dans la voiture, on a pris la direction du Lautaret et on est arrivés au col en voyant la petite chapelle du bord de la route, construite à la mémoire des montagnards qui ont donné leurs vies pour construire et sécuriser cet axe.

Papa se signe en passant devant, discrètement.

Le Lautaret, ce n'est pas n'importe quoi ! C'est le col le plus haut ouvert tout au long de l'hiver en France, et ça parle à ceux qui savent. Papou tourne le volant à droite pour attaquer le col du Galibier. Et là, ça ne rigolait pas, la route se redressait, le col avait ré-ouvert, seulement quelques jours auparavant. Il y avait encore, en ce mois de juin, des congères de neige sale de part et d'autres de la route. Papou nous raconte les Tours de France avec les épopées des duels de cyclistes.

Moi, les cyclistes, je ne connais pas, et cela ne m'intéresse pas. Donc les noms, ça ne me disait rien, mais François lui connaissait ! Ils papotent tous les deux. Moi, par contre, j'étais fascinée et absorbée par le glacier suspendu en face, super aérien. La Meige...

Un truc d'hommes, le vélo, un truc d'abrutis...

Arrivé en haut du col à près de 2700m d'altitude, on venait de découvrir sur l'autre versant une vallée verdoyante au fond et très encaissée, tout en profondeur.

Après le passage du col, papou s'est arrêté et nous avait fait sortir de la friteuse. Il a pointé de son doigt la vallée au fond et a évoqué pour la première fois notre maman commune : Ornella. Pour François c'est un choc et pour moi, un souvenir, un écho intérieur, un rappel du prénom donné par Vito... Tout est étrange et tout devient si clair brusquement

François bouille d'impatience d'en savoir plus ...

« Italienne ? » demande t-il.

Papou répond juste « oui » et remonte dans la voiture.

On suit avec la sensation que nous n'en serions pas plus à ce moment-là.

Dans la descente, je demande à papou pourquoi il nous avait montré cette vallée, il me sourit, un sourire rempli de nostalgie et de tristesse.

On a compris que ce lieu était empreint d'Ornella.

Ornella, Ornella répète François à voix basse, tout songeur ...

Moi, je la « boucle », mais je comprends mieux l'intérêt de papou pour le Grande Paradiso et pourquoi il sourit de m'entendre bredouiller les quelques mots d'italien. C'est dans mes gènes, une partie de mon patrimoine.

La friteuse était à son aise sur ces routes agressées par l'hiver et au bout d'une longue descente très serpentée, on atterrit à Valloire. La station était jolie, le centre était léché, avec du bois, des fleurs, on se serait crus en Suisse, du moins comme moi je l'imagine. Ne manquaient plus que les vaches avec leurs cloches, j'ai pensé en souriant, toute seule.

Je voulais descendre, faire un tour, mais Papou fût formel : pas le temps. Il joue à l'homme pressé maintenant, lui ? Pas cool !...

On continue la descente dans la vallée de la Maurienne après le petit col du télégraphe puis on s'engouffre sur l'autoroute de Turin, car elle arrive derrière notre col du Montgenèvre. Mais nous, on est direction Chambéry cette fois. Papou continue la présentation et nous montre de part et d'autres toutes les stations de ski de la Maurienne.

Nous, on connaît, on est dans notre élément. C'est tous nos collègues à Papou et moi ! Mais François, lui, c'est plutôt les stations de métro, on dirait... Il n'en connaît pas une !

A chacun son truc...

De toute façon, toutes les routes vont aux Ecrins, ni à Rome, ni à Paris. Tout le monde devrait le savoir... Rome, ce n'est qu'un mensonge. L'époque romaine est révolue depuis au moins un millions d'années.

Si ce n'est pas un peu plus !

Au croisement de l'autoroute de l'autre vallée, celle de Tarentaise en direction des trois vallées et d'Albertville, Papou nous montre une prison en plein milieu des montagnes, construite pour les jeux olympiques 1992. Je ne sais pas pourquoi ils sont enfermés ceux qui sont dedans, mais ils ont la vie belle d'être là...

Mais bon, je ne veux pas leur place, je ne leur fais pas coucou... Ils ont dû faire des bêtises pas avouables quand même, eux !

Un bout d'autoroute plus loin, on arrive en plein centre de Chambéry. Papou a un rendez-vous, il reste assez mystérieux, bon... Il nous donne rendez-vous dans une heure, ici et pas ailleurs, précise t-il.

D'accord, nous on promet. De toute façon, moi je retrouve toujours ma route, alors

on ne va se perdre. Papou le sait, il fait mine de nous donner un coup de poing à chacun sur l'épaule et il disparaît.

On le suit comme deux détectives et en apercevant la plaque du notaire on comprend à moitié et on disparaît. La venue de François n'est pas étrangère à ce périple.

On s'est garé près de la place des quatre sans cul. C'est sûr, vous, ça ne vous dit rien, mais ici on en est fier. C'est quatre éléphants en carré et dont on ne voit que la face, d'où les quatre sans cul. Vous avez compris ?

Ce n'est pas une région d'éléphants, vous vous en doutiez, mais Mamouchka m'avait raconté que cela venait de l'époque d'Hannibal qui avait traversé les Alpes avec ses éléphants, alors on les a gardés sur cette place. Enfin, quatre statues grandeur nature, et tout pareil que les vrais.

J'arrive avant François aux éléphants et je l'arrose avec l'eau du bassin. Il est surpris. Il se jette vers le bassin mais je m'enfuis. Il beugle comme les moutons de la vallée de la Clarée, mais il est beau joueur.

Il caresse la trompe de l'une des créatures. Je lui fais peur en faisant un gros bruit. Il retire brusquement sa main, comme s'il avait cru que l'éléphant allait le happer...

Citadin, va !

On décide de partir et on marche sous les colonnes en direction du château des ducs de Savoie, mais on ne va pas visiter. On déambule dans les petites ruelles pavées tout autour.

Chambéry, c'est super beau, la plus belle ville que je connaisse. Oui ! Enfin Briançon, mis à part... classé hors-catégorie !

On arrive à la voiture les premiers et lorsque Papou nous rejoint, on fait mine de regarder l'heure comme s'il était en retard. Il lâche un « pfff ! » en pivotant sa tête de droite à gauche et n'ajoute rien.

Nous, non plus.

On remonte dans notre carrosse multicolore, puis on prend la direction du lac du Bourget qui est, d'après Papou, le plus grand lac naturel de France. On le longe, on traverse Aix-les-bains, le village de St Innocent... La route se resserre ensuite, elle est coincée parfois entre le lac et la montagne. Et, à flanc de montagne, il y a des rails de chemins de fer.

Papou nous fait lever la tête par le toit et nous montre le belvédère tout en haut de la montagne qui domine tout le lac, sorte de grande terrasse qui prolonge un

restaurant. Papou nous explique que c'est là qu'il a demandé la main d'Ornella.

Moi, naïve, je lui demande si elle a accepté. Papou me fait un clin d'œil amusé.

François trépigne et demande si on peut monter, mais papou est inflexible et chantonne « pas le temps, une prochaine fois peut-être... »

On veut tout savoir, mais on est pudique tous les trois, et puis c'est un peu lourd de rajouter une personne à tout notre entourage tout établi.

On va jusqu'au bout du lac puis on prend la direction de Conjux.

Le nom sonne bien, vraiment différent, de bon augure...

Papou hésite une fraction de seconde et s'engouffre avec la friteuse dans un chemin dans un bois, coté lac. Il nous fait descendre : on est arrivés !

On a faim, il est près d'une heure de l'après-midi. Papou charge le pique-nique dans son sac et on marche un moment. On remonte un peu dans le bois, on traverse une clairière puis à nouveau un petit-bois pour atterrir à un endroit qu'il avait baptisé « les dalles-plates », sorte de lieu magique, les pieds dans l'eau limpide du lac. Les dalles plates, comme vous l'imaginez, c'était fait de grandes plaques de pierre, une espèce de lieu à part, unique, sans végétation, un endroit destiné à être là, même l'homme n'aurait pas mieux fait que la nature.

Inutile de dire qu'il n'y avait personne.

On a plongé dans l'eau en repoussant le pique nique. François nageait académiquement comme un poisson dans l'eau, moi plus proche de la truite qui remonte les rivières et Papou faisait le clown en exécutant des cabrioles dans l'eau.

On est resté un moment. On était bien. On a passé une bonne partie de l'après-midi entre l'eau et les dalles chaudes.

Lorsqu'on a regagné la voiture, Papou nous a dit que cela faisait au moins trente ans qu'il n'était pas venu ici. Et il nous a raconté que l'une des dernières fois où il était venu avec ses parents, il s'était coupé avec une bouteille de verre qui avait éclaté en mille morceaux. Son père l'avait porté dans une serviette de bains dans ses bras avant que le pharmacien ne lui enlève tous les bouts de verre avec une pince à épiler.

Difficile d'imaginer Papou à 5 ans, même si je l'imagine plus facilement quand je vois François avec ses 13 ans.

On prend le chemin inverse pour le retour, il nous fait lever la tête pour admirer, de l'autre coté du lac, l'abbaye d'Hautecombe, qui est un monastère encore en activité. Papou rajoute que depuis que les cendres du dernier roi d'Italie ont été transférés

dans l'abbaye dans les années 80, les moines ne savent plus où donner de la tête et ils se sont même posés la question de déménager. C'est dommage, elle est trop belle cette abbaye, les pieds dans l'eau.

La Savoie était italienne il y a plus de 150 ans, rajoute Papou, et c'est logiquement que l'association est compréhensible entre son roi et sa terre, même sur le tard.

Italienne... Comme notre maman, je me dis.

Je me demande si les moines, de temps en temps, vont ne pas piquer une tête en soutane dans le lac. Non, je ne pense pas. Ou, si, mais sans soutane...

Papou, il aimait sa Savoie natale aussi, il l'avait dans le cœur et dans ses histoires. C'est la première fois que je le voyais passionné comme ça à raconter inlassablement. Il nous faisait partager ses souvenirs d'enfant, il donnait cette impression d'avoir ouvert son livre de souvenirs qu'il feuilletait, page après page.

Ensuite, on a pris la direction de Belledonne, notre sommet du lendemain, ça on le savait, il nous l'avait dit en chargeant les sacs. On a abandonné un moment sa Savoie pour entrer dans l'Isère à la Rochette, dans une vallée encaissée faite de falaises géantes et dont la route a été creusée à flanc de rochers pour bifurquer vers Allevard-les-bains et grimper au Collet d'Allevard. On allait passer la nuit chez un copain de papou, Yann, dans un petit chalet tout en bois accroché à la pente.

Toute la montée depuis la Rochette était magique, bucolique, et ensuite aérienne.

De son chalet surnommé le refuge du yak, il y a une vue sur Chambéry bluffante, on voit même le lac du Bourget qu'on aime tellement. Yann, c'est le copain de Papou, ils ont fait des sommets tous les deux, ils sont amis depuis longtemps et ça se voit. Ils disent qu'ils ont partagé des bouts de vie ensemble et cette expression sonne bien dans ma tête. Ils sont contents de se voir. Yann est étonné de voir que Papou a deux enfants si grands dont la plus belle fille de la région, dit-il !

C'est vrai, il a raison... Il aurait pu rajouter la plus gentille aussi, mais bon, il ne le savait pas encore !

Je l'entends souffler à l'oreille de papou : « le portrait craché de sa mère ». Je ne relève pas.

Yann est géant, je me sens toute petite et tout le monde aussi à côté de lui. J'ai de la peine à lui demander combien il mesure, je ne veux pas paraître godiche. Il rigole tout le temps, il a l'air sympa. Il me soulève comme une feuille et m'embrasse sur les deux joues. Dans ses bras, je crois que je viens de faire l'ascension et la redescente du Mont-blanc, en cinq secondes chrono. On se sent bien chez lui, mais il n'habite pas là toute l'année. Il vit à l'étranger mais vient ici reprendre du souffle, comme il dit, dans ses montagnes. Voilà ce que j'ai compris. Yann, c'est un breton d'origine. François lui a demandé tout de suite en référence à son prénom.

Alors dès qu'il a su, François lui a parlé de ses vacances chez sa grand-mère bretonne, du Finistère a-t-il ajouté non sans fierté. Moi je suis curieuse, je ne connais pas. Mais à les entendre tous les deux évoquer cette contrée sauvage, je me dis qu'il faut que j'y aille.

Avant de passer à table, Yann pointe du doigt la dent du chat et le mollard à côté, au-dessus de notre lac du Bourget, et nous raconte sa légende : tous les deux on écoute, comme deux mêmes que nous sommes.

Papou est rayonnant et nous sourit, mais il ne dit rien. Je suis sûre qu'il se sent bien là. Il s'est approché des CD et en a choisi un qu'il met. C'est mélodieux, une voix chaude et suave, on se dirait dans un piano-bar. Il rajoute à voix haute : Dee Dee. Yann s'est retourné vers lui et a rajouté : « Forcément... »

Ils se sont compris, nous pas. Le Yak qui trône au dessus de la porte d'entrée. Lui, a priori, a l'air de connaître. Il joue à l'habitué et ne bronche pas.

Yann nous a préparé une fondue savoyarde avec trois fromages, même son voisin Fabien vient rallonger la tablée. Fabien, c'est un gars barbu, un vrai montagnard. Il vit là toute l'année mais il raconte qu'en fait, il est parisien de naissance alors, immédiatement, ça crée un autre lien avec François.

Et dans ce coin retranché, il y a un peu de Champs Elysées aussi, placé tout à côté de la Pointe du Raz. Fabien est venu avec sa compagne, Faustine. Heureusement, on est deux filles, on fait équipe, elle passe sa main dans mon dos pour me le montrer. Je me suis mis à côté d'elle à table. Yann est à mes côtés aussi, mais lui... par hasard.

C'est François qui perd son pain le plus souvent dans le fromage mais tout le monde l'aide. Et malgré toutes nos promesses de gages, il n'écope de rien pendant le repas. Je le sentais inquiet, mais l'ambiance est légère. Yann, deux fois, me sauve la mise, en me rattrapant discrètement deux bouts de pain. Il me fait un clin d'œil, personne n'a rien vu, l'honneur est sauf. Il a sorti un vin de Savoie, une Mondeuse a-t-il rajouté fièrement. On goûte un fond de verre. Moi, je ne trouve ça pas bon, François non plus, mais il ne dit rien...

En voyant ma tête dégoûtée, Yann m'ébouriffe les cheveux d'un geste affectueux, son attitude me touche.

Trop sympa !

Après le repas, Yann nous envoie « cuire » dans son sauna en punition, dit-il, hilare. Moi, je n'ai jamais essayé alors on y va avec François. Je crois étouffer, je prends une douche froide pour retrouver mes esprits.

François lui fait le gars habitué, sacré frère !

Les adultes nous envoient nous coucher dans les lits superposés. Je laisse le privilège du lit de dessus à François. Un instant plus tard, Yann, de sa grosse voix, nous envoie un « bonne nuit les filles ! ».

François grogne...

En me disant qu'on a fait des millions de choses ensemble aujourd'hui, et toutes différentes, je m'endors immédiatement.

Demain, c'est le grand jour. Et, comme Papou a dit, ce sera programme « canada dry ». Dans son langage, cela veut dire les sensations de la montagne sans l'ivresse. Tu parles... Je le connais mon Papou ! Je sais que demain on aura de la neige, de la sueur, mais pas de glacier, ni de crevasse. Lui comme moi, on ne dit rien à François. A le voir et l'entendre parler depuis hier matin, François est persuadé qu'on va faire l'Himalaya. On le laisse avec son rêve de grandeur. Moi, je suis juste contente d'aller découvrir une nouvelle montagne.

Le lendemain, Hugo nous lève tôt, assez mystérieux sur le programme de la journée. Nous partons vite, juste tous les trois.

En voiture, nous passons par le Col du Galibier. Ce nom-là, je le connais ! Hugo et moi commençons à parler du Tour de France cycliste et de l'épreuve que représente le franchissement de ce col. Il suivait le vélo et moi aussi. Hugo et moi, enfin surtout moi qui n'était jamais venu, nous nous sentons en pèlerinage, en voiture sur la route des cyclistes...

Et, nous n'avons pas arrêté de parler de vélo, en signe de respect à ce lieu traversé.

Trop bien le père de Marion !

La route est vallonnée et nous profitons du paysage : de la verdure et de beaux petits villages tout propres et tout fleuris. Hugo fait le guide en me donnant les noms des lieux, des stations de ski, les activités d'été,... Il l'aime son coin. Marion aussi, ça se sent... Moi, j'écoute tout, j'enregistre tous les détails. Il me plaît de tout connaître d'eux, de comprendre leur regard, de les suivre sans discuter, de manger ce qu'ils mangent. Je me sens bien avec eux deux, ma famille de sang, dans cette voiture qui nous emmène au pied d'une montagne à grimper.

A un moment, Hugo fait une halte pour un rendez-vous en nous laissant.

Marion et moi commençons par le suivre pour tenter de découvrir le secret de ce rendez-vous auquel nous ne sommes pas invités. Nous le voyons entrer chez un notaire et nous partons nous promener.

Elle chahute, comme d'habitude, et elle tente de me faire peur vers cette place avec

des avants d'éléphant... Tu te demandes pourquoi des éléphants ici... Mais bon, Marion a l'air d'avoir une référence à me donner... Je l'écoute, assez perplexe, je dois dire.

Nous rejoignons la voiture. Puis, Hugo prend plein de petits chemins avant de s'arrêter dans les bois. Il nous emmène dans un endroit merveilleux, sauvage, avec un lac bordé de belles pierres. C'est comme s'il venait de le dénicher pour nous. Nous déjeunons et passons l'après-midi là, comme des lézards au soleil.

Je serais resté toujours tellement on était bien...

Mais Hugo se lève en disant qu'il est temps. Visiblement, il a un timing. Mais en descendant, il nous explique encore plein de trucs sur l'histoire de cet endroit et de ses habitants, les souvenirs qu'il y a. Il semble intarissable, passionné, et Marion et moi l'écoutons comme un maître de conférences. Marion me regarde, et je crois deviner qu'elle aussi craint l'interrogation à l'arrivée.

Il est prof quand même, Hugo !

Finalement, Hugo nous emmène chez un de ses amis, dans un refuge accroché en pleine montagne mais avec une vue magnifique ! Eux, ils connaissent tous les noms des clochers et des petits étangs alors que moi, j'ai dû mal à cerner l'endroit sur lequel pointe leur doigt pour identifier les formes que j'aperçois. Je constate juste que c'est une autre merveille de la région.

Yann, le copain d'Hugo, nous invite à entrer dans sa cahute, un refuge comme il l'appelle. Il est tellement grand qu'il passe à peine la porte d'entrée. Il doit faire deux mètres au moins ! Mais, il rigole en se baissant. Finalement, sa cabane, est bien aménagée, c'est même super chaleureux, tout cosy. Je lui demande ce qui amène un breton à venir se terrer en ermite dans le coin et il me répond que la montagne, c'est comme la mer, et que seuls les marins et les montagnards peuvent comprendre. On parle de la Bretagne, et nous nous trouvons des lieux communs. C'est amusant à l'opposé de la France...

Pour le dîner, il a préparé une fondue savoyarde, je ne connaissais pas... Il pose un caquelon au centre de la table et nous devons chacun piquer un morceau de pain sur une drôle de longue de fourchette et le tremper dans le fromage fondu avec des gages pour ceux qui le perdent. Evidemment, moi qui déteste me faire remarquer, j'ai attiré les regards pendant tout le dîner avec leur challenge de pain à ne pas perdre.

Mais bon, j'avais déjà vu ce jeu avec un chaudron dans Astérix avec des Romains en pagne, torse-nus et bedonnants, alors j'ai une idée du principe et crains un peu l'issue du repas...

Yann est un drôle de copain. Il plaisante beaucoup et a un air de connivence avec Hugo. Je ne comprends pas toutes ses blagues. Il nous fait goûter du vin rouge,

comme Grand-mère le fait avec moi, parfois...

Après, Marion et moi sommes poussés dans une étuve in-door. Je sors rouge comme un tourteau fraîchement ébouillanté, mais vivant-et-fier-de-l'être. Je suis un dur-à-cuire, moi !

La soirée est simple et chaleureuse. J'aurais pu emmener toute ma famille ici, elle aurait senti le même bien-être que celui qui règne dans nos regroupements. Et, la musique... trop bien ! Yann parle peu mais porte une bienveillante attention à chacun, avec une pointe de moquerie quand même, juste pour que nous puissions sourire chacun à notre tour des autres.

Marion et moi, nous couchons dans des lits superposés mais je sens l'appréhension de cette montagne à grimper demain qui me gagne. Vite, je m'endors comme dans un évanouissement, juste pour couper.

Le lendemain, après un petit déjeuner copieux et en compagnie de ce que j'ai pris pour un loup mais que Yann a appelé renard argenté, nous partons.

Ils jouent tous les complices et parlent dans un jargon que je ne connais pas. Je me sens étranger et pour un peu, j'attraperais le blues...

Et puis, cette montagne... J'appréhende la confrontation.

On se lève tôt.

Papou et Yann nous contraignent à bien nous alimenter. Yann a préparé d'immenses tartines avec de la confiture de mûres de Traize et, hop !, on est sur le pied de guerre. François a une moustache de lait-chocolat, il vient de prendre dix ans !

Il les reperd dès qu'il s'essuie d'un revers de manche.

Il fait encore frais à 1500m d'altitude. Il fait à peine jour. Par la fenêtre, on voit un renard gris argenté passer. C'est son heure. Tous les jours il passe ici, nous dit Yann en nous demandant de nous approcher de la fenêtre de la cuisine pour le voir. Il avait vraiment une couleur pas de chez nous. François, lui, nous fait une tête de « première fois ».

Yann nous raccompagne à la friteuse.

« Bonne promenade à vaches » dit-il en nous faisant des signes de la main. Papou rigole. François n'a rien compris, il demande pourquoi les vaches !

Personne ne lui répond.

Notre hôte nous regarde partir, je le vois, même au loin.

« Il faudra qu'on revienne », je dis à Papou.

« Oui, oui », répond-t-il, absorbé dans ses pensées. Cela voulait-il dire plutôt non ?

Comme Belledonne est en face sur le même versant, en moins de quarante-cinq minutes, on est au point de départ, après avoir franchi les deux vallées qui nous séparaient, les Freydières ! L'indication est marquée sur un vieux panneau en bois tout bancal. Il y a quelques voitures, mais ce n'est pas le parking de notre Casino. On contrôle tout le matériel en un tour de main. On vérifie une dernière fois les lacets et on est prêt. Papou a calé la corde dans le sac de François.

On dirait qu'il se sent investi d'une mission de sauvetage avec cette corde. Il est marrant le bizuth !

« Allez, hop !, ma chèvre, en route » me dit Papou, en me tapant sur les fesses...

« Pourquoi tu l'appelles ma chèvre, Marion ? » demande François un peu surpris. Papou répond que c'est l'animal le plus agile en montagne avec le chamois.

Dans sa tête, on dirait qu'il vient de re-qualifier le mot d'insulte à décoration.

Moi, je fais la fière, mais je ne dis rien, l'air de... Attends, tu vas voir ta soeurette, mon gars !

Papou, dans les premiers lacets, nous dit qu'on part de 1200m d'altitude et que le sommet est tout proche de 3000m, 2978m exactement. La course sera longue pour un novice...

François hausse les épaules...

On prend notre rythme de croisière mais le frerot se met rapidement devant et avance à un rythme fou. Il prend une bonne avance. Je sais qu'il est dans le rouge. Nous, dans nos montagnes, on dit faire le coq. Et, au bout de 15mn, il est au bord du chemin tout écarlate et tout essoufflé.

Il ne lui manque que la crête sur la tête et le tableau serait parfait !

Papou lui explique que la montagne, c'est une épreuve d'humilité et qu'il faut savoir s'économiser pour aller loin. Il fait le profil bas, le parigot. Il a l'air tout penaud comme s'il avait été pris la main dans le sac.

Dès qu'on redémarre, je le cale entre Papou et moi afin de ne pas en remettre une couche. Il a compris, je le sais. On prend un rythme, je lui demande comme une vraie coéquipière s'il sent son cœur battre à vitesse normale. Il me répond « oui, oui » sans tourner la tête, un peu vexé.

Je le pousse un peu par derrière pour le taquiner : « Allez, ne traîne pas, colle à

Papa ». J'ai lâché le mot « Papa » comme ça, par instinct. Je ne le regrette pas.

Lui ne relève pas. Il recolle et on monte en rang serré.

Les pas résonnent, je me concentre en regardant mes chaussures pour trouver les bonnes trajectoires, les bons appuis.

Plus on prend de l'altitude, plus les arbres s'espacent. Papou explique un peu en montant, sans tomber dans ses cours de l'année, les fleurs typiques des montagnes dont notre fameux génépi.

On marche jusqu'au premier lac et on marque un arrêt. Papou nous fait boire et regarder le paysage, surtout les montagnes qui se reflètent comme dans un miroir dans ces trois lacs, qui se suivent étages après étages. Il nous badigeonne de crème et nous demande d'enfiler nos lunettes de soleil.

« Oui, chef ! » nous répondons en chœur et sans concertation. Nous en rions... Papou esquive la vanne...

On repart rapidement à flanc de collines. Il reste des traces de neiges qui se densifient jusqu'au plateau duquel nous apercevons le refuge de la Pia en contrebas. On le laisse de côté et on attaque la deuxième partie. On prend à gauche.

On voit, juste avant, le sommet de Chamrousse. Papou nous montre et nous explique que dans la cuvette, derrière, c'est Grenoble. J'en garde un bon souvenir de Grenoble avec Mamouchka, j'ai une pensée pour elle. « Mamouche, je te raconterai ... »

Mais on n'a pas le temps de s'arrêter. Il est déjà 11h15 et il faut arriver le plus vite possible en haut et éviter que la neige ne se transforme en soupe pour la partie marche sur neige.

Je ne sais pas ce qu'il se passe dans la tête du frerot mais il est appliqué et ne dit rien. Moi ça va, j'ai la forme, tout roule... une promenade de santé pour l'instant !

Le chemin reprend de la verticalité sur chaque palier de lacs successifs. Au dessus de 2200m, il y a de la neige. on ne s'enfonce pas trop encore, on progresse mais plus lentement.

On fait un troisième arrêt, on s'alimente rapidement. Papou demande à François de sortir la corde et on s'encorde. Papou me demande de prendre la tête de la cordée. François me regarde comme un guide. Papou, il le cale au milieu son fils, et il ferme la marche. Jusqu'en haut, ce sera moi le premier de cordée. Papou en dit moins que d'habitude. Papou, trop chouette de me donner cette importance alors je m'applique. Mais ce n'est qu'un gros névé qui va fondre sur tout l'été, pas un glacier. C'est le « canada dry » dont parlait Papou au Collet chez Yann. On ne

cramponne pas et on n'a pas de piolet. C'est ce qui fait la différence. Papou a pris un air didactique pour l'expliquer.

François demande si un jour on fera avec. Tous les deux en cœur, on répond « bien sûr ! ». Synchronisation à nouveau parfaite sans répétition. On rit tous les trois, à en perdre haleine.

La montagne reprend ses droits : on tire une montée un peu raide jusqu'à 2600m puis on a un plateau régulier un peu concave au milieu jusqu'au sommet. Cela dure 1 heure, mais on arrive sur ces quatre pierres qui dépassent le manteau neigeux. Même moi je pensais qu'on allait le plier en 25-30 minutes, mais non !

De là haut, la vue est belle, moins aérienne que nos écrans, mais belle. De toute façon, rien n'est plus beau que mes écrans, rien... J'espère que vous le savez maintenant.

Au sommet, Papou a sorti son appareil et fait une photo de nous trois avec le retardateur : Papou avec un enfant sous chaque bras. François a un sourire qui dépasse ses oreilles de chaque côté. On se ravitaille, on reprend des forces.

Brutalement, papou sort une photo de sa poche intérieure, celle du côté cœur et l'exhibe sous nos yeux. Je ris en le reconnaissant. François se jette dessus et écarquille ses yeux.

« Quel âge as-tu dessus ? » lui demande t-il.

Il n'a pas le temps de répondre et il est assailli de questions : « Où est-ce ? Qui est cette jolie fille à côté de toi ? » je lui demande.

Papou ne dit rien et demande d'un ton rigolard s'il peut répondre. L'ambiance est festive et lui a l'air grave malgré tout. Il reprend son souffle et dit d'une voix douce : « C'est votre maman, nous étions tous les deux ici, au même endroit où nous sommes là. J'ai tenu à vous la montrer dans le contexte. »

On s'est calé chacun d'un de ses côtés. Nous sommes émus.

Nous avons les regards rivés sur cette photo à peine écornée et en aucun cas jaunie.

A travers mes yeux embués, je la regarde ma maman italienne, avec son joli sourire. Papou me dit qu'elle aimait la montagne comme moi et que j'ai son rire, la même joie de vivre. Papou a l'air très attentif à nos faits et gestes. Je suis absorbée par ma maman et je n'entends plus rien. Papou parle à François et moi je pleure. Je ne sais pas si ce sont des larmes de bonheur ou de malheur mais elles font sortir toute la tension de ces derniers mois qui a ébranlé mes certitudes et certains de mes repères.

« Tu nous racontes pourquoi nous avons attendu 13 ans pour se retrouver ? Pourquoi nous avons été séparés et que, même toi, tu ne le savais pas ? je lui

demande.

Papou s'est levé. Il s'est mis de front et a commencé par ce mot mélodieux : « maman ».

« Votre maman avait eu une grossesse difficile et le médecin de Briançon avait décelé la mort d'un des deux bébés. Il a provoqué une césarienne. Cette opération s'est mal passée. Toi, Marion, tu avais été transportée en urgence à l'hôpital de Gap, mieux équipé, et maman est morte dans son transfert vers Marseille. Je n'y avais pas assisté. Et, François, tu avais été donné pour mort-né mais nous t'avions choisi ensemble ce prénom. Je ne sais pas comment s'est passé le début de ta vie, où tu es né vraiment, que s'est-il passé. Personne ne l'explique, je me suis renseigné pour avoir un historique de ces hôpitaux. J'ai essayé de remonter l'historique des enfants abandonnés et il n'y a pas de traces de toi sur les Hautes-Alpes.

Je n'en sais pas plus aujourd'hui. Le notaire que j'ai vu hier est en train de m'aider dans mes recherches pour comprendre, les parents adoptifs de François de leur côté aussi.

Voilà ce que je sais mes enfants. Juste pour vous dire qu'Ornella et moi, nous nous aimions. Nous avons parlé de vous tous les jours de sa grossesse et je lui avais promis qu'un jour on grimperait Belledonne et les autres montagnes tous les quatre.

Aujourd'hui, je tiens ma promesse, nous sommes tous les quatre... »

Papou s'est retournée vers la Chartreuse, il avait besoin de s'isoler. François s'est adossé à moi, et chacun est resté dans sa bulle, le temps de reprendre haleine.

Un grand moment est passé.

En se levant décidé, Papou me demande si on laisse François prendre la tête pour la descente. Bien sûr qu'on la lui laisse, je réponds. Sortant de ce contexte un peu difficile à digérer, on a besoin de nouveautés... Et c'est lui qui part devant. Je le sens super redevable sur ce coup-là. Papou se glisse entre nous et moi je ferme. On descend assez vite, on crie, on hurle, on en a besoin. Les choucas nous entourent, une buse nous observe même de loin en tournant au dessus de nos têtes, les reflets du soleil nous inondent.

On est seul au monde, c'est juste suffisant.

La neige a travaillé, on s'enfonce. Papou appelle à la prudence. On termine le dernier raidillon de neige sur les fesses, tous les trois en parallèle. On apprend à François la ramasse.

On a les fesses mouillées, mais tant pis, on est heureux.

En descente, après la neige, ça tire dans les jambes. C'est long. Papou rajoute qu'on a fait un joli dénivelé et que d'habitude les montagnards font la course en deux jours et s'arrêtent au refuge de la Pra sur le plateau.

Nous, tu parles, un jour, c'est bon... On est de Briançon ! Même François l'est un peu maintenant...

Dans le chemin des lacs, François bute sur un caillou et manque de partir dans le vide. Papou le rattrape et lui demande d'assurer ses pas, rien ne presse... On fait des pauses fréquentes. Cela devient long mais, enfin, on devine, puis on voit, le bois où la friteuse est garée se rapprocher.

On la retrouve vers 17 heures. On s'affale à l'arrière l'un sur l'autre. Et lorsqu'on se réveille, on est rentré chez nous. On a bien dormi. Je trouve dommage que Papou ne nous ait pas réveillés pour le village englouti qu'il m'avait promis de me montrer dans le barrage du Chambon mais bon, on était fatigués.

Une prochaine fois...

Demain, c'est déjà le départ de François... et rien que d'y penser, ça me donne le bourdon, comme dit notre vieille voisine que j'appelle Tati pour lui faire plaisir. François non plus ne me dit rien : il répète juste que c'est incroyable... Je ne vois pas bien à quoi il fait allusion, mais pour reprendre l'expression de Mamouchka, les hommes sont parfois étranges.

Il a de la graine d'homme sur ce coup-là, mon jumeau.

Yann a dû percevoir ma tension parce que, à la voiture, il me donne une bonne accolade fraternelle, connivente et m'encourage « tu vas y arriver mais ne lâche rien ».

Je ne comprends pas bien, mais, cela me reconforte.

Quand Hugo arrête sa voiture et que je nous vois aussi équipés, je me dis que l'épreuve va être rude si je ne me sauve pas tout de suite en courant.

Mais bon, je suis venu rencontrer ma sœur. Je veux savoir. Et si une fille y arrive, ça doit être accessible à un garçon, surtout moi qui n'ai peur de rien ! Je me raisonne et me booste en passant mon sac au dos. Je vais leur montrer que j'en suis capable ! Et puis, ce n'est pas mon genre de faire demi-tour devant une épreuve. Je l'affronte. Je suis scout !

Je pars tonique et décidé...

Rapidement essoufflé et le cœur palpitant presque affolé, je marque une pause. Hugo me sermonne. J'ai un peu honte maintenant... Je comprends que j'aurais dû prendre ça comme une course d'endurance pas une course de vitesse. Je m'en

veux et pourtant je ne me suis pas senti grondé, orienté plutôt...

Nous reprenons et, concentré, je regarde mes pieds en essayant d'appliquer consciencieusement les consignes d'Hugo. Au moment où nous trouvons de la neige, c'est Marion qui prend la tête de notre expédition. Je suis impressionnée de la voir nous guider. Elle semble connaître tous les gestes parfaitement, maîtriser les mouvements, les pas, le chemin.

Son père la laisse faire, c'est elle la chef.

Je suis admiratif. Nous la suivons aisément, comme si la trace choisie était la meilleure.

Au sommet, il me semble que nous sommes enfin arrivés. Je lâche la pression. Hugo prend une photo et marque une pause.

Alors que je pensais qu'il voulait simplement me laisser découvrir le paysage, Hugo sort une photo de sa poche. Je le reconnais, jeune, et il nous présente, Ornella, notre maman.

C'est très étrange... Des photos de maman jeune, c'est un peu ça mais pas tout à fait. En regardant cette image avec Hugo et Marion, je me sens étrangement bien, comme en évidente confiance, celle de la famille. J'ai l'impression de ressembler à cet Hugo jeune, comme Marion à l'Ornella dont nous découvrons ensemble le visage. Cette femme que j'aurais pu appeler maman....

Je ne peux pas dire qu'ils m'aient manqués tous les deux, mais lorsqu'Hugo nous raconte les événements de notre naissance, c'est comme une révélation, comme si un mystère qui me pesait un peu venait de m'être dévoilé. Cela me soulage et j'ai la sensation d'avoir le cœur gonflé à bloc. Je suis tellement ému que je m'adosse à Marion et cache mon visage pour que personne ne le voie.

Nous restons là, tous les trois, silencieux pendant un long moment. Nous sommes là en réponse à la promesse faite à cette femme absente qui nous réunit pourtant.

D'un coup, Hugo se lève et je réalise qu'il faut redescendre maintenant. Le bout, c'était la moitié en réalité...

Ils me laissent la tête pour repartir. Je me sens honoré, coopté par ce duo de montagnards aguerris. C'est une sensation agréable. Je me sens bien avec eux...

J'ai le cœur lourd et j'ai l'impression qu'il m'aide à descendre plus vite. Mais, je trouve aussi que la descente est presque plus difficile que la montée. Je sens mes jambes faibles. Elles me trahissent même par moment, me faisant trébucher. Je sens mon corps se vider de ses forces. Quand nous apercevons l'endroit où nous avons laissé leur tacot polychrome, je sens un regain d'énergie, surgi du fin fond des réserves d'extrême urgence, pour assurer les derniers mètres.

Mais, à peine assis dans la voiture, j'abandonne tout effort et tombe dans un sommeil profond.

Le lendemain est arrivé trop vite.

Au moment du départ, j'avais le cœur serré, lui aussi. Il jouait au caïd, mais tu parles... Il a le même sang que moi, je devine ce qu'il ressent. Il me parle de ses copains, de tout ce qu'il va raconter, du début du mois de juillet où il m'attend de pied ferme chez lui.

Moi, je n'entends rien. Tout mon sang reste dans le cœur. Le cerveau n'est plus alimenté, mon visage est figé.

Avec Papou, ils avaient convenu de se revoir rapidement, peut-être même nous six cet été ou l'hiver prochain. Ils s'embrassent. Et nous aussi, au moins trois fois, pour être sûr qu'on n'avait pas oublié les deux premières fois.

Je le vois encore, lui, monter dans le train, me faire coucou. Le film était au ralenti, mais ce n'était pas un bon film, la fin était triste. J'aurais eu envie de changer de chaîne, mais j'avais oublié la télécommande de ma vie. On attend la fin du générique et le dernier son : c'est le bruit du train qui vient de tourner au fond de la vallée pour se diriger directement sur Gap...

On attend encore un peu au cas où Jeannot notre copain cheminot annonce au micro une grève surprise, une chute de roches bloquant les rails avec obligation pour le train de faire marche arrière. Mais non, rien... On se résigne à rentrer...

Pas cool sur ce coup-là, Jeannot. Il aurait pu filer un coup de pouce au destin !

Avec Papou, quand on monte dans la friteuse, on a l'air de nigauds tous les deux. L'ambiance est un peu serrée. On a tous les deux une enclume dans la gorge, chacun la sienne, et je peux vous dire que ce n'est pas super pratique ! Papou se tourne vers moi lentement : « Il est chouette ». C'est vrai qu'il est chouette, mon frère, je pense au fond de moi.

Pour embêter Papou et désacraliser le moment, je réponds avec un petit sourire : « il est quand même un peu parigot ». Tu parles ! Papou, il me connaît par cœur. Il me donne un coup de coude affectueusement dans les côtes et me prend dans ses bras. Je pleure dans ses bras de longues minutes, je ne sais pas pourquoi. Je suis triste et heureuse à la fois. Lui, le sait. Il a les yeux mouillés aussi mon Papou, mais les cache tant bien que mal.

On rentre à la maison et on attend l'après-midi que le téléphone sonne pour nous dire qu'il est bien arrivé. Il sonne. Je bats le record du monde du décroché de téléphone ! Il est bien arrivé. Il a trouvé le petit chamois en peluche que je lui avais glissé dans le sac, il me dit merci et puis plus rien...

La vie reprend le dessus mais c'est un peu bancal. Un truc nous manque. Et ça se voit à nos mines.

Solennellement, le lendemain dans le jardin, je demande à papou droit dans les yeux tout humides où est enterrée notre maman à nous. Papou me prend dans ses bras, cale sa tête sur mes cheveux et me dit qu'on est passé souvent devant et qu'on ira un jour ensemble. Il me balance dans ses bras, de droite à gauche, tout doucement.

Je sens qu'il a besoin de me dire quelque chose... Ses premiers mots ont un son étrange, empreint d'émotion. Il me parle de mamouchka qui m'a élevé comme sa fille, ni plus et ni moins. Et, même si ce n'est pas ma maman génitrice, les deux étaient formidables et que l'une et l'autre avaient fait équipe pour élever la plus merveilleuse des filles.

L'esprit de maman avait guidé les gestes de mamouchka... J'ai la chance d'avoir deux mamans dans mon cœur.

On pleure en silence tous les deux, on en avait besoin.

On est resté longtemps comme ça. Quand le soleil est parti derrière le Prorel, on est rentré, mamouchka savait... Elle a, elle aussi, des larmes plein les yeux avec son sourire de maman heureuse.

Le lendemain, je devais déjà rentrer à la maison. Cinq jours pleins pour une première rencontre, c'était juste ce qu'il faut, bien qu'elle ait été particulièrement éprouvante pour moi.

Nous avons passé des moments fabuleux et je savais déjà que j'allais saouler mes parents et mes copains avec tout ce que j'avais vu ici. C'est sûr qu'ils allaient tous être jaloux. Mais bon, moi, c'est parce que j'ai une sœur qui n'habite pas avec moi que je suis obligé d'aller dans ces contrées lointaines et tellement magnifiques.

Marion, c'est bon. Elle peut devenir ma sœur. C'est une sacrée fille quand même, pas de chichis et guide de montagne. J'ai été impressionné quand même, assez fier aussi... Et, mon père de sang, il est étrange de me reconnaître en lui, parfois, sur des détails. Il nous a parlé de notre mère et j'ai la sensation d'avoir tout découvert de mes origines, une révélation ! Tout, sans avoir eu à chercher. J'étais là-bas de façon si naturelle...

Même si je suis content de rentrer pour raconter ma deuxième famille, celle que je viens de gagner, en double, j'ai dû mal à les laisser sur le quai pour entrer dans le train... Et pourtant, il y a peu, nous ne nous connaissions même pas...

Elle va venir en juillet, c'est une promesse, mais cela ne m'aide pas à partir avec plus d'entrain.

C'est une sensation étrange et quand je les vois disparaître, j'ai l'impression de laisser un peu de moi à Briançon....

Ce matin, papa et moi sommes allés chercher Marion à la Gare de Lyon.

Je lui avais dit de suivre la foule en descendant pour nous rejoindre en tête de train. C'est ce qu'elle a fait. Nous nous sommes dit bonjour comme si nous nous étions quittés de la veille et je lui ai présenté papa : Paul.

Nous avons rejoint le parking en nous racontant nos histoires depuis ces jours que j'avais passé à Briançon. Je lui ai demandé des nouvelles d'Hugo, de Natacha et du petit sapin que nous avons planté. Papa marchait en silence devant avec l'oreille tendue.

Il m'a semblé le voir sourire.

Nous sommes rentrés rapidement, la circulation était assez fluide à Paris en cette matinée de juillet.

A la maison, Maman nous attendait avec Jean et Nicolas, mes deux copains. Je voulais leur présenter Marion. Nous les avons invités à dîner.

Marion a salué maman tout de suite, très naturellement, presque comme si elle la connaissait déjà. En réalité, je lui en avais déjà parlé. Maman a été surprise, mais immédiatement séduite par sa simplicité et ses longues boucles blondes. Elle a proposé à Marion de l'appeler également par son prénom, Sozic.

Puis, Jean et Nicolas attendaient comme deux idiots. Ils m'ont fait rire : coincés comme s'ils attendaient la reine d'Angleterre. Et je les ai présentés à Marion.

« Jean, c'est lui qui fait de la guitare. Pour l'instant, il joue du Henri Dès et « Jeux interdits », mais bientôt, Jimmy Hendrix et Carlos Santana pourront se racheter une légende ! »

« Nicolas, il est au scout avec moi. C'est le cul de pat' ! Le plus jeune et le dernier arrivé de la patrouille du Guépard. Moi, je suis quatrième de pat' sur cinq. Nous avons tous les deux intégré les scouts au début de l'année. »

« Et, cette année, nous sommes tous les trois dans la même classe. »

Voilà. Pour le reste, elle apprendrait à les connaître plus tard.

Puis, Marie est arrivée. Elle a dit qu'elle passait juste parce qu'elle était attendue pour le dîner chez elle, mais elle voulait rencontrer Marion, ma sœur. Je lui en avais déjà tellement parlé. Elles ont échangé deux ou trois phrases en langage de filles avec des sourires déjà complices. Et Marie a dit au-revoir à la cantonade avant de filer.

Marion n'avait pas l'air intimidé. Et rapidement, nous nous sommes tous comportés normalement, comme si sa place était évidente parmi nous.

Après le dîner, Jean et Nicolas rentrent chez eux.

Et, comme à Briançon, j'invite Marion à partager mon antre dans lequel, avec maman, nous lui avons créé un coin.

Au matin, nous commençons tranquille et j'annonce à Marion le programme de la journée : Paris, la tour Eiffel.

Mes parents me confient un téléphone portable en cas de besoin et pour retrouver papa ce soir.

Après de multiples recommandations, nous partons tous les deux, seuls, en bus de la maison. A l'arrêt, nous attendons en silence. Marion observe, je le sens. Je laisse faire, c'est la première fois que je l'emmène à Paris.

Le bus arrive et s'arrête à notre niveau, nous montons par l'avant.

« Bonjour M'sieur ! » dis-je en entrant

« Bonjour Monsieur », dit Marion. « Ca va ? Pas trop pénibles vos passagers aujourd'hui ? »

Je vois le chauffeur lui décrocher un regard étonné, mais amusé.

Je la tire par le bras.

« Allez viens, tu ne vas pas commencer à dire bonjour à tout le monde et tailler une bavette en plus ! Tu auras la gorge sèche avant d'arriver à Paris, et avec un peu de chance, tu vas te faire jeter ! Tiens pose-toi là, tu pourras voir la route. »

Marion me regarde comme si j'étais fou, ou, en tout cas, avec une case en moins, c'est sûr !...

A la gare d'Enghien, le terminus du bus, tout le monde descend. Nous deux les premiers. Je trépigne d'excitation à l'idée de faire partager mes lieux préférés à ma sœur. Je suis tellement content de m'être découvert une sœur presque comme je n'aurais même pas osé l'espérer... Même si elle a tout de la provinciale, un peu coupée du monde dans ses montagnes avec son jardin moins chic que le mien.

Pour la taquiner, je l'appelle Heïdi, elle n'aime pas.

On se ressemble un peu, assez étrangement même. Quand j'expliquais à papa cette sensation, il m'a dit « normal, c'est ton alter-ego ! ». Je lui ai répondu « Mais, papa, moi je n'y connais rien aux agrès sportifs, tu le sais bien, alors pour les marques... Tu n'as pas trouvé plus simple ? ». Papa a ricané, j'ai même cru percevoir un peu de moquerie, pour me rétorquer un truc de langue morte encore ! Ah, ces références de vieux ! Cela signifierait un autre-soi, un double ou un clone quoi !

Il faut vraiment que j'aide mes parents à communiquer avec un langage du 21^{ème} siècle parce que, là, ils prennent du retard ! En plus, je ne sais pas si papa a bien ouvert les yeux, mais je n'ai rien de similaire à une FILLE !! Il paraît que nous avons partagé la même piscine pendant neuf mois, mais c'était il y a longtemps déjà et, à l'époque, Dieu merci, elle ne parlait pas !

Enfin. A la gare d'Enghien, nous retirons nos tickets pour Paris, et hop, sur le quai. La gare est ensoleillée et propre, à l'image de cette petite ville du Val d'Oise, en banlieue tranquille.

Ponctuel, le train entre en gare. Je libère la porte en levant, d'un coup de main aguerri, la poignée. Marion me suit et nous prenons place dans le sens de la marche sur la banquette centrale.

Sur le trajet, j'explique à Marion ce qui passe devant nos yeux, les bâtiments que l'on aperçoit, ceux qui sont désaffectés, ceux qui sont en réhabilitation, les grandes tours des HLM qui sont de vrais ghettos à l'américaine, le nom des gares, les facultés voisines quand nous arrivons dans la première couronne de Paris, les murs taggués dans tous les styles, parfois par de vraies œuvres d'art. Et, nous nous arrêtons lentement en Gare du Nord.

Je la prépare à la jungle du métro. « Ecoute, ne le prend pas mal, mais dans le métro, c'est toujours blindé de monde, je préfère qu'on se tienne la main. Je crains de te perdre. Si jamais, nous sommes séparés, tu restes sur le quai et tu laisses partir la foule. Je te retrouverai. ». Voilà. Il vaut mieux qu'elle ait des consignes, et en attendant, c'est un bon prétexte pour lui prendre la main, à ma sœur. J'en avais envie.

« Prête ? »

Elle me sourit et me répond « oui »

Elle ne me paraît pas faible et pourtant je me sens investi de la mission de la protéger dans ce monde dont je connais les dangers sans jamais y avoir été confrontés.

Nous descendons tranquillement. Nous parlons un peu, mais pas beaucoup. En fait, nous sommes assez bien sans trop parler. J'ai l'impression que Marion observe encore. Je ne sais pas ce qu'elle voit, moi, cela fait longtemps déjà que je ne remarque plus rien dans le métro si ce n'est la rotation des affiches publicitaires des stations et des couloirs.

Il n'y a pas trop de monde dans la rame. Nous avons de la place assise et voyageons tranquillement. Un sdf vient nous proposer un journal que nous refusons. Je lui laisse quand même un euro. Marion me demande si j'ai besoin de me donner bonne conscience...

Pfff ! Je n'en sais rien moi, mais ce gars il n'a pas de maison et moi j'ai un euro dans ma poche à donner, c'est tout !

A notre arrêt, je reprends la main de Marion pour l'extirper du métro et rejoindre l'air libre, mais un peu suffocant de la surface de Paris.

Nous sommes arrivés à la Tour Eiffel. L'esplanade est gigantesque, et presque noire de monde, comme souvent aux vacances scolaires. Marion s'avance en hésitant vers ce qui lui semble être une file d'attente.

Au secours, certainement pas !

J'ai l'impression qu'elle a compris qu'elle était déjà perdue à Paris et qu'il fallait qu'elle compte sur moi pour la piloter dans cette jungle...

Doucement, je lui dis « viens » avec un large sourire que je veux rassurant et je la prends encore par la main, ma sœur. Nous avançons rapidement vers le pilier opposé et je lui explique : « ici, si tu commences à faire le parcours des touristes, tu attends trois heures pour t'enfermer pendant trois minutes dans une boîte de conserve géante, et finalement admirer une vue de Paris de haut, sur un très grand balcon panoramique. Mais, les sensations, elles sont par là ma cocotte ! Toi qui grimpe les montagnes, tu vas peut-être comprendre... ».

Au piler Sud, nous attendons un peu quand même.

Hélas, il y a d'autres abrutis comme moi qui ont décidé d'emmener de la famille au même endroit avec le même bon plan, tant pis... Enfin parvenu au guichet, je demande à la dame « un ticket pour monter au deuxième étage par l'escalier s'il vous plaît. Ma sœur qui est là a ses crampons, elle va grimper « en free », mais ne vous inquiétez pas, Madame, elle a tout le matériel et l'habitude. Tout ce qui est pointu d'au moins 300 m de hauteur, elle le grimpe ! ». Et je fais un clin d'œil à Marion en voyant la tête presque paniquée de la dame.

- « Mais, non ! Ce n'est pas possible ! »

Alors, je dis à Marion, « tu vois, la dame le dit, ce n'est pas possible. ».

Et, je reprends « Bon, tant pis, alors donnez-moi deux tickets s'il vous plaît, je vais obliger ma chipie de sœur à rentrer dans le rang ! », et je lance un nouveau clin d'œil à Marion.

Sur le coup, à son regard noir, j'ai cru deviner qu'elle m'aurait étranglé !...

Je suis content que nous montions par ce côté, c'est celui qui offre ma vue préférée.

Nous passons les portiques et entamons l'ascension de la Tour par le pilier Sud. Nous commençons tranquille. Comme je connais par cœur ces marches, j'essaie d'appliquer les quelques principes enseignés pas Hugo sur l'exercice d'aujourd'hui. On y va sans se presser, en respirant.

Pendant que je me concentrais avec tout ça, Marion a pris de l'avance. Et puis, tant pis ! Je la rattrape en courant. Elle rit en se moquant de « l'habitué » que je suis censé être.

Je lui tire la manche : « Arrête Marion ! N'y vas pas en courant, s'te plait. Regarde le Champs de Mars, là. Au fond, le grand bâtiment que tu vois, c'est l'école militaire. Cette grande esplanade servait aux exercices militaires et pendant la Révolution, le 14 juillet, la fête de la Fédération s'est tenue ici.

Papa a dû me le répéter vingt fois au moins...

Mais, fixe ces carrés de pelouse dans ton esprit, le détail des abords et observe les changements en montant. Je sais que ça n'a rien à voir avec les montagnes. Mais, ici, l'effort à fournir, c'est clopinette ! Rien de rien. Juste des marches. Allez, vas-y, on monte et on regarde le reste de là-haut, ok ? ».

Et nous reprenons la montée. Marion regarde. J'ai le cœur qui bat fort, comme si je montais pour la première fois... En réalité, non. Il bat d'enthousiasme d'emmener Marion, de partager ce que j'aime avec elle.

Je l'observe.

Je suis content mais j'appréhende sa réaction... Je crains qu'elle n'aime pas. C'est tellement différent de ses hautes montagnes et sa ville de Briançon...

Je veux juste qu'elle profite. C'est vrai que Paris c'est chargé de monde, mais de la tour Eiffel, surtout par l'escalier, on est relativement seul. On domine le paysage, un peu comme en montagne. Elle m'a montré ça Marion chez elle.

Le Champs de Mars rapetisse et nous regardons tout autour, surtout Marion. A l'opposé, je lui montre le Trocadéro et ses jardins, avec le Musée de l'Homme d'un côté et le Palais de Chaillot de l'autre. Au loin, nous apercevons La Défense et ses hautes tours. Je lui explique que c'est un énorme quartier d'affaires et que chaque

tour porte un petit nom, comme ses montagnes ! Bon, ces noms sont moins « bio » que ses têtes blanches, beaucoup sont des noms de sociétés.

Mais, ça, c'est pour montrer qu'il y a des affaires sérieuses qui se jouent là-bas et que les ascenseurs n'ont rien de comparables aux téléphériques des vacanciers !

Là-bas, comme sur l'ensemble de cette énorme ville, il existe une vie souterraine avec des dédales de couloirs, les réseaux du métro et du RER qui tissent une vraie toile dans le premier sous-sol. Et, un niveau au-dessous, il y a encore les catacombes, les plus vieilles galeries souterraines de Paris, avec des têtes de mort, des os et des squelettes entassés par endroit.

Mais bon, j'arrête les détails pour éviter de l'effrayer quand même... Et puis, je ne préfère pas l'emmener là-bas. C'est pestilentiel cet endroit, inintéressant au possible ! Et pas un endroit pour une fille.

D'un autre côté, je lui montre l'enfilade des ponts qui traversent la Seine : Bir Hakeïm, Grenelle...

« Oui, Marion, le truc de l'environnement c'était par là ! Ils ont fait un sitting au milieu du Pont et ils ont décidé tous ensemble ! Avec les copains, on fera ça aussi plus tard. ». Et j'ai repris : « Mirabeau, encore, le dernier qu'on voit tout au fond. Et puis, la statue de la Liberté, la réplique en plus petit format de celle qui se trouve aux USA ! Elle a été inaugurée en 1889, comme la Tour Eiffel, pour l'exposition universelle. C'est la communauté américaine de France qui l'a offerte ! Génial, non ? »

« En face, le grand bâtiment à forme arrondie, c'est la Maison de la radio ». Je souris en pensant à papa qui dit encore l'ORTF quand il pointe dessus : totalement has-been sur ce coup-là !

Mais, Marion, je la saoule à jouer les guides comme papa et elle m'abandonne pour courir devant et arriver la première sur la plateforme du premier étage. Mais, en rejoignant, je la découvre stupéfaite en regardant la vue !

Mon cœur bat à 150 ou 30000 bpm, je ne sais pas, mais il s'est emballé, c'est certain. C'est comme si je lui avais donné mon regard et je l'espérais impressionnée comme je le suis à chaque fois.

Je sais que ça paraît banal de monter à la Tour Eiffel, mais quand on habite dans ce coin, on n'a pas de montagnes pour prendre un peu de hauteur, pour laisser quelques instants la masse des autres en bas.

Alors, cet endroit peut procurer un peu de sensation pour les Parisiens qui en manquent fatalement à passer leur vie dans des souterrains avec les rats !

Et, c'est vrai qu'il y a des rats ! J'en ai vu dans le Métro, en attendant sur le quai. Ils

courent sur les voies et empruntent les tunnels avant les rames...

Nous faisons le tour du premier étage, je trouve qu'il y a un peu trop de monde quand même. Des touristes nous bousculent avec leurs appareils photos. Ils insèrent sans discontinuer des pièces dans les longues-vues.

Je tire Marion par la main pour l'emmener au deuxième étage. En quelques marches, nous y sommes. C'est plus étroit, mais il y a moins de monde aussi. Un couple d'Américain nous demande de les prendre en photo devant la réplique de Gustave Eiffel en poupée de cire. J'en prends trois et leur rend l'appareil en leur disant « Have a good journey », histoire de leur montrer que mes premiers cours d'anglais m'ont laissé quelque chose.

Puis, nous faisons tranquillement le tour pour revoir nos points de mire rétrécis, minuscules et l'horizon bien plus large. Bien sûr, d'ici, nous ne verrons pas les Alpes quand même. Je ne suis pas assez idiot-parigot-chauvin pour croire que ma Capitale est au centre du monde et domine la France ! Mais je me sens bien. C'est la première fois que j'emmène quelqu'un sans papa, et je suis content que ce soit elle, ma sœur.

Nous sortons nos pique-niques de nos sacs et entamons nos sandwiches. Et, nous restons tout les deux à scruter la perspective. Il est étrange de s'apercevoir qu'entre nous le silence ne laisse pas de malaise...

Nous avons vu la tour se parer de ses milliers de lumières à la nuit tombée. Marion a été étonnée. Je lui ai dit que nous irions apprécier l'ensemble après. Nous laissons l'étage se vider peu à peu des touristes et restons là pour profiter jusqu'à la dernière minute.

Papa m'a envoyé un sms. Il nous attend en bas pour nous éviter les transports en commun si tard. Nous allons tous les trois faire une promenade au Trocadéro avant de rentrer en voiture en longeant les quais de Seine.

Finalement, le mois de juin passe vite. Et arrivent à grand pas mes dix jours promis avec François.

Je sens que mes parents sont inquiets de me laisser partir de la gare de Briançon, alors ils vont m'emmener à Grenoble pour avoir un train direct sur Paris. Papou prétexte l'idée de repérer le barrage et d'avoir un papier à signer, mais tu parles, on dirait que c'est moi qui les ai fait, eux...

Pour la première fois, je fais ma valise, c'est aussi la première fois que je les quitte. J'ai bientôt 14 ans, mais nous, on a toujours vécu ensemble. Pas un soir de ma vie, je ne me suis couchée ou réveillée sans eux pas loin. Je suis excitée et un peu angoissée.

Mamouchka me donne des conseils, plie soigneusement mes affaires. J'ai un peu le

trac, mais bien moins qu'eux.

Tout le trajet, l'ambiance est fausse, il y a de la tension et de l'excitation. Sur le quai, Papou me prend dans ses tentacules et ne me lâche pas de longues minutes. Mamouche, quant à elle, me sert sur son cœur, pose sa tête sur la mienne, mais j'ai grandi et elle doit se mettre sur la pointe des pieds. Mamouche, ma douce maman, mon phare à moi...

Hé... mais je reviens ! Ne vous inquiétez pas, votre Marion elle ne va pas se faire marcher sur les pieds. « Une montagnarde, ça n'a pas peur des gens des villes qui habitent dans des clapiers ! ». C'est Tati qui le dit alors, hop, je fais mienne son expression. Cela fait son effet, ça les rassure. Merci Tati, ma grand-mère adoptive, parce que j'en ai pas en vrai.

Ils deviennent tout petits sur le quai de la gare, je pars... François, j'arrive !

Quand je suis arrivée, François m'a présenté ses copains et même une copine. Je ne sais plus qui fait quoi, mais sa copine, Marie, elle a une tête des filles de la ville, qui a tout vu et tout fait. Tous les trois m'ont regardée avec un air de tombé des montagnes !

Le lendemain, j'ai vécu une journée hallucinante. C'était notre première journée tous les deux à Paris. On est parti main dans la main comme deux frères et sœurs qui se connaissent depuis toujours. Nous, ce n'était pas le cas, mais c'était pareil !

Sa maman nous a fait une bise à tous les deux en partant. C'était si étrange que je me suis demandé si elle pensait nous revoir un jour. Je ne voyais pas ce qui était si bouleversant.

Ici, les gens ne sont pas normaux. Si vous leur dites bonjour, ils vous regardent avec une tête d'allumé. Et s'il y a un truc intéressant, ils se tapent des queues comme les parisiens qui viennent faire les bouchons à Briançon en vacances. Une sorte de besoin collectif probablement...

D'autres passent leur temps à courir, à se donner des airs importants. Le nombre de cravates au m², ici, est ridiculement haut. Certaines filles ont l'air de se sentir regardées pour se dandiner de cette façon. Paris, c'est un sketch, une espèce de poker-menteur. Les gens s'entassent, voyagent ensemble.

Le plus gros gag c'est le métro. On voit du monde de partout, on étouffe. On ne voit pas un bout de verdure, du béton, une barre d'immeubles, des tags et re-belotte.

On essaye de s'asseoir, un mec se jette sur ma place, je l'arrête avec mon coude et, hop, je me retrouve à côté de François, avec un sourire que je lui adresse, fière de moi.

Il est fou ce gars-là ! Et François n'a rien compris, mais tant pis...

Paris, c'est de la pub de partout. Moi je regarde mais je dois être la seule, tous les autres foncent. Quinze fois, j'ai failli me faire écraser. Je crois que je vais tous leur taper dessus si ça continue...

Un clodo nous tombe dessus. François lui file une pièce. Moi, je n'aime pas ça. Le mec, il pourrait se bouger, ça m'agace et je taquine François. Il me fait une réponse bizarre, comme le contexte.

François, c'est un chouette frerot, il a tendance à me protéger un peu comme une montagnarde qui voit la Sainte Vierge lui taper sur l'épaule et aller se balader ensemble sur Mars, mais là on s'est contenté du champ et tous les deux et sans Marie. Du moins cette fois-ci, on verra après pour elle !

Je suis perdue dans tout ce vacarme, toutes ces rues et ces passages piétons, je ne le quitte pas des yeux. On est entouré de personnes qui font la gueule. Le sourire semble optionnel. L'air est irrespirable. Paris, un truc pour dingues ou simples d'esprit...

Pour la tour Eiffel, cet amas de fer... Ca me rebute toute cette foule, mais la vue d'en haut, François m'en a parlé. Alors on y va. Il resquille, raconte n'importe quoi à la vendeuse de tickets, me fait passer pour une demeurée. Lui, je le retiens. Je vais le balancer dans la première crevasse qu'on traversera ensemble, il va voir...

Dans l'escalier, il fait moins le malin et j'arrive la première. C'est super chouette cette vue de loin, les grands édifices qu'il me présente. J'aime la Seine avec cette île au milieu, ses bateaux qui passent. Il me montre l'Élysée.

Ah, c'est là... Je n'aurais jamais imaginé !

On montre du doigt tous les parcs. Je regarde au loin. Je ne vois pas mes montagnes, mais je sais dans quelle direction elles sont. C'est mon sens à moi.

Au fait, il m'appelle Heïdi, le vache ! Ca m'agace et ça m'amuse. On se fait virer par le gardien alors on re-débaroule les escaliers. On a passé des heures à regarder, à faire les quatre coins de la tour, inlassablement.

Il arrive le premier en bas, il fait le cador, mon parigot !

On n'a pas vu le temps passer. On rentre chez lui, on rigole tout le temps. Je le chatouille dans la voiture. On est de vrais gosses et la vie est chouette dans ce monde de dingues.

En plus, il me fait rire avec sa tête de papou parisien plus jeune !

Le soir, ses parents me font parler alors moi je raconte. Je les sens amusés de mon

approche. On passe une soirée formidable.

Je suis claquée et je m'effondre dans mon lit le soir.

Sa maman est au petit soin pour moi. Elle me regarde comme si elle allait m'enfiler une robe dès que j'aurais le dos tourné. Mais elle est super chouette. Elle est attentive. Elle me porte un joli regard, pas habituel. Je me sens bien avec eux. Au point d'en culpabiliser un peu...

On a gardé nos habitudes de Briançon, on fait chambre commune. On a 13 ans à récupérer, mais ce soir, pas de dialogue, ni de bataille de pelochons.

On dort sagement, le programme est chargé le lendemain, on l'a décidé de la tour : Montmartre surtout et le parc de derrière le Sénat... m'a-t-il dit.

Ma dernière pensée est de savoir qu'on a des vies totalement différentes, un patrimoine héréditaire commun enseveli depuis longtemps, mais à vivre, on est tout pareil.

On a eu la même mère, mais lui ni moi ne la connaissons.

Ce matin, nous nous levons en même temps.

Nous descendons tous les deux. Maman était déjà levée et avait sorti la confiture des jours de fête, un petit pot de confiture de mûres-sauvages-de-notre-jardin, signe que Marion était une invitée de marque. Et, hop, deux belles tartines de pain fraîchement pris chez le boulanger et nous avons mordu à pleine dents en même temps. Marion a rouvert les yeux avant moi, mais je l'ai vue !

J'ai souri à sa gourmandise, la même que la mienne et elle m'a compris. Elle me sourit aussi. Maman qui perçoit notre connivence avec la conscience d'en être exclue, sourit aussi...

Aujourd'hui, j'ai prévu d'emmener Marion à Montmartre avec une escapade aux Jardins du Luxembourg. Il faut quand même que je lui montre un peu de verdure, elle risque de dépérir si loin de la sienne. A Paris, il existe de nombreux jardins et, malgré le nombre d'habitants, ils ne sont jamais noirs de monde. Ce sont de vrais lieux de promenade et de convivialité. Et l'air sera plus respirable pour mon Heidi de cœur.

Pour cette journée, maman nous accompagne. Elle a « des bricoles à faire dans notre coin » nous dit-elle pour justifier son intrusion. Nous reprenons le même itinéraire que la veille : le bus, puis le train. Maman en profite pour interroger Marion sur sa vie, ses activités, sa « mamoucka ». Elles parlent de sacs, de vêtements et autres chiffons.

Moi, je les écoute vaguement en regardant défilier les hlm, tours et autres murs taggués, l'esprit ailleurs. Maintenant, maman cuisine Marion pour connaître ses goûts, ses couleurs préférées, son mode de vie...

Je me dis qu'elle va la faire fuir. Elle vient des montagnes quand même, personne ne parle autant là-bas, même pas les crétins des Alpes !
Mais, en fait, non ! Elles s'entendent trop bien ! J'ai la paix.

Arrivés au coin du Marché Saint Pierre, au pied du Sacré Cœur, maman nous laisse. Elle nous dit qu'elle va « fouiner par là » et nous donne rendez-vous au même point à 12h30.

C'est-à-dire que nous avons bien 2h30 devant nous.

Nous, nous continuons à monter la butte Montmartre en direction de la Basilique. Nous prendrons les escaliers. C'est raide. J'explique à Marion qu'il existe un funiculaire pour les touristes américains, mais les autochtones prennent toujours les marches.

De toute façon, à Paris, les meilleurs endroits sont ceux qui vous donnent un peu de hauteur, un point de vue et des perspectives. Alors, finalement, ici comme à la montagne, il faut toujours grimper.

A la première marche, je défie Marion : « le dernier arrivé en haut a un gage ! » et je pars en courant ! Hier, elle m'a eue dans les escaliers de la Tour Eiffel, aujourd'hui, pas question de me laisser faire ! Elle grimpe peut-être les montagnes avec de l'endurance, mais moi, je suis imprenable à la résistance ! Tout en haut, je la devance de cinq marches à peine. Je jubile ! Mais, j'admets que c'était juste quand même, elle a failli....

Surexcité, je crie : « Je t'ai eue ! Je suis arrivé le premier ! J'ai gagné ! ». Je saute de joie... Ce sont des bêtises, mais que voulez-vous ? Nous ne sommes presque que des enfants. Il y a des réactions qu'on a du mal à contrôler... Je dis à Marion : « Viens ton gage, c'est pour tout à l'heure, on va d'abord voir la Basilique. ».

En juillet, les immenses portes du fond sont grandes ouvertes, ce n'est pas le cas tout l'année. Nous entrons en silence et commençons lentement le tour par la droite. Elle n'est pas très ancienne cette église, elle date seulement du XIXème siècle. Comparé à Notre-Dame, c'est une nouvelle-née !

En fait, je ne sais pas si Marion connaît les églises, si elle y va parfois... Je ne veux pas la saouler de paroles dans ce lieu. Les églises, c'est toujours tellement silencieux que cela impose un certain respect. J'aime bien le contraste avec l'agitation extérieure. C'est encore plus flagrant en ce moment, avec les vacances et les touristes. Même si on n'est pas croyant, le lieu invite au recueillement.

Bon, il ne vaut mieux pas avoir eu de décès dans sa famille récemment, parce que sinon, cela vous tire au moins une larme ! La dernière fois que je suis venu avec papa et Briec, mon cousin, nous venions d'enterrer Gwenick, notre chien. Ca veut dire « petit blanc » en breton. Il était petit, certes, mais complètement noir ! Mon oncle qui l'a affublé de ce nom avait dû laisser son breton dans la boisson du dernier fest-noz !...

Donc, la mort de mon chien m'avait drôlement attristé et quand je suis venu ici dans l'intention d'y laisser la médaille de son collier, en souvenir, et pour confier son « âme » au ciel, j'ai pleuré. Pas des torrents de larmes non plus ! Une larme digne et recueillie. Mais c'est pour dire que les églises, ça fait toujours cet effet, du genre à accentuer tes peines ou tes joies. « Je ne sais pas toi, Marion, mais moi je trouve ça incroyable ! »

Quand Marion entend mon récit livré sur le ton de la confidence, à voix très basse, évidemment, elle plaque sa main devant la bouche.

Je la regarde, surpris.

Elle a les yeux complètement exorbités, des larmes naissantes et elle devient rouge ! Je la crois compatissante mais, en réalité, elle manque de s'étouffer de rire !!...

Pfff, bien une fille ! Même pas un peu de respect pour les défunts meilleurs amis de l'homme !... Agacé, je lui dis « c'est bon ? On peut continuer sérieusement ? ». On avance cinq minutes en silence et Marion se calme.

Puis, je l'invite, à voix-basse, à regarder le plafond de l'abside : « c'est la plus grande mosaïque d'Europe. C'est magnifique, non ? ». Elle hoche la tête en silence.

Nous nous arrêtons sur plein de petits détails et, devant l'autel, nous choisissons de faire une courte halte. Nous nous asseyons pour observer le chœur, en silence. Puis, je lui demande « Tu veux monter au clocher ? C'est génial. ». Elle sourit et me fait signe que « oui ». Nous nous dirigeons vers le départ de l'escalier de pierre en colimaçon et prenons la direction du clocher. Là-haut, nous trouvons « la plus grosse cloche de France ».

Elle ne dit rien et sourit encore... Je fronce les sourcils, un peu inquiet. Tant de sourires, cela me paraît suspect, voire même carrément moqueur... Je lui lance un regard interrogatif - dans ce lieu, il vaut mieux s'exprimer avec des grimaces, on économise des paroles en évitant du son – et elle me répond à l'oreille « Oui, Monsieur le professeur ! ».

Elle me voit lever la main dans l'intention de lui tirer l'oreille, comme tout prof qui doit réprimander une élève inattentive, et elle file rapidement dans l'escalier. Je la poursuis en me retenant de crier pour lui demander de m'attendre mais je l'entends, déjà en bas, qui ralentit son pas pour ne pas déranger les autres visiteurs. Je la

rejoins dans une attitude empreinte de sagesse pour sortir de l'église. A peine passé la porte, je l'immobilise pour lui tirer l'oreille !

Non mais... Elle n'espérait quand même pas s'en tirer si facilement !

Et, je lui dis : « Maintenant, viens on passe derrière. On va aller voir la Place du Tertre ». Je lui réserve une surprise...

La place ressemble à un petit marché. Sauf, qu'en place des étals de fruits et légumes, ce sont des chevalets et suspensions avec des tableaux, des toiles, des feuilles de dessins à la craie, à l'encre de Chine, des cadres,... Nous faisons le tour.

Je suis sûr que la mère de Marion aurait aimé nous accompagner pour voir des confrères !

Devant un dessinateur au fusain, qui crayonne en attendant que quelqu'un prenne place sur son siège pliant, je regarde les dessins affichés pour m'assurer que le style convient et j'arrête Marion.

« Viens t'asseoir »

Marion tente de se défilier, mais je lui impose : « Tu as perdu la course tout à l'heure, c'est ton gage ! Papa va m'étriper si nous revenons sans ce portrait, il en fait la collection ! ». Voilà. J'ai toujours des arguments imparables. Elle vient d'arriver, elle ne va quand même pas fâcher mon père !

Nous saluons le dessinateur. Elle s'assoit, un peu coincée, mais le portraitiste, en deux mots, la fait sourire. Il peut commencer. Il trace les courbes de son visage en exagérant les traits. Il rétrécit les yeux, accentue les boucles autour de son visage, retrousse le nez, épaissit les lèvres en l'affublant d'un large sourire.

Sur ce dernier point, c'est à peine exagéré parce que c'est vrai qu'elle a un bon sourire bien large, communicatif même. Nous sourions tous les trois. Parfois, je pouffe discrètement aux petits détails ajoutés mais observe silencieusement l'évolution du portrait.

Quand il a terminé, il le montre à Marion et je peux enfin lâcher mon rire qui dure une bonne minute ! Elle sourit, mais sans plus. « Vexée ? ». Non. Mais, elle ne doit pas avoir l'habitude alors que pour nous, le rituel est incontournable.

Nous partons squatter une pelouse des jardins de Montmartre pour boire une gorgée d'eau et revoir le dessin. Moi, je le trouve parfaitement réussi, mais j'ai l'impression que Marion compare ce résultat aux chefs d'œuvre de sa mère (il faut voir comme elle peint les chamois !).

Mais, cela n'a rien à voir !

Je lui dis qu'en rentrant à la maison, on en fera une copie pour notre « mur des horreurs ». Elle ne pige pas. Je lui explique : une espèce de bêtisier avec les photos ratées ou celles qu'on aurait voulu faire disparaître. Nous l'avons installé à la cave pour éviter de tenter les effractions sur photos compromettantes. Il y a aussi les caricatures de tous ceux qui ont séjournés à la maison.

Elle soupire très fort, roule le dessin et le met dans son sac-à-dos.

Il est déjà presque l'heure de rejoindre maman au Marché Saint-Pierre. En redescendant, je lui propose un tour de manège sur le carrousel.

Elle accepte.

Je monte sur un cheval de bois et lui propose de monter derrière moi, en amazone. Le gardien du manège intervient pour que nous prenions chacun le nôtre. Quel rabat-joie ! Marion monte sur un autre cheval de bois et nous sommes fiers de ne pas faire notre âge.

Puis, nous rejoignons maman qui est au rendez-vous avec des sacs pleins et un air de mystère...

L'appétit commençait à provoquer quelques couinements dans nos ventres, mais nous avons décidé de déjeuner au Jardin du Luxembourg. Avec nos sacs à dos remplis de notre guinguette prête-à-monter, nous reprenons le métro pour nous y rendre au plus vite. A destination, nous trouvons une entrée à ce parc clôturé pour annexer un coin de pelouse.

Puis, maman a tiré l'indispensable nappe à carreaux de son sac. Parce que, Maman, quand il s'agit de créer des atmosphères, elle ne rit plus du tout. Elle prend l'affaire très au sérieux, même ! La nappe à carreaux, comme elle dit, « c'est un coupon du marché St Pierre, trois coups d'aiguille sur les bords et nous passons à table, ambiance guinguette des bords de Marne. Inutile de s'en priver ! ».

Moi, tant qu'elle ne me contraint pas à porter le canotier...

Ensuite, pour le contenu, c'est ce que nous dicte l'envie du jour. Et ce matin, nous avons envisagé un fort appétit et un peu de gourmandise... Alors, peu importe l'ambiance qui faisait plaisir à maman, son déjeuner, j'en voulais bien ! D'ailleurs, Marion salivait aussi quand nous avons sorti les sandwiches à l'envie jambon-beurre-cornichons(beaucoup)-tomates-salade-concombre-et...-plus-de-place !.

Nous avons aussi sortis de notre panier en osier imaginaire, des tomates et un bon saucisson, bien sec que je me suis empressé de débiter en fines tranches à l'aide de mon opinel. De notre panier sans fond, nous avons encore réussi à sortir une bouteille d'eau, des gobelets colorés, du fromage - un vieux comté -, des fruits, des cookies cuits la veille par maman et des serviettes en papier rouge, maman avait insisté...

Nous n'avions pas la Marne, même pas la Seine pour faire illusion, mais cette journée d'été valait bien un dimanche. Et une fois notre déballage fini, nous étions au comble du bonheur !

Le festin avidement englouti, maman s'est levée « Prêts les loupiaux ? Je vais prendre un café. On trouve une table avant d'aller se promener ? ».

Nous sommes allés dans ce petit café typé, situé en plein milieu du jardin. On le dirait sorti d'un tableau de Monet, ou je ne sais plus quel impressionniste, avec son mobilier en fer, peint en vert, dans le style... du siècle dernier ! Autant dire que pour ceux qui aiment les antiquités, l'endroit est parfait.

Maman, évidemment, avait l'air parfaitement à l'aise...

Marion, elle, regardait étrangement les pigeons qui approchaient notre table, comme pour quémander quelques miettes...

Je leur ai jeté des petits cailloux pour les faire fuir.

Il est interdit de nourrir les pigeons, alors je surveille Marion afin qu'elle ne se mette pas en infraction avec quelques restes de sandwich.

Le serveur apporte un café à maman et nous pose nos deux sodas. Nous sirotions en silence, savourant cet air que nous feignons de croire pur. Je ferme un instant les yeux pour profiter de la douceur de vivre...

Marion me secoue « tu dors ou quoi ?! »

N'importe quoi ! On peut aussi profiter sans garder les yeux ouverts, non ?

« Bon, on bouge ? » je demande à la cantonade et à l'intention de maman.

Maman me répond en souriant « Allons-y », comme si elle me voyait pour la première fois. Peut-être qu'elle voit que je ne suis pas tout-à-fait pareil quand Marion est là... J'ai la sensation que son sourire aurait pu en dire long sur ses pensées, mais je n'ai pas cherché à décoder. Il était temps qu'on se lève si on voulait passer un peu de temps à montrer des trucs à Marion...

Nous nous sommes dirigés vers cette immense esplanade qui jouxte le Sénat. Les pelouses sont bordées de chaises occupées par des groupes de touristes, des lecteurs absorbés, des étudiantes qui ont savamment orienté leur position pour offrir le visage complet et un maximum de peau au soleil de juillet,...

Partout dans le jardin, les œuvres d'art sont disséminées comme dans un jeu de piste. Il y en a plein, dans tous les styles. Moi, j'aime bien...

Je propose à Marion de deviner leur nom avant de regarder les petits panneaux qui les signent. C'est un prétexte pour inventer de nouvelles bêtises, mais nous ne retenons pas.

A la Fontaine Médicis, devant le bassin, le couple d'amoureux, sculpté dans une position très sensuelle, se sont appelés Roméo et Juliette, Aurore et Philippe, Tristan et Iseult, César et Cléopâtre,... et puis ça a dérapé avec Laurel et Hardi (nous avons ri pendant 5 minutes au moins), puis Tintin et Milou... Maman nous regardait comme si nous avions divisé nos 13 ans en deux.

En faisant le tour de l'esplanade, nous avons croisé une autre femme sur un piédestal. C'était un genre de statue grecque, mais bien moins sculptée qu'un homme, évidemment ! A la fois, les filles ont été moins bien dotées par la nature, alors, ce n'est pas vraiment un reproche qu'on peut leur faire...

Entre deux œuvres d'art, nous humons toutes les fleurs, celles dont le nom est noté sur les petites plaques, mais aussi celles des arbres. Pour rire, nous finissons même par ramper dans l'herbe pour contrôler que les pâquerettes portent aussi un parfum unique, les trèfles blancs et les violets, les boutons d'or, les pissenlits,... Au moins, pour toutes celles-là, Marion et moi sommes d'accords sur les noms à leur donner !

Et, puis tout ça, c'est un prétexte pour se rouler dans l'herbe en rigolant. Maman dit qu'on dirait deux chiots ! Nous rions : « moins poilus quand même ! »

En sortant du parc, nous contournons le Panthéon pour rejoindre le restaurant dans lequel papa doit déjà nous attendre.

Nous avons choisi d'emmener Marion dans un petit bistrot que nous avons découvert une fois, au hasard de nos visites. Nous avons trouvé son cadre si typé avec son zinc, ses moulures et ses ardoises que nous aimons bien y faire une halte dans nos escapades « découverte avec provinciaux et/ou étrangers ».

Papa est déjà là, avec un verre. Il crayonne sur son bloc pour nous attendre. Il a croqué la silhouette d'un vieil homme, fatigué, retenu par le zinc. Il a vraiment un joli coup de crayon papa. J'aime bien.

On lui dit « coucou, c'est nous ! ».

Soizic nous ouvre ses bras dès qu'elle nous voit descendre les marches avec un sourire communicatif. On dirait qu'elle a fait une bêtise mais qu'elle en est fière. Le petit-déjeuner est embaumé par une confiture du jardin, c'est le même cérémonial que nos tartines du Collet, le même regard de fierté des produits de son terroir.

J'ai encore cinq mille questions sur les endroits vus la veille de la tour Eiffel mais François a déjà plongé dans le programme de la journée. Et comme il m'a montré

hier, impatient, je fais l'habituée des lieux. Je l'ai en tête...

On papote avec sa maman, elle me questionne gentiment et je me laisse faire. Ce n'est pas très habituel pour moi, elle semble heureuse d'avoir un bout de fille avec elle. François s'est enfermé dans un silence l'air hagard.

On reprend les mêmes chemins et les mêmes trajets. Les couloirs du métro me deviennent habituels, je me surprends à adopter le rythme des autres. Cela ne me va pas, mais on y va quand même.

Ça sent mauvais dans le métro, les gens font la gueule, tous sont repliés sur eux-mêmes, sur leurs bouquins, sur leurs MP3. Des marteaux...

Sa maman nous quitte et nous donne rendez-vous plus tard. On se retrouve tous les deux, comme hier.

Enfin, on sort et après la petite rue, on grimpe les marches quatre à quatre pour arriver en haut de Montmartre. C'est blanc et fascinant comme la mosquée bleue de la photo de Tati.

J'ai la tête dans mes marches, François veut faire la course. Il gagne et passe dix minutes à m'en parler. Bon, on ne va pas en parler pendant dix ans ! Ça l'air super important pour lui, comme s'il venait de laver tous les affronts réunis de Belledonne et de la tour Eiffel.

Les garçons, c'est un peu tout con-con, mais souvent ils ont bon cœur. François pareil... pas différent.

Paris est sous une brume légèrement orangée, je me positionne en haut de l'escalier, j'écarte les bras de toutes leurs largeurs et je regarde attentivement. Puis, j'écarte mes jambes pour trouver une stabilité, balance ma tête en arrière et je respire à fond. Je ferme les yeux, j'emmagasine toute l'énergie du lieu.

Je me recharge.

C'est attirant et effrayant cette densité. Je m'y plais, à visiter. Ce qui est sûr, c'est que je ne pourrais pas y habiter, j'y pourrais...

On se « tape » la visite de Montmartre, c'est grand, beau, impressionnant même. François me fait le guide, il prend l'air sérieux, on dirait qu'il a appris sa leçon par cœur. Ça fait cérémonial, j'écoute ce que je veux entendre, je prends ce que je veux savoir.

J'ai une petite pensée pour ma petite chapelle de Monetier sur les pistes où j'avais été baptisée avec quelques amis proches et toutes mes montagnes autour. J'y pense souvent, parce que mon cœur y est encore.

Dans ce contexte, je ne comprends rien à la détresse de la perte du chien de François, je ressens une tragédie totalement disproportionnée, je me moque, lui s'énerve. Je ne me suis pas retenue. Il fait la gueule...

Je m'en fiche...

On a prit de la hauteur pour monter au clocher et cela permet de voir l'arrière de Montmartre, François me dit que cela pourrait être le phare de Paris. Depuis aujourd'hui, il commence à me parler autant de Bretagne que de Paris, et des fois je me mélange les pinceaux avec ce qu'il me raconte.

François me demande si papou est déjà venu à Paris.

« Peut-être en voyage de noces avec notre maman » lui dis-je et je rajoute « Tu parles, probablement à Venise, le pays de maman... Bien plus joli, juste derrière Montgenèvre, pas au milieu de nulle part, comme ici ! »

« C'est vrai.. » répond-il énigmatique.

On redescend à pied sur une ruelle toute pavée comme ma gargouille, il y a des peintres de partout et je me retrouve obligée de me faire tirer le portrait. François m'en a fait un fromage. J'ai accepté contrainte et forcée.

Le peintre et François n'arrêtent pas de me dire d'arrêter de bouger, cela devient lourd. Je suis un peu inquiète du résultat. Il va caricaturer mon visage et tout le monde va voir mes défauts.

Je trouve le temps long sur le coup.

Lorsque le peintre me montre mon portrait, j'ai l'impression qu'il se moque, qu'il s'est trompé de personne. Ce n'est pas moi, il n'y a rien qui ressemble. Tout son dessin est méchant, je ne dis rien mais cela ne me plaît pas. Le dessin, je le déchirerais sur le moment ! La bouche est difforme, j'ai un nez en virgule, deux oreilles de choux,... Je crois que papou s'il avait été là, il aurait jeté le peintre dans une crevasse.

Il n'est pas là et François rit comme un crétin. Lui me dit qu'il va le mettre dans sa cave avec d'autres ratés. Tout m'agace, je fais mine de le mettre dans mon sac à dos pour passer à autre chose et au détour du petit square, je le mets dans une poubelle. Il n'a rien vu, et l'affront est lavé.

On passe à autre chose et je ne finirai pas dans sa cave...

On passe effectivement à autre chose : on fait les fous sur un cheval de bois, on se fait virer, la vie reprend et on rejoint sa maman. On se dirige tous les trois vers le jardin de Luxembourg, derrière le sénat. Ce qui est frappant c'est que les parcs, ici, ils sont entourés de grilles comme si on avait peur qu'ils s'échappent. On y rentre par une porte qui ressemble à celle du palais de Buckingham et dans l'allée en face

de nous, d'innombrables pigeons sont posés. Et, je me prends à courir derrière eux.

Les pigeons s'envolent, se reposent, tournent autour de ma tête, se renvolent. François me regarde comme si j'étais débile, je m'en moque. J'ai besoin de décompresser.

On se pose faire un pique-nique, étrange situation où j'ai l'impression qu'on va se faire virer par la gendarmerie du coin. Je remarque l'opinel et le comté d'origine de nos montagnes. Je ne dis rien. C'est la campagne et la montagne les piliers des citadins.

En fond, il y a néanmoins une toile sonore qui rappelle qu'on est cerclé par la ville et qu'ici, c'est un peu notre paradis du jour. Moi je l'apprécie comme tel.

Le moment est sympa, décontracté, François parle à Soizic du portrait, qu'elle réclame alors de voir... Je me mélange un peu les pinceaux pour trouver un prétexte et repousser l'échéance.

Cela passe ...

Je ne me vois pas en train de faire les poubelles pour le retrouver.

On fait une pose interminable à la terrasse d'un café, heureusement les pigeons viennent à moi. François n'arrête pas de me dire qu'il faut jouer avec, pas les nourrir, mais j'en fais qu'à ma tête... et je fais tout de travers pour lui.

Tous les deux, on part faire le tour des statues, certaines nous semblent familières, d'autres trop vieilles. On court comme des libérés, Soizic nous regarde tout sourire, comme des gamins.

Le soir, on est invité comme des grands dans un restaurant. Soizic nous dit « bistrot », mais je ne vois pas bien la différence. Je suis contente mais pas à l'aise. Ce n'est pas habituel chez nous. On est bien allé une fois ou deux au restaurant autour de chez nous mais ce n'est pas pareil, c'est des amis, les restaurateurs.

On s'est mis sur une table à quatre avec des banquettes et pas des chaises. Je me cale contre François, ses parents nous font face. Son papa me fait un immense sourire inquisiteur du type « racontez-moi ». Moi je ne veux rien raconter, je baisse la tête. Je ressens un malaise, un vide. Soizic le sens et remet de l'élan à notre tablée en parlant des menus, et on choisit dans toutes les possibilités. Elle sait presque tout, alors on décide ensemble. On convient de prendre un peu tout et de partager. L'ambiance est redevenue légère, l'air est respirable.

J'en profite pour demander à son papa s'il accepterait de me réaliser une bande dessinée si je lui écrivais l'histoire. Il a l'air amusé. Il me sourit généreusement, me pose des questions. Je lui parle de mon idée, d'une histoire que j'inventerai. Il est

d'accord, je suis contente. On fait un pacte, il me tape dans la main. Il me précise ce dont il a besoin, j'essaye de comprendre.

Son papa, il me regarde comme il ne regarde pas ma moitié. Je me sens confortable et protégée, il a les yeux complices avec moi. Ce n'est pas le fusionnel de papa, mais je me sens en confiance.

Les plats arrivent. On partage tout. On en met la moitié sur la table avec nos transferts d'assiette en assiette, on fait la moitié du bruit du bistrot, mais tout le monde s'en accommode.

Quand on part, François me dit que c'est une super idée mon truc de BD mais que j'aurais dû lui en parler avant pour qu'il soit dans la confidence.

Je n'en avais pas envie.

Il me tend la main, je la prends et on marche comme ça, mi-rigolard, mi-fraternel. Il me demande dans le creux de l'oreille de lui raconter mon histoire pour la BD. Je lui réponds à haute voix qu'il ne peut pas comprendre, plus tard quand il sera grand !

Ça l'énerve, il vire ma main, ses parents rient, et moi aussi. Et puis, lui aussi, venant de réaliser qu'on avait le même âge !

En rentrant, on passe par les quais. On voit les derniers bateaux-mouches de la journée. J'ai la tête à la fenêtre. Paris circule mal dit son père. J'en profite pour regarder égoïstement, je fais un petit coucou à ma tour Eiffel.

On arrive chez eux. Son père me passe son portable pour que j'appelle à la maison. Je me réfugie dans le jardin.

Personne ne décroche, je suis déçue.

Je garde le téléphone avec moi, je fais quarante fois le tour du jardin, seule. Je réessaye un peu plus tard, à peine une sonnerie et papou décroche. Il me demande si ça va, si on s'amuse bien... J'ai envie de lui raconter plein de choses, et je ne sais pas par quoi commencer, alors je m'embrouille. Je lui parle des pigeons, du clocher, de la tour Eiffel.

Il a la gorge serré, je le sais.

Je sens qu'il veut me raconter des choses, mais rien ne sort, il me passe brusquement mamouchka sans me dire au revoir. Sa voix à elle est plus libre et elle me demande si je suis contente.

« Oui ma Mamouch, tout va bien, je te raconterai ». Avant de raccrocher, je lui glisse : « Mamouch, tu dis à papou que je reviens bientôt, hein ? ».

« Oui, oui, mais bien sûr ma chérie, on t'attend, mais prends ton temps, profite en. Sois une chouette fille... une chouette Marion avec ses belles valeurs. »

« Oui, Mamouch, promis. Moi aussi, je vous aime de tout mon cœur. Tu raccroches en premier, oui ? ». J'entends la tonalité du téléphone, j'ai des larmes plein les yeux.

En rentrant, personne n'en fait allusion. Tout le monde sait.

En montant l'escalier, Soizic me rattrape. Derrière moi, elle m'enveloppe de ses bras et me cale contre sa poitrine.

« Moi aussi j'ai été une petite fille loin de mes repères », me dit-elle en m'embrassant dans les cheveux, affectueusement.

Les marches suivantes me paraissent plus accessibles maintenant.

Avant de s'endormir, dans le noir, je demande à François s'il serait d'accord de faire le co-auteur du projet de BD. Je le sens surpris et il me répond par un laconique « si tu veux ». Ma cote de polarité vient de remonter de 100% dans son estime, il ne le dit pas, mais je le sais.

Il m'en parle déjà, mais j'ai envie de dormir. Je lui propose d'en parler dans le train demain.

« Ok » sera le dernier mot que j'entendrai. François est venu me faire un bisou fraternel sur le front. Un cœur d'artichaut, comme papou !

Les chiens ne font pas des chats...

J'ai mal dormi.

Nous avons passé une bonne soirée, mais sommes rentrés tard de Paris. J'ai repensé à la journée d'hier et j'ai l'impression d'avoir joué les clichés du parisien avec des « regarde tout ce qu'on a de jolis monuments, nous ! Les plus belles choses de France, les plus anciennes, les plus connues, les plus nombreuses, les plus illuminées... » un peu comme l'image que j'ai dû lui donner. Paris au centre du monde, bénéficiant de toutes les attentions des autres régions et des autres pays de la planète entière : quel monstre d'égoцентриté ! Je ne me sens pas très fier-jumeau ce matin...

Mais, j'espère que notre séjour en Bretagne lui montrera un autre aspect de ma vie, celui qui me tient le cœur. Je voudrais partager la beauté des côtes rocheuses, la mer, le sable, les maisons en granit et les hortensias qui sont mon domaine. Alors, je l'emmène en TGV tout à l'heure.

Au petit-déjeuner, j'ai dû mal à réveiller mes zygomatiques.

Papa me demande « tu as la gueule de bois, fiston ? ». Grrh, je déteste quand il m'appelle comme ça, il le sait. Je grogne, je ne comprends pas ce que ça veut dire sa « gueule de bois », mais j'imagine qu'il fait référence à cette fameuse rigidité du visage quand les sourires n'arrivent pas dès le petit-lever.

Marion sort de la salle de bain, fraîche et pimpante, pour nous rejoindre à table. Maman lui sert un grand verre de lait. Moi, je me dis qu'il faudrait peut-être que je remplace le chocolat par le café, ça à l'air de faire de l'effet sur mes parents.

Marion me claque le dos « ça va mon parigot de frerot ? »

En guise de réponse, je ronchonne.

Je demande à maman : « tu me ferais goûter de votre café, s'il te plaît ? ».

Maman sourit et me dit : « tu n'as pas assez dormi toi ».

« Ca doit être ça, oui... Je peux ? ». Elle attrape une tasse et m'en sers la moitié. Je goûte. C'est amer. Je retiens une grimace, je préfère éviter les remarques ce matin. A la deuxième gorgée, je me dis que ce n'est pas terriblement bon, mais qu'il faut certainement le boire comme un médicament pour que cela procure l'effet annoncé. Alors, je termine la tasse jusqu'à la dernière goutte et attends la détente... J'attends... Bof.

Tout à coup, je surprends mes parents qui se font un clin d'œil. Maman me demande « tu en veux d'autre, mon grand garçon ? ». Ca sent l'ironie...

Je me lève et file préparer mon sac pour partir enfin en Bretagne. Heureusement que Marion est venue passer ces quelques jours, sinon, j'aurais eu du mal attendre le jour J.

Pendant que j'emballer quelques vêtements à la va-vite, Maman et Marion complotent. Je les entends discuter à voix-basse en bas.

Je commence à sentir l'effet du café, finalement. A chaque affaire mise dans mon sac, je sens mon visage se détendre, mes pensées sont déjà chez Grand-mère et au bord de la mer. J'imagine déjà mon petit coin de solitude, le pont de Bénodet, le phare à l'estuaire,... Cette maison rose, située en bordure de route que j'ai repérée depuis que je suis tout petit et qui m'annonce le dernier quart d'heure de route. Je suis impatient !

Et, nous partons prendre le train dans moins d'une demi-heure.

Joyeux maintenant, assuré que Marion va adorer mon coin de Bretagne, je l'appelle pour faire ses bagages aussi.

Elle monte l'escalier en courant et déboule dans la chambre en me disant « Regarde ce que ta mère m'a offert ? ». Elle avait un très joli sac, en toile de style jean, souple, à porter en bandoulière. Maman l'avait entièrement fabriqué quand nous étions rentrés hier soir pour le lui offrir ce matin, avant son départ. Elle avait cousu dessus des pièces colorées et avec des motifs, le tout dans des tons pastels. C'était très beau et très personnalisé. Marion avait l'air d'être ravie. Elle l'avait enfilé et tournait dans la chambre. Cela lui allait très bien. Je l'ai regardé comme un spectacle et j'ai souri.

Je crois qu'une Marion, c'est bien meilleur qu'un café !

Parce que, pendant ce temps, mon estomac avait l'air de trouver la boisson de ce matin un peu agressive... Je commençais à douter de ses bienfaits.

Papa, du rez-de-chaussée, nous rappelle l'heure « nous partons dans 5 minutes ». Marion se presse de rentrer les trois affaires sorties dans son sac, court à la salle-de-bain récupérer ses derniers effets et nous sommes prêts !

A Montparnasse, nous prenons conscience que nous ne sommes pas les seuls à vouloir faire l'escapade dans la région de mon cœur. La gare et les quais sont bondés de personnes avec de volumineux bagages remplis d'affaires pour les « cas de pluie, de soleil, le froid, la tempête »,... Y penser me fait sourire. Moi, j'ai l'essentiel : mon rayé, un jean, un maillot de bain, un ciré et un set à débarbouillage. Il faut voyager léger. Ce n'est pas le genre des Bretons de regarder les touristes passer comme un défilé de mode. Ils sont courtois, les laissent envahir les côtes et continuent à vivre comme s'ils ne les avaient jamais vus passer, tranquilles. Ce n'est pas la peine d'aller faire des effets de mode à la parisienne là-bas !

Marion et moi embrassons papa avant de monter dans le train. Il nous fait signe sur le quai mais cette fois-ci, tout le monde est détendu. Nous partons simplement tous les deux en vacances, comme deux enfants de 13 ans qui se connaîtraient depuis toujours, comme si mon père était un peu celui de Marion aussi. C'est étrange, mais c'est vraiment facile et simple comme ça.

Pendant le voyage, nous avons chacun notre livre à lire.

Elle me parle d'Ornella et d'un voyage et je me rappelle... ce moment où Hugo a évoqué notre maman... Je l'appelle dans ma tête en lui proposant de nous accompagner en Bretagne.

Nous discutons un peu. Marion me demande de lui parler de Grand-mère, de sa maison, de la Bretagne, de mes souvenirs,... En lui racontant tout ça, je sens que mon esprit est déjà à destination. Je lui raconte les parfums, la couleur changeante des hortensias, la saveur des crêpes faites à la minute dans une petite cabane située sur le port,...

J'ai faim !

Alors, nous sortons nos provisions de nos sacs : Maman nous a préparé de quoi tenir un siège pendant trois jours entiers, et encore, si nous nous battons toute la journée ! On ne sait jamais, si le TGV reste bloqué, portes fermées, entre deux gares en pleine campagne déserte, nous serons peut-être contents de pouvoir au moins nous sustenter.... Nous rions tous les deux.

Du train, je commence à observer le paysage qui change et mon cœur, à l'étroit, s'emballe. Je montre à Marion toutes ces petites maisons blanches dont les portes et fenêtres sont entourées de granit. Nous arrivons au pays... Le train s'arrête enfin à la gare de Rosporden.

C'est ma tante Nolwenn, la sœur de maman, qui vient nous chercher pour nous emmener chez Grand-mère d'abord. Elle est déjà sur le quai. Je descends le premier et elle m'attrape dans ses bras comme si j'avais 5 ans. Mais bon, je ne dis rien, elle aime bien nous câliner comme ses enfants. Et, la minute d'après, Marion reçoit le même traitement avec un « bonjour ma nièce ! » sincèrement enjoué.

Ma tante, je l'aime bien. Elle vit un peu dans un autre monde, mais quand elle est avec nous, nous passons de bons moments. Elle cherche toujours des mots qui font rire. Et, elle rit avec nous de bon cœur. Aussi, elle nous fait toujours des blagues quand nous sommes grognons.

Quand j'étais petit, elle m'emmenait avec Briec en promenade par les chemins de pierre entre les champs et elle nous racontait de fabuleuses histoires de lutins en nous montrant leurs sabots trouvés parmi de minuscules petits cailloux. Le moindre petit morceau de bois était un fléchage secret nous indiquant le chemin de leur repaire. Mais, comme toute légende qui s'entretient, nous étions convaincu de son existence, mais n'en n'avons jamais trouvé la preuve...

Nolwenn a un travail tranquille mais qui lui laisse du temps pour ses rêves. Elle est toujours aimable avec tout le monde et garde souvent un sourire en coin. C'est vrai que par moment, nous avons l'impression qu'elle s'absente, qu'elle ne nous entend plus, absorbée par ses pensées qui la font sourire ou, rarement, froncer les sourcils. En fait, je ne l'ai jamais vu pleurer, ni même vraiment triste. Par contre, si quelqu'un taquine un peu trop ou pas gentiment un enfant ou un adulte de la famille en sa présence, elle répond sèchement et plus personne ne dit mot. Je pense qu'il ne faudrait pas trop la provoquer non plus...

Moi, je crois qu'elle nous préfère aux adultes. Avec nous, elle n'emploie jamais ce ton-là ! Elle est toujours attentive et rigolote.

Sur le parking de la gare, elle nous propose de « monter dans son carrosse » et elle fait des manières pour nous ouvrir la porte de sa toute petite voiture. Marion a l'air étonné et amusé en même temps de ce sketch que Nolwenn nous fait.

Moi, j'ai l'habitude, je la connais bien, mais ça prend toujours. On voudrait entrer

dans son théâtre et prendre le rôle du chevalier ou du roi usurpateur. On pourrait peut-être proposer à Marion le rôle de la Belle, pour une fois ? Je n'avais jamais imaginé quelqu'un d'autre que Nolwenn jouer les Princesses, en réalité... Etrange. J'ouvre la fenêtre pour respirer le parfum particulier de ma Bretagne.

Je n'ai pas encore l'air de la mer mais je l'aurai ce soir quand nous irons coucher à Bénodet, dans la « cabane de pêcheur ». En fait, aucun pêcheur n'a jamais vécu là. Mais moi, j'aime bien l'appeler comme ça, la maison de Nolwenn, parce qu'elle a un confort simple mais chaleureux, à l'image des marins, ou de celui qui a juste fait quelques escales ici.

Nolwenn questionne Marion à propos de sa famille, de ce qu'elle a pensé du petit coin parisien de Paul et Soizic,... Elle se prête au jeu gentiment. Moi, je me dis qu'elle va tous nous prendre pour des fous. Ma tante a une conduite dynamique, voire même un peu sportive, et nous arrivons rapidement chez Grand-mère. Je suis trop content de la voir. J'entre sans frapper, évidemment. Et, je cours la trouver au salon où elle nous attend.

« Bonjour Grand-mère, nous sommes là ! ».

Elle se lève de son confortable fauteuil pour nous accueillir en grande dame et offrir les honneurs de sa maison à Marion. Je sais qu'elle est très à cheval sur les bonnes manières et je lui présente Marion, comme une haute personnalité : «Ma sœur ! ».

Marion semble un peu intimidée, pour une fois. Elle tend la main en disant :

- « Bonjour Madame ».

- « Appelle-moi Grand-mère, enfin ! Tu n'es pas la sœur de François ? Viens que je t'embrasse Marion. »

C'est comme ça que ma grand-mère est devenue la sienne aussi, simplement.

Pour fêter ça, nous avons fait chauffer l'eau du thé. Grand-mère avait confectionné un gâteau breton, avec l'authentique recette ancestrale, pur beurre garanti. Pendant que je le coupais en petits losanges, comme il est sacré de le faire, Nolwenn préparait le plateau avec la théière et les tasses. Grand-mère, elle, avait sorti le scrabble et préparait la partie avec Marion.

Je me suis assis et j'ai savouré le bonheur d'être enfin en vacances...

Moi, je n'ai pas eu de chance en tirant les lettres et c'est Marion qui a remporté la partie. Je soupçonne Grand-mère de lui avoir fait une faveur...

Nous avons dîné tous les quatre et puis nous avons embrassé Grand-mère avant de rejoindre Bénodet où nous hébergeait Nolwenn. Nous sommes arrivés, toutes fenêtres ouvertes, pour respirer à pleins poumons l'air de la mer. Ca sentait fort le sel et le goémon, surtout quand nous avons approché pont de Cornouailles qui bifurque vers Sainte-Marine.

Les vacances...

Le lendemain, je me réveille tôt. Je secoue doucement Marion et lui propose de m'accompagner admirer le lever du soleil depuis les rochers. Je suis content parce qu'elle a dit oui tout de suite. Nous descendons la rue jusqu'au bord de mer et crapahutons quelques mètres dans les rochers jusqu'à en trouver un grand, plat, à deux places.

Et, assis, nous attendons.

Le ciel est dégagé et le spectacle à la hauteur de mes espérances. Progressivement, le ciel bleu nuit se marbre de verts et de jaunes. Des nuages épars, légèrement ombrés, sont posés là, comme des boules de coton sur un visage à réveiller. Nous avons contemplé en silence jusqu'à ce que le ciel prenne sa couleur bleu lisse de la journée.

Marion me pose ou se pose pleins de questions, sur nous, notre maman commune et puis elle se moque de moi, alors je me jette sur elle pour la chatouiller dans l'intention de l'abandonner, morte de rire, dans les rochers, là.

Nous rions ensemble et rentrons prendre notre petit-déjeuner.

Nolwenn était levée. « Bonjour les marmots. Qu'est-ce que vous voulez faire pour cette première journée de vacances ? ». Alors, je lui expose mon idée, j'aurais bien pris un bateau pour faire un tour en mer ou sur l'Odet. Mais, comme Marion ne fait pas d'aviron, on ne pourra pas louer un skiff... Aussi, je suggère de prendre un canoë pour remonter le cours d'eau et découvrir les belles demeures qui l'en bordent.

Nolwenn est trop sympa, elle accepte sans discuter : « Je termine mon café et nous allons à la base nautique. ». Marion et moi sommes prêts dans les cinq minutes et Gwen nous rejoint devant la maison. Nous partons tous les trois à pied.

Au bord de l'eau, nous prenons chacun notre embarcation. Nolwenn prend la tête et nous la suivons. Nous passons entre les ports de Sainte Marine et Bénodet, tous deux situés à l'embouchure de l'Odet et remontons tranquillement. C'est encore calme, les plaisanciers n'ont pas encore commencé à bouger. Nolwenn nous fait des signes pour nous indiquer ce qu'il faut regarder : les belles maisons en granit, les vieilles coques échouées dans la vase, le rendez-vous des mouettes, les entassements de goémons, les beaux voiliers qui mouillent un peu en dehors des pontons...

La matinée passe vite et nous faisons un retour plus sportif que touriste, ça fait du bien.

Nous rentrons déjeuner et profitons tranquillement de l'heure de la sieste pour nous

installer dans un transat avec nos livres. Nous nous accordons une petite heure de lecture mais j'ai rapidement envie de bouger. Je préviens ma tante et nous filons tous les deux prendre un tandem pour traverser le pont jusqu'à Sainte Marine.

Je l'emmène à la plage. Elle est plus tranquille que celle de Bénodet avec ses baraques pour touristes. Nous abandonnons le vélo sur un coté du parking pour aller piquer une tête dans la mer. Elle n'est pas très chaude, mais on s'y habitue vite.

Nous chahutons dans l'eau, plongeons, sautons et nous amusons. Moi, je fais le malin en répétant tout le temps à Marion que je suis breton de cœur même si pas « de maison ». J'ai un rayé authentique et un goût connaisseur pour tout ce qui est pur-beurre et pur-breton, mais je barbote comme un canard ! Je suis sûr que si les poissons d'ici pouvaient parler, ils viendraient tout cafter. D'ailleurs, les éperlans que je pêchais à la ligne au port quand j'étais petit, se faisaient attraper par surprise parce qu'en riant, ils avalaient la boule farine-pâte de gruyère de travers, et hop, l'hameçon figé dans le gosier ! Il faut bien que le ridicule apporte quelques avantages quand même...

Bon, j'ai surveillé les fonds sous-marins pendant la baignade et n'ai aperçu aucun poisson-cafard-rapporteur.

Alors, je suis tranquille et nous restons un peu à sécher sur nos serviettes, les yeux fixés sur l'horizon.

Puis, nous reprenons à vélo le chemin tracé pour rejoindre la pointe de l'estuaire. Nous effectuons une courte halte pour admirer le point de vue sur la mer. Il paraît qu'apercevoir les Glénans d'ici est annonciateur de mauvais temps. Nous, nous n'avons rien vu. Et, de toute façon, nous ne voulions surtout pas les voir maintenant !

Par la route, nous rejoignons le port en passant devant cette charmante petite chapelle de style roman à la mode de Bretagne qui le surplombe. Je n'ai pas osé proposer à Marion de s'arrêter pour entrer, si elle riait de ce que je l'aime aussi ou qu'elle me prenne pour un bigot, une grenouille de bénitier...

Le port de pêche ne comporte plus que quelques bateaux, mais, un peu en retrait du port historique, se trouve un immense port de plaisance avec des voiliers de toutes les tailles, de tous les styles, des yachts, des petits bateaux à moteur... Nous allons sur les pontons les voir de plus près.

C'est une curiosité touristique, mais il n'y pas grand-chose à retenir de la beauté de cet endroit, sauf quand on est plaisancier, j'imagine...

En remontons le port et je ne tiens plus, c'est trop bête de l'éviter. « Tiens, regarde Marion, elle est ouverte la chapelle (comme toujours ici, mais je préfère qu'elle considère que l'occasion est unique), on entre ? ». Elle me répond oui avec un très

large sourire... moqueur ?

Je m'en tiens au oui, et de toute façon, moi je serais entré, même seul. Me suis qui veut !

L'intérieur est sombre comme une cave et les minuscules ouvertures à vitraux de cette chapelle toute en granit laissent entrer la lumière par raies colorées sur les alignements de chaises. Nous avons vite fait le tour et je lui montre la statue de San Voran, toute de jaune et bleu peinte. L'œuvre n'est pas extraordinaire et pourtant elle me touche, moi.

Voilà, un petit tour juste pour mon plaisir et nous ressortons dans une lumière éblouissante.

Rentrés à la maison, Nolwenn avait préparé un festin de produits de la mer : des bigorneaux torturés dans leur coquille noire, des bulots gonflés comme de vrais haltérophiles, des palourdes béates, des huîtres retournées à l'état sauvage (donc mal-nourries) après s'être échappées des parcs ostréicoles du coin, des crevettes frétilantes, du crabe, un énorme tourteau rougi-bouilli...

J'en salive d'avance !

Marion me paraît moins enthousiaste... Réservee, peut-être ?

Après le dîner, à la nuit tombante, nous sommes allés marcher tous les trois sur la côte.

J'ai laissé les filles avancer devant et j'ai jeté en douce quelques coquilles d'huîtres sauvages dans l'Océan. Lui et moi sommes tellement complices que je me permets de lui dire : « Merci pour ces bons fruits, si tu peux les remplir de nouveau, je repasserai avec Nolwenn dans trois jours... ».

Voilà. Ca ne coûte rien de demander mais il faut toujours dire merci !

Je m'étais faite à l'idée de partir en Bretagne, et, lorsque nous nous sommes retrouvés dans le train, François avait l'air soucieux. J'ai essayé de lui parler de mon idée de BD avec Paul, mais il ne m'écoutait pas.

J'ai insisté en lui disant que j'avais trouvé le titre « Le voyage d'Ornella »
Il était dans ses pensées et ne m'avait pas répondu.

Son papa sur le quai m'avait promis de lui donner des nouvelles de notre projet et je ne voulais pas lui faire faux bond. Alors je m'empressais, mais bon ...

J'ai appuyé ma tête contre la fenêtre du TGV et j'ai regardé le paysage. Tout était plat, le train roulait en silence comme sur l'eau, des champs à pertes de vues avec des cultures toutes plus hautes les unes que les autres.

On aurait pu imaginer un vivier d'animaux vivant cachés dans ces longues tiges. Au loin, nous avons pu admirer un des châteaux de la Loire. Je m'imaginai brutalement duchesse en longue robe. J'ai essayé d'attirer l'attention de François, mais ce n'était vraiment pas son jour...

Je me suis appuyée contre lui et je lui ai glissé un mot au creux de l'oreille qui a paru magique au vu de son enthousiasme : Bretagne.

Je lui ai demandé de m'en parler et à cet instant, j'ai vu mon François se métamorphoser. Tout le trajet qui était un peu pesant trouva une légèreté et les trois heures restantes parurent ne durer que quelques minutes.

A la gare, on est accueilli par sa tante, Nolwenn. Je suis intimidée, mais elle me met à l'aise tout de suite et on fait nos premiers tours de roues avec elle, rythmés par ses blagues, au début centrées sur François qui parfois sourit, parfois grimace et râle. Il se débat mal des ces petites joutes, mais l'ambiance est festive.

On passe le long de la mer et j'ai un haut le cœur de voir toute cette étendue d'eau. J'aimerais qu'on s'arrête, je ne veux pas m'imposer, mais j'aimerais tellement... Nolwenn donne un brusque coup de volant et elle nous emmène voir la mer.

Je n'ai rien demandé pourtant, promis !

Je n'arrive pas à détacher mes yeux de la mer. J'aimerais courir et la toucher. Pourtant tout freine en moi, mes pieds traînent et marquent. François et Nolwenn me prennent chacun une main et on court vers la mer comme trois fous, comme 3 enfants. François jette ses chaussures et chaussettes presque en courant. Moi, je l'imites et on met les pieds dans l'eau. François me dit qu'elle est fraîche, mais moi, elle me rappelle mes torrents de nos vallées et je la trouve tout aussi bonne. On rit, Nolwenn nous regarde avec un sourire amusé et ne dit rien.

Mon cœur bat de bonheur. On a les pieds pleins de sable et on doit les frotter pour enlever de force nos chaussettes. La sensation n'est pas agréable lorsqu'on marche, mais on rejoint sa grand-mère.

On se gare devant une maison toute en pierre, avec un carreau émaillé sur lequel est marqué KER LONGER. Anticipant ma question, François m'explique la signification. On passe la porte d'entrée pour aller à sa rencontre.

Moi j'avance timidement avec ma main en avant, devant ce doux et beau visage tout ridé qui me fait face et qui me regarde venir vers elle. François, il l'a appelé Grand-mère. Elle, en me prenant dans ses bras, me demande de l'appeler aussi par ce nom qui résonne d'emblée en moi avec tant de bienveillance.

Je m'approprie secrètement ce nouveau membre, n'ayant pas de mon côté connu de grands-parents. Il y a bien Tati, mais Tati elle ne porte pas cette expression

familière.

Alors je viens de m'en découvrir une... et j'en suis comblée.

On joue tous les quatre au scrabble et je goûte mon premier gâteau breton. On dirait les gâteaux de fin de saison de nos refuges, les gâteaux des bonheurs simples, des moments partagés.

Ils me regardent tous pour savoir si j'aime ou pas ...

Mais oui, j'aime tout, j'aime tout... j'ai envie de leur dire. Grand-mère me porte un regard apprivoisé, Nolwenn me décroche une tapette sur l'épaule et j'entends « allez ma cocotte, à ton tour de jouer au scrabble ». Dans ce jour exquis, les lettres s'accordent facilement.

Ce satané jumeau, lui, décroche mi-amusé, mi-protecteur : « pas ma cocotte, mais Heïdi, comme le film ! »

Je n'ai pas la force de répliquer, je flotte.

Le soir, on s'endort, on a le droit à un bisou avec « bonne nuit, Heïdi ».

Ah le vache d'avoir ébruité ça !

J'ai l'impression que c'est le milieu de la nuit, j'ai quelqu'un qui me tapote la joue puis qui me secoue. J'ai un volcan en face de moi qui me demande de venir en urgence voir la mer avec lui. On s'habille tant bien que mal et en arrivant, on découvre une mer sans eau. Mes yeux s'ouvrent en grand. François s'empresse de mettre sa main sur ma bouche, son rire remplit mon âme et gomme mon inquiétude passagère.

Il me parle des marées, des coefficients de marée et des cycles de la lune. Je ne comprends rien, il est trop tôt, il m'a réveillé, le bougre !

Naïvement, je lui demande « mais elle revient quand l'eau ? »

J'entends à nouveau l'histoire « des cycles de six heures », puis il me montre l'eau qui remonte. Je fixe un point pour voir si l'eau remonte vraiment.

Elle remonte, je suis rassurée. Alors je quitte ce point de mes yeux et je regarde au loin. Très loin, sur cette mer plate et attirante.

J'ai une larme qui glisse le long de ma joue. C'est tout simplement beau, la couleur du soleil qui rebondit sur les restes de mer donne un paysage qui m'émeut.

Je frissonne, François le sent et me passe son pull sur les épaules. Il ne dit rien, il a senti que je ne voulais pas qu'il interrompe ce moment de solitude. Il est attentif,

merveilleusement complice comme une partie de moi. Il me comprend sans que je ne lui parle. Ses cotés garçon je-la-ramène me font sourire plus qu'ils ne m'exaspèrent. Il me protège dès qu'il sent que le danger me guette. Je sens dans cette force la main de notre papou à tous les deux, malgré notre séparation depuis la naissance.

« Tu crois qu'on peut vivre avec deux mamans dans son cœur ? » je lui demande sérieuse.

« Tu crois que j'aurais eu une vie différente si on avait grandi ensemble ? »

« Tu crois que tu aurais été un frère plus sympa si on avait grandi ensemble ? » je rajoutais en rigolant.

Il me fait des chatouilles, alors j'abandonne mes questions ...

Nolwenn passe son temps à jouer les chefs scouts avec nous et je m'imagine Davy Crockett sur la rivière. On a le droit à la visite guidée. Le frerot fait le connaisseur, Nolwenn le laisse faire. On fonctionne à trois.

On découvre les voiliers : des bateaux qui partent, d'autres qui reviennent, certains affaissés par le manque d'eau, des jeux de couleur avec des voiles de toutes tailles, des voiles gonflées par le vent qui régulent la vitesse.

Je demande comment ces bateaux jouent avec le vent, si on peut tout se permettre. Tout est nouveau pour moi, divin.

Nolwenn m'explique. Je trépigne. « On pourrait essayer... », je demande en insistant. La réponse ne me paraît pas catégorique, mais j'espère. Je croise les doigts.

La journée passe trop vite et le soir est un moment délicat pour moi : le repas n'est composé que de fruits de mer comme ils disent ici. Coquillages seraient plus juste, me semble t-il...

Je me demande comment je vais manger tout ces trucs avec des formes particulières. Il doit bien y avoir une manière, je me répète... Ils me regardent comme une extra-terrestre devant un plat de pâtes...

J'apprends donc à décortiquer les crevettes, les bulots et je prends mon courage à deux mains pour avaler une huître.

Des pieds à la tête, je suis couverte de jus de tous les coquillages que j'ai affrontés. Je ne suis pas très adroite, mais « c'est le métier qui rentre » comme dit notre Grand-mère à tous les deux maintenant.

Pour les huîtres, je n'ai essayé qu'une fois, car à manger, c'était quand même plus compliqué qu'à regarder. Drôlement étrange d'avalier ça... Je le fais en fermant les yeux. Mon François, il m'envoie un clin d'œil. Je fais mine de ne rien voir.

Avec François, on a eu le droit aussi à une goutte de cidre : c'est bon comme le jus de pomme avec quelques petites bulles. Nolwenn nous a même servi deux petits verres. J'ai eu la tête qui tourne ensuite... C'est ce que les adultes appellent l'ivresse. J'ai l'impression que mon esprit s'envole, les paroles résonnent avec écho dans ma tête.

Je crois rire. J'ai les joues rouges et j'ai trois paires d'yeux qui scrutent mes faits et gestes.

La tante de François, c'est une vraie frappadingue. Elle conduit comme Fangio, aurait dit Fernand. Elle parle parfois comme une montagnarde qui se jauge, mais elle me porte une attention de mère.

Lorsqu'elle me regarde et me pose une question, jamais je n'aurais eu la force de lui mentir.

Elle me regarde « par-dessous » comme on dit chez nous. C'est ce qui fait sa force et mon attirance pour elle, comme un aimant qui aurait besoin de se coller à son évidente réciproque.

La couleur de ses cheveux, la même que la mienne me trouble. Notre blondeur caractéristique et particulière nous rapproche.

Tard le soir, j'ai demandé à François pourquoi Nolwenn n'était pas mariée. Et il m'a répondu sérieusement qu'aucun homme ne méritait sa tante car elle était trop libre. Je ne savais pas si c'était vrai ou si c'était une blague potache ou locale... Je n'ai rien ajouté. J'aimais bien l'idée. On l'avait pour nous et je ne l'aurais pas partagée.

Ce soir, je me cache dans mes draps et je pleure en silence. J'en ai besoin. Tout va trop vite ces jours. J'ai besoin de retrouver mes montagnes, les chemins en lacet, le rire de papou, les dessins de mamouchka, le sommeil de nos suites présidentielles aux refuges,... Mais, ici, tout m'attire, me trouble même, comme une résonance intérieure.

C'était trop pour moi...

Je me suis endormie en faisant volte-face à mon chouette frère. J'avais l'image de ma maman Ornella qui m'avait donné la vie sans me voir grandir.

Ce n'est que le lendemain que j'ai commencé à regarder vraiment les paysages de l'autre côté de la mer : ces petites maisons blanches aux toits en ardoise tellement inclinés, enchevêtrées les unes dans les autres, des petits jardins et des massifs de plantes qui avaient l'air de résister aux souffles des marées. La luminosité d'ici est différente, plus jaune que blanche, plus bleu marine que le bleu de nos rivières... C'est un climat de montagnard mais version mer. On avait cette sensation de liberté... Plusieurs fois j'aurais eu envie de m'envoler.

François m'emmène dans un coin où toutes les mouettes sont posées sur des rochers découverts par la marée basse. C'est un autre oiseau que je découvre après les pigeons du parc du Luxembourg. Mais la mouette m'attire, me plaît. Tous ses déplacements sont gracieux : quand elle s'envole, qu'elle joue avec les courants, quand elle se pose...

Nous nous sommes allongés à même le sol et nous avons suivi de longs instants le jeu de ces oiseaux qui deviennent ma nouvelle référence en termes de liberté.

Nous rentrons dans la chapelle. J'en profite pour m'agenouiller un instant : je veux juste dire à Dieu un petit merci pour toute sa générosité avec moi, je m'engage à lui rendre cent fois. J'ajoute une petite requête : s'il peut prendre soin de toutes mes familles, que j'ai mis si longtemps à connaître, j'aimerais bien en profiter encore un peu... Et, je cite tout le monde. Je n'oublie personne. Je glisse aussi les noms de tous ceux qui m'accompagnent dans la vie, mes tontons et toutes mes montagnes.

Je m'arrête. J'ai peur que Dieu s'emmêle les pinceaux, la liste est déjà assez longue. Je crains également qu'il rejette tout en bloc. Je crois que, là, c'est encore bon, tout juste.

De toute façon, je n'avais oublié personne !

Le lendemain, nous n'allons pas chercher les premiers rayons du soleil mais ils viennent à nous en toquant au carreau pour nous sortir du lit. Nous ne leur avons pas dit d'entrer et pourtant ils nous chatouillent déjà les paupières. Alors Marion et moi, agacés par ce temps qui nous force le sourire avant le petit-déjeuner, nous nous levons forcément de bonne humeur avec la ferme intention de profiter de temps présent, comme chaque jour qu'il nous est donné de partager.

Hier, Nolwenn avec sa pêche a rapporté un sac de petits coquillages colorés, de toutes formes. Nous les nettoyons ensemble. Et, elle nous offre à chacun un petit flacon pour les remplir de ceux que nous choisissons. Elle suggère de choisir une seule couleur mais en mixant les formes et les tailles ou tenter un camaïeu de jaune, orange et marron avec les petits ronds. Nous prenons chacun une idée et accomplissons tranquillement ce travail de patience en nous réjouissant de la forme que prend le résultat. Quand il n'y a plus de place, nous plaçons un bouchon de liège sur l'entrée et Nolwenn le scelle avec de la cire pour éviter qu'ils ne se sauvent ou qu'on nous les vole.

Voilà ! Nous exposons nos souvenirs-trésor sur le bord de la cheminée en attendant de les enfouir dans nos sacs de retour, le plus tard possible.

Finalement, le temps se couvre et les nuages de déchargent sur nous, bien sur !

Pourtant, hier, à la Pointe de Sainte-Marine, les Glénans... encore un truc paysan breton auquel je ne comprends rien. Je vais encore me faire traiter de parigot si je m'enquière de cette mauvaise information déduite d'une observation bien formée auprès de Monsieur Le Floc'h, notre voisin... Quand il pêche les crevettes, il me dit « vous n'avez pas ça à Paris, hein ?! » juste pour me narguer parce qu'il sait que j'adore les manger...

Tant pis ! En Bretagne, la pluie n'est pas un problème, c'est une bénédiction. Marion et moi nous équipons pour une sortie au vert : bottes en caoutchouc et cirés ! Nous prenons deux seaux de plage - bien qu'ils n'y aillent pas souvent-, et nous partons à la chasse aux escargots ! Une activité que je pratique depuis mon plus jeune âge.

La pluie a commencé depuis deux heures, un bon crachin breton et les escargots ont déjà pointé leurs antennes-yeux hors de leurs coquilles pour tenter l'aventure en imaginant que les chasseurs les oublieraient. Pas moi ! Je ne me prive jamais d'une chasse pacifique... et hop, un gros gris dans le seau ! J'engage Marion à les ramasser bien gros, tous gris-marron, bon-à-croquer !

Marion fait une grimace dégoûtée...

Elle ne doit pas connaître les escargots au beurre-persillé, elle.

C'est vrai qu'en montagne, ils ne doivent pas pouvoir survivre au froid et à la neige éternelle !! Je n'y avais pas pensé tout de suite. Alors, je lui explique qu'une fois rentrés avec nos besaces pleines de petites bestioles, nous allons les faire dégorger pendant sept jours.

Dégorger ?

Oui, dégorger ! Ca veut dire que nous allons les affamer : pas une seule petite herbe ou un morceau de salade à déguster, une diète totale. Ensuite, quand ils auront bavé tout ce qui leur restait d'appétit (ça va faire un peu sale, mais nous provinciaux-éleveurs-chasseurs, nous ne sommes pas dégoûtés), nous les baignons soigneusement à l'eau claire et nous les exécutons sauvagement par un plongeon non-consenti dans l'eau bouillante ! Et, après deux à cinq minutes dans ce bain, plus personne ne refuse la douche au beurre persillé.

Je racontais ça en marchant pour rentrer à la maison, mais au portail, je constate que le seau de Marion s'est vidé.

« Marion, tu as vu, tu n'as plus d'escargots ?! Mais... Mais, il n'est pas percé ce seau pourtant... Ils n'auraient pas eu le temps de grimper au bord pour sauter non plus ?! »

Je la soupçonne de vouloir nous faire jeûner, elle aussi....

Nous entrons et je montre à Nolwenn ma prolifique récolte et le désastre de celle de

Marion... Nolwenn sourit et nous dit « Allez, nous n'en avons pas assez pour un festin à trois et je n'ai pas le cœur assassin aujourd'hui. Je vous propose d'aller faire courir les escargots qui nous restent, qu'en pensez-vous ? »

J'en saute de joie ! Quand je pense que certains font courir des lévriers et arrivent à suivre passionnément la course... N'importe quoi ! Les escargots, eux au moins, nous laissent l'opportunité de savourer le spectacle !

Alors, je choisis celui qui a un profil élancé et une coque de vainqueur et je lui colle une gommette bleue en guise de dossard et pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté sur sa victoire à l'arrivée. Marion en choisit un avec de jolis traits noirs, marrons et jaune mais assez petit, et lui octroie une gommette rouge. Enfin, Nolwenn en prend un plutôt gris-marron et lui colle une gommette rose, ridicule. C'est sûr qu'il va être déconcentré dans une tenue pareille ! Oui, hermaphrodite... bien sûr. Mais le rose, ça fait bien fille quand même, il préfère peut-être paraître plus masculin cet escargot pour faire une course ?

Nous traçons une ligne de départ et, un mètre plus loin une ligne d'arrivée. Je n'ai pas trouvé de banderoles ou de drapeau à carreau noir et blanc dans les tiroirs à vrac de la maison, alors j'ai mis une ombrelle à cocktail pour marquer l'arrivée. Nous avons compté à rebours depuis dix pour que nos compétiteurs aient le temps de se lustrer pour le départ.

.... 5, 4, 3, 2, 1, partez !!

Et, voilà nos trois vedettes qui prennent le départ fulgurant que vous pouvez imaginer, le mien en tête, évidemment, j'ai choisi le plus sportif et le plus expérimenté. Cela se voyait à la taille de sa coquille et au nombre de tours, des années d'expérience ! Comme, je l'avais imaginé, celui de Marion suivait tranquillement derrière et celui de Nolwenn était à la traîne.

Nolwenn est rentrée pour chercher du Breizh Cola en nous disant « Ne trichez pas pendant que je m'en vais ! ». Aucun besoin. Le sien était tellement mou...

Finalement, celui de Marion avec sa toute petite coquille avait l'air endurant et talonnait le mien. Et celui de Nolwenn commençait à prendre la tangente, se disant que par le chemin des écoliers, la promenade aurait certainement plus d'intérêt... Comme il est interdit de les toucher pendant l'épreuve, Nolwenn n'a pu que constater que son poulain s'était mis hors course.

Ne restaient que les deux nôtres qui menaient une bataille véritablement passionnante. Dans les dix derniers centimètres, j'ai viré au vert en constatant que le rouge prenait l'avantage pour remporter la victoire in extremis !

J'étais dégoûté...

J'avais pourtant fait ma sélection en habitué des courses d'escargots. Et, tout ça pour me faire mettre la pige par une bleue au dossard rouge. Cette jumelle était

vraiment une adversaire dont il allait falloir que je méfie quand même...

Marion ayant gagné, elle s'est octroyé le droit de décider du sort de l'ensemble du cheptel d'escargots patiemment capturés. Nous sommes donc repartis tous les deux relâcher les escargots, les replacer dans leur habitat naturel, comme nous a dit Nolwenn... J'y suis allé à contre-cœur, je vous le précise quand même...

Bref, la journée gâchée, je suis allé me plonger dans mon livre, en laissant Nolwenn et Marion rire entre elles. Décidément, elles ont vraiment un truc qui ne tourne pas rond, les filles...

Le lendemain était déjà le dernier jour de Marion avec nous. Le temps passait décidément trop vite...

Le matin, nous avons traîné tranquillement en discutant tous les deux. Nous avons écouté nos musiques ensemble, échangé nos bouquins et quelques photos, le tout avec des promesses de fraternité éternelle, pour toute la vie même si tu deviens vieux et moche comme je ne serai jamais et sauf si tu deviens c ... (mot interdit !). Voilà, après 13 ans de méconnaissance de ma jumelle, sa fabuleuse découverte, je trouvais correct que les choses soient claires pour l'avenir que nous allions être contraints, sans être forcés, de partager.

Nous avons parlé d'Ornella, notre maman. Cela me fait bizarre, je n'ai jamais imaginé que je saurais vraiment qui était ma maman... Et quand Marion m'en parle, j'ai le cœur serré... J'ai encore à l'esprit cette photo qu'Hugo nous a montrée. Je me demande ce qu'auraient été nos retrouvailles avec elle en plus. Je regarde Marion qui a ses traits et je l'imagine, adulte, à l'âge de maman. J'aurais peut-être découvert l'Italie au lieu de la Bretagne, la montagne au lieu de la mer... Non ! La mer, j'aime trop ! « Elle a dû vivre au bord de la Méditerranée notre mère. » je dis à Marion.

Nolwenn nous emmène chez Grand-mère qui nous avait invités à déjeuner à la Crêperie proche de chez elle, pour ne pas laisser partir Marion sans un vrai vécu de saveurs bretonnes. Grand-mère aime bien faire travailler les commerces à côté de chez elle. Les commerçants la reconnaissent, et nous aussi. Marion avait été annoncée (Grand-mère !). La dame l'a accueillie en lui disant : « Ah, c'est toi la sœur du p'tit François ?! ». J'ai envie de lui préciser que j'ai grandi quand même en la regardant droit dans les yeux, mais je vais faire honneur à ma grand-mère en me tenant correctement.

En regardant la carte, Grand-mère nous répète, comme à chaque fois, que les temps ont bien changé « maintenant, ils mettent des merguez dans les crêpes ! ». C'est vrai que cela ne paraît ni local, ni authentique... Je réponds à Grand-mère que des gens aiment ça et que personne n'irait au restaurant que pour manger des crêpes au jambon, on en trouve des toutes faites au rayon « surgelés » du supermarché !

Moi, je choisis quand même une jambon-fromage parce que je sais qu'il n'existe rien de meilleur que celle qui va m'être servie. Et de toute façon, maman n'achète jamais celles du supermarché. Par chauvinisme, peut-être... Grand-mère, quand elle m'invite sans mes parents, me commande toujours une bolée de cidre aussi. C'est juste entre nous. Aujourd'hui, elle en demande une de plus avec un sourire pour Marion. C'est ma Grand-mère à moi !... à nous deux maintenant. Mais Grand-mère, elle ne se partage pas, elle se dédouble, comme une pour chacun de nous deux.

En sortant, je remercie Grand-mère de cette invitation par une grande embrassade, pour qu'elle comprenne aussi comme je l'aime. J'ai le cœur qui déborde. Et, nous devons emmener Marion à l'aéroport...

Je me sens fragile. Le cidre, peut-être ?

Mais, une grande bouffée de l'air des terres bretonnes assure la stabilité de cette infaillible contenance. Je tiens mon rang, un homme ! Un vrai.

Depuis le début, au rythme des marées, j'ai commencé à ramasser les plus jolis coquillages que je voulais rapporter chez moi. François se moque de moi, mais c'est le premier à me trouver les plus jolis, les plus gros, les plus envoûtants, les plus fidèles...

Il me les donne à chaque fois comme un trophée unique.

Je les ai entassés dans un sac. Souvent, j'en rajoute au détour de nos escapades et je dois déjà en avoir quelques kilos que je ramènerai à Briançon. Ils feront le bonheur de toutes les cheminées de nos voisins.

Je suis sûre que cela fera plaisir.

J'entends déjà la voix de mes voisins dire : « Tu sais la petite du Sherpa, c'est elle qui me l'a ramené, elle est allée du côté de l'océan »

Un vieux loup de mer, comme me l'a glissé à l'oreille Nolwenn, me dit qu'on entend la mer dans un gros coquillage. Il me le donne. Je dis juste « merci ». L'homme, il ne sent pas bon, il fume tout le temps et n'est même pas rasé !

Ce vieux marin, on l'avait rencontré au port. Le port, bien sûr, c'est là où se trouvent tous les bateaux. Mais moi, j'y perçois surtout une note musicale. Les pièces qui s'entrechoquent donnent, à cet endroit, une symphonie en mer majeure : métal, plastique, corde.

Le bruit des vagues est fascinant : je ferme les yeux, j'entends cet aller-retour dans le souffle et dans le bruit, le bruit de l'entrechoque. J'aime la fraîcheur qu'apporte chaque vague quand nous sommes accroupis sur le sable, proche de l'eau.

Plusieurs fois, j'ai porté le coquillage à mon oreille pour vérifier que le bruit de la mer était encore dedans. Et je savais que je le ferai encore souvent.

Un matin, nous avons assisté à la criée, quand les bateaux de pêche rentrent au port avec leurs cales remplies de poissons. C'est un spectacle où les hommes sortent avec des cagettes remplies de glaces et de poissons. Une partie est alors mise directement sur le port et en quelques instants, tout part. On voit bien au comportement des marins qu'ils savent distinguer les habitués-connaisseurs des touristes qui achètent sans connaître.

Je retiens la leçon !

Le vieux loup de mer qui m'avait donné son coquillage en profite pour me faire un clin d'œil complice. Je suis un peu du coin aussi maintenant !

En Bretagne, le temps n'est pas une certitude. Dans la même journée, on a quatre saisons, moi j'aime bien ça... On fait du vélo comme en été et, un instant plus tard, on ramasse des escargots à la pluie comme en automne. Moi, les escargots, cela me rappelle mon proviseur sur les chemins de Monetier. Lorsque François me dit qu'on va en faire un festin, moi je trouve ça infâme. Alors, on les joue à la course. Nolwenn prend part, mais c'est une course entre jumeaux, elle est vite éliminée. Je prends mon coureur et lui parle. Je le regarde droit dans les cornes et lui explique la situation : l'heure est grave, je l'aide à sauver sa carcasse.

Il a semblé comprendre et acquiescer en rentrant ses antennes et en baissant la tête. Je n'en avais pas la certitude car le langage escargot n'est pas étudié, même en option, à Briançon. Peut-être en Bourgogne... Mais je ne m'étais pas encore découvert de famille là-bas, je ne savais pas réellement.

Mais la course a été une formalité et mon François mi-rigolard, mi-énervé m'aide à leur rendre leur liberté.

A la fin, il me fait un bisou tendre en disant que je suis une fille au bon cœur. Je le prends comme un compliment. Il est bon perdant et j'aime qu'il le soit. Il a bon cœur aussi de toute façon.

Tous les habitants du village d'Elliant donnent l'impression de me connaître : Grand-mère a fait passer le message, c'est une certitude ! Je le sens. Les femmes, les voisines me parlent gentiment. Les hommes chuchotent en me montrant du menton.

François, dans ces moments-là, me laisse la première ligne. J'entends les commentaires sur ma ressemblance avec Nolwenn, les mêmes cheveux, la même bonne bouille, le même sourire.

Cela me va quand je l'observe dans ses attitudes.

Je ne sais pas quoi dire mais je ne perçois que de la gentillesse dans tous ses

gestes. Et puis Grand-mère guette. C'est elle notre force, notre soutien, je le ressens. C'est le rocher de la famille, celui sur lequel les bateaux se raccrochent après une sortie, celui sur lequel les mouettes se posent après la tempête. Elle a cette force malgré un corps affaibli par le temps. Ses jolies rides le montrent, sa douceur est mon havre de paix, même si j'ai un peu de peine à lui exprimer ce que j'observe et ce que je découvre dans ce qui devient « ma » Bretagne à moi.

Pour mon dernier repas en Bretagne, on se retrouve dans une crêperie. On goûte encore une fois le cidre mais dans une bolée comme me souffle François, un peu taquin. Je découvre les différentes variétés entre les blés noirs et les froments. On fait équipe avec mon François : on fait des choix communs et on partage.

Ma préférée, c'est celle au blé noir juste au beurre salée : c'est ma crêpe de référence. Elle est toute la Bretagne : naturelle, salée et pas plastique comme celles qu'on mange aux carnivals de chaque année, chez nous.

Je clame ma préférence et j'ajoute que j'intégrerais ma crêpe dans le scénario de ma BD. François explique l'idée. En fait, je n'ai pas commencé le scénario. On en parle de temps en temps ensemble. C'est un sujet pour après, un sujet sur lequel on échangera quand nous aurons chacun retrouvé nos parents respectifs.

Au dessert, on a le droit à un kouign-aman. C'est un gâteau que l'on se fait servir tiède, il est fait « de beurre et de beurre », comme dit la crêpière. Il dégouline de générosité et de saveur. Mmmh...

La tablée rit de la manière dont je prononce le nom du gâteau. Ce n'est pas grave, c'est bon. François me donne un bout du sien en 2ème fournée en me faisant un clin d'œil compréhensif.

Je lui pince le bras pour le remercier, il le retire ...

Marion remercie aussi Grand-mère pour tout, son accueil, le gâteau breton, les crêpes et le petit sac à partager avec ses parents qu'elle lui a glissé dans les mains avant de la laisser entrer dans la voiture. J'entends tout ça et je commence à réaliser qu'elle part pour de vrai, loin : 1300 km, j'ai regardé sur Mappy...

A l'aéroport de Lann-Bihoué, Nolwenn nous accompagne à l'enregistrement. Une fois les formalités accomplies, elle embrasse Marion en lui faisant promettre de revenir et me dit qu'elle m'attend dans la voiture.

Nous restons là, tous les deux, comme deux idiots. Moi, j'ai la gorge serrée et la bouche totalement desséchée. Je ne peux plus articuler un seul mot. Mon corps me dérange, je voudrais être ailleurs et avec Marion. Mais, elle doit monter dans cet avion, ses parents l'attendent. Je me demande s'il ne serait pas plus naturel que des jumeaux vivent sous le même toit... Personne ne répond à cette question, évidemment, puisque je suis devenu muet. Marion aussi, semble-t-il.

Je cherche dans tous les sens quelque chose qui pourrait accrocher mon regard et détourner nos attentions quelques instants. J'aperçois un kiosque à journaux et je dis à Marion « Attends-moi là, je reviens. ». Je prends une carte postale avec une vache rigolote et griffonne « En attendant que la téléportation nous rende voisins, n'oublie pas mon e-mail. Embrasse tes parents et reviens vite chez nous. François, ton frère ». Je rejoins Marion quand les passagers sont appelés.

J'aurais envie de la serrer dans mes bras, mais je lui claque une bise fraternelle sur chacune de ses deux joues rebondies : « Salut soeurette » et lui glisse la carte dans la main en la poussant au contrôle. « Embrasse bien Hugo et Natacha pour moi ! ».

Elle m'a fait un dernier sourire coincé et a filé.

J'étais comme un con, d'un coup ! Abandonné dans ce hall d'aéroport quasiment vide, maintenant.

J'ai eu du mal à en repartir, comme s'il restait un espoir que son avion ne décolle pas. J'ai rejoint Nolwenn dans la voiture. Nous n'avons pas échangé un seul mot durant le trajet du retour. J'ai eu l'impression qu'elle comprenait...

Dans le hall de l'aéroport de Lann-Bihoué, Nolwenn m'offre un rayé. Je lui en suis reconnaissante et je l'enfile sur le champ. Elle me trouve « belle comme une bretonne ». Avec un sourire maternel, elle me prend dans ses bras et me cale contre sa poitrine. Nos cheveux de la même couleur s'emmêlent et ne font qu'un ensemble. Je lui ai reporté ma vision d'Ornella, ma maman, c'est notre point commun à nous trois.

Mais, nul n'aurait pensé que nous n'étions pas sœurs à ce moment là.

Je suis bien. Je prends tout de cet échange : notre harmonie, notre complicité, sa gentillesse et même ses blagues, parfois mordantes, que je ne comprends pas toujours.

Elle me fait promettre de revenir, alors je lui dis deux fois « oui », la voix étouffée dans son pull marin qui gratte comme la bonne laine.

Je suis triste de la quitter. Elle, ses yeux ont un grand sourire mais son regard est un peu voilé. Je le vois lorsque son étreinte prend fin.

Elle me laisse pour retourner à la voiture et attendre François. C'est ce qu'elle dit.

A ce moment là, je ne sais pas si elle veut nous laisser un moment tous les deux ou partir cacher son émotion. J'ai les bras qui pendent dans le vide. Elle me fait un signe mais je n'arrive pas à lui répondre. Telle une frêle coque à la dérive, je laisse les courants se charger de ma destinée...

« Oui, oui, promis, je reviens », j'ai envie de lui dire à nouveau. Mais je ne trouve pas la force. Elle se retourne, j'ai un sourire béa et figé. Je compte ses pas, le bruit résonne dans mon émotion. J'aimerais qu'elle se retourne encore, juste un clin d'œil, qu'elle revienne me prendre dans ses bras, une dernière fois, juste une... La porte automatique s'ouvre tel un soldat au garde-à-vous et elle disparaît.

François surgit pour me happer dans ma dérive. Il veut sa part, je l'avais oublié, presque un instant...

Nous, on est dans les bras l'un dans l'autre, un peu comme deux rugbymen, un peu comme des amoureux. On ne se promet rien, tout est évident. On prend de l'énergie l'un de l'autre. On fonctionne maintenant comme deux batteries qui ont besoin l'une de l'autre pour fonctionner.

On se ressemble et on se complète.

L'avion s'avance sur le tarmac. C'est la première fois que je le prends mais mes yeux sont collés au hublot. Il décolle brusquement après s'être élançé. Son inclinaison pour prendre les airs m'écrase sur le siège.

Je cherche la voiture de Nolwenn sur les routes. Je crois l'apercevoir. Je me tape le cœur pour enfouir mon émotion. L'avion prend de la hauteur au dessus de la mer. En dessous, il y a Fort-Bloqué, entouré de sa belle marée haute, sur lequel flotte le joli drapeau breton. C'est le Fort-Bloqué que Grand-mère a en photo dans la cuisine.

Elle m'a promis de nous emmener le visiter la prochaine fois qu'on reviendra tous les deux, François et moi.

Et, dans l'avion du retour, seule sur mon siège, toute de bleu vêtue, je sens à ce moment-là l'appel de la montagne, le visage de ma maman de naissance qui l'accompagne et qui guide mes pas.

J'avais néanmoins laissé un bout de Marion en Bretagne et il faudra que je revienne le chercher...

J'ai gardé le goût du sel de la mer au bout de la langue.

L'avion longe la côte à vive allure, je la suis des yeux un moment et je m'assoupis.